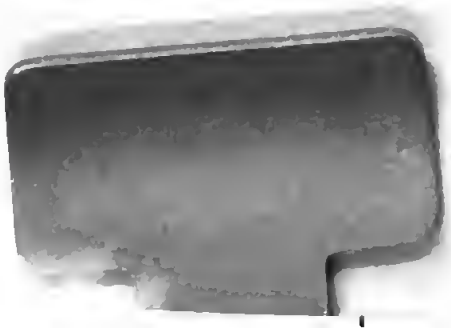
3
6
135
BIBLIOTECA NAZIONALE
CENTRALE • FIRENZE •



BIBLIOTHEQUE

OU

CHOIX DES MEILLEURS

ROMANS ANGLOIS.

TOME VINGT-UNIEME.

ŒUVRES

DE

RICHARDSON.

TOME VI.

PAMÉLA,

OU

LA VERTU RÉCOMPENSÉE.

Traduite de l'anglois par M. l'Abbé Prevoſt.

TOME SIXIEME.

À GENEVE,

Chez NOUFFER DE RODON & Compagnie,
Imprimeurs-Libraires.

1783.

PAMÉLA,

OU

LA VERTU RÉCOMPENSÉE.

LETTRE XXXI.

De Mademoiſelle DARNFORD, *à madame B....*

Ma chere Madame B....

A CHAQUE lettre nous ſommes forcés à vous admirer de plus en plus. J'accepterai avec plaiſir votre correſpondance aux conditions que vous me propoſez. Ayez ſeulement ſoin qu'après que vos honnêtes parents auront lu vos lettres, elles me reviennent de nouveau juſqu'à la moindre ligne.

Le récit de l'arrivée de vos illuſtres hôtes, & leur conduite envers vous, & la vôtre envers eux, la converſation, & votre ſage déciſion ſur le titre de *Baronnet* offert à M. B.....; les juſtes

applaudiſſements que l'on vous donna, principalement la Comteſſe; votre converſation du déjeûné, & la narration de votre impudent Maître, quoiqu'aimable mari, nous ont tous amuſés au-delà de ce que je pourrois vous dire.

Continuez donc, ma chere Dame, votre charmant journal, & apprenez-nous tout ce qui ſe paſſe.

Pour vous communiquer quelque choſe de l'état de nos affaires, je vous dirai que j'ai obtenu de mon pere de pouvoir m'excuſer ſur la recherche de M. Murray. Le pauvre homme m'aimoit tendrement. Que dis-je! il ne pouvoit pas vivre ſans moi! La vie n'étoit plus vie pour lui, ſi je n'en avois pitié! Cependant, après avoir donné l'eſſor à ſon imagination, en s'exprimant en des termes auſſi emphatiques, il a eſſayé de ſe rendre heureux ſans unir ſon ſort à celui de la *folle & perverſe fille de mon pere*, comme le Chevalier m'appelle, & de tranſporter toute ſon affection ſur un objet plus digne, je veux parler de ma ſœur Nanette. Vous auriez ri de la voir, un peu avant qu'il s'attachât formellement à elle, dire à ma mere d'un air dédaigneux, qu'en vérité elle ne vouloit point des reſtes de Polly. Non, que pour elle elle ne les vouloit point! Mais il ne ſe fut pas plutôt déclaré, que cet *affecté perſonnage*, comme il lui paroiſſoit auparavant, devint un Monſieur *bien mis & bien fait* : que cette *pie babillarde* (car il parle & rit beaucoup) devint *tout-à-fait propre à la converſation*, & un homme qui a toujours quelque choſe *d'agréable à dire ſur chaque ſujet*. Autrefois il n'étoit bon qu'à conduire une meute de chiens; mais mainte-

nant, plus on eſt dans ſa compagnie, & plus on le trouve poli.

Voilà ce qui ſe dit d'un côté, voici comment on parle de l'autre : qu'il lui eſt arrivé de voir mademoiſelle Polly la premiere, & qu'il ſe ſeroit eſtimé heureux d'unir ſon ſort à celui d'une ſi agréable Dame ; mais que cependant il y avoit quelque choſe de *majeſtueux* (quel magnifique mot pour déſigner un mauvais naturel !) dans mademoiſelle Nanette ; quelque choſe qui imprimoit tant de reſpect, que, tandis que mademoiſelle Polly engage les affections à la premiere vue, mademoiſelle Nanette inſpire à un homme de la vénération ; & que l'on peut aimer l'une comme femme, mais que l'on doit révérer l'autre comme quelque choſe de plus : c'eſt une Déeſſe ſans doute.

Lorſqu'il ſera placé dans ſa ſphere céleſte, avec la conſtellation ſa compagne, je ne ſaurois m'empêcher de penſer à la figure que fera Nanette avec ſa *grande Ourſe*, & à l'éclat dont ils brilleront au grand étonnement des Obſervateurs.

Elle devra paroître bien brillante de loin, & former un ſpectacle fort réjouiſſant. En voici la raiſon. Elle a trois mille *ſatellites*, ou petites étoiles de plus que Polly, qui l'accompagnent dans ſes révolutions. Ne ſera-ce pas un ſpectacle bien éclatant & bien nouveau, de voir réunies les conſtellations de la *grande* & de la *petite Ourſe !*

Pardonnez-moi, ma chere madame B....., mais cette inſolente fille m'a inquiétée dans ce moment même par des malices, effet de ſon mauvais naturel. Après avoir ainſi déchargé

mon chagrin, je ſuis avec elle comme auparavant, quoiqu'elle ne ſache rien de tout ceci.

Imaginez-vous donc, ma chere amie, que vous voyez Polly Darnford abandonnée par ſa propre faute; ſon pere irrité contre elle; ſa mere en ayant compaſſion, & l'appellant ſa *ſotte fille;* M. Murray, qui eſt un amant bourru, grondant auprès de ſa maîtreſſe, comme un chien près d'un os qu'il craint de perdre; mademoiſelle Nanette, déployant ſa prude plaiſanterie, grommelant un mot tendre, & s'ouvrant un paſſage au travers de ſa mélancolie hargneuſe, pour payer de temps en temps un ſourire par un autre; & moi riant ſous cape de tous les deux, & penſant que dans peu j'aurai la permiſſion de vous accompagner en Ville, ce qui ſera plus agréable pour moi que vingt ſerviteurs de la trempe de M. Murray; ou, ſi je puis avoir cet avantage, j'aurai ici le plaiſir de votre correſpondance, & de jouir ſans envie de la faveur de mon cher pere & de ma chere mere, que cette fille de mauvaiſe humeur me reproche ſans ceſſe.

Pardonnez toutes ces impertinences. Je voulois vous écrire quelque choſe (ſi petite que rien cependant) pour vous faire voir combien je ſouhaiterois de vous obliger, ſi j'avois la capacité, ou des ſujets de vous écrire, comme vous en avez. Mais ſoyez aſſurée que, quoiqu'à bien des égards je ſois inférieure à d'autres, perſonne ne vous aime ni ne vous admire plus que

Votre POLLY DARNFORD.

P. S. Je joins ici quelques-unes de vos lettres pour l'excellent couple du comté de Kent. Je vous prie de leur faire agréer mes reſpects ; & demandez-leur de me renvoyer ces papiers, par votre canal, auſſi-tôt qu'ils pourront.

Nos amis de Stanford me chargent de vous aſſurer de leurs tendres reſpects. Ils parlent de vous avec plaiſir dans toutes leurs lettres.

LETTRE XXXII.

Continuation du JOURNAL.

JEUDI, VENDREDI *au ſoir.*

Ma très-chere demoiſelle DARNFORD,

VOICI un jour où j'ai été bien occupée, ayant eu à dîner quatorze perſonnes du voiſinage, tant Meſſieurs que Dames. Le but principal de leur viſite étoit de complimenter nos illuſtres hôtes ſur leur arrivée dans ces quartiers ; mais M. B.... avoit, par un effet de ſa généroſité ordinaire, changé, comme je vous l'ai dit ci-deſſus, le projet de cette viſite en un repas.

M. B.... & Mylord Davers ſont allés les accompagner une partie du chemin ; & M. H...., ou Mylord Jean, comme nous appellons ce Monſieur, qui ſera toujours jeune, eſt monté à cheval avec ſon favori Colbrand, pour ſervir d'eſcorte à la Comteſſe & à Myladi Davers, qui ſont allés prendre l'air dans le carroſſe

coupé. Elles m'offroient d'en prendre un autre, ſi je voulois être de la partie ; mais étant fatiguée, je les ai priées de m'excuſer. Je me ſuis donc retirée dans mon cabinet ; & mademoiſelle Darnford, qui eſt rarement hors de mon eſprit, me venant en penſée, j'ai profité de la nouvelle proviſion que je viens de faire, & j'ai pris la plume pour continuer mon journal.

Notre compagnie étoit compoſée du Comte & de la Comteſſe D....., qui ſont un couple tellement à la mode, que le Comte fait gloire, & la Comteſſe le ſouffre, y étant accoutumée, de n'avoir pas été depuis ſept ans, hors de chez lui, une heure dans la compagnie de ſa femme. Vous connoiſſez le caractere de ce Seigneur, chacun le connoît, & cependant on dit qu'il n'eſt pas un des moindres *Pairs* du Royaume.

Le Chevalier Thomas Atkyns, qui eſt encore à marier, eſt fort affecté, & grand complimenteur. Il eſt beau, mais d'un beau ridicule. Il affecte des airs étrangers, comme s'il craignoit de n'avoir d'autre moyen pour faire remarquer qu'il a voyagé.

M. Arthur & ſa Dame, couple médiocrement heureux. Lorſqu'ils ſont enſemble ils ſe conduiſent comme s'ils étoient convenus de ſe donner carriere ſur le chapitre l'un de l'autre : leurs railleries ſont cependant ſi piquantes, qu'ils ſemblent avoir formé le deſſein de divertir la compagnie à leurs dépens. La Dame étant d'une famille noble, a grand ſoin de faire voir à tout le monde qu'elle ne s'eſtime pas peu d'un tel avantage. Elle a d'ailleurs pluſieurs bonnes qualités.

M. Brooks & ſa Dame. Ce Monſieur badine trop librement ſur des ſujets graves, quoique d'un autre côté il ſoit d'un bon naturel, & qu'il diſe des choſes ſpirituelles d'aſſez bonne grace. Sa femme eſt un peu réſervée & altiere, quoiqu'aujourd'hui elle ait été moins gênée qu'à l'ordinaire, comme on le remarqua à table.

Ce fut Myladi Towers qui en fit la remarque. Elle eſt encore fille, & ſort d'une bonne famille. Elle eſt renommée pour ſon eſprit & ſes bonnes reparties; & elle dit tant de bonnes choſes d'un air ſi aſſuré & de ſi bonne grace, que l'on ne peut s'empêcher de trouver du plaiſir avec elle.

M. Martin du Bois eſt amant déclaré de Myladi Towers. On l'appelle Martin du Bois, pour le diſtinguer d'un riche Bourgeois du même nom, qui eſt établi dans ces quartiers; mais que la Nobleſſe admet rarement dans ſa compagnie & dans ſes parties de plaiſir, parce qu'il eſt avare & orgueilleux. Ce Gentilhomme a de l'eſprit; mais il a été un peu trop libertin, & fort adonné aux femmes. C'eſt pour cela que ſes ſoins n'ont pas été reçus de Myladi Towers, qui, quoiqu'elle diſe des mots libres, hait pourtant les actions qui le ſont. Quand je dis des mots libres, je veux parler de ceux qui ſont dans les bornes de la modeſtie, comme elle les appelle, c'eſt-à-dire des mots à double entente, auxquels le Chevalier Simon Darnford, Gentilhomme qui ne vous eſt pas inconnu, prend grand plaiſir. Il faut cependant obſerver, en paſſant, que les

mots appellés innocents par ce Monſieur feroient rougir Myladi Towers.

M. Dormer a des manieres très-polies. Il eſt veuf, & ne parle qu'en bien de ſa défunte femme, de même que de tout le ſexe pour l'amour d'elle.

M. Chapman & ſa Dame forment un couple bien aſſorti. Ils n'ont pas honte d'avoir de la tendreſſe & des attentions l'un pour l'autre, ſans cependant donner dans ces actions paſſionnées que l'on condamne en compagnie dans les perſonnes mariées, & qui ne ſont point bienſéantes.

Nous avions enfin le Doyen, notre bon Paſteur, que je nomme le dernier, pour finir par l'un de ceux qui ont le plus de mérite. Il avoit amené ſa fille, qui tenoit la place de ſa mere, qu'une indiſpoſition avoit retenue au logis; c'eſt une jeune Demoiſelle d'une grande prudence. Voilà quels ont été nos quatorze convives.

La Comteſſe de C....., Mylord & Myladi Davers, M. H....., mon cher M. B....., & votre très-humble ſervante formoient le reſte de la compagnie. De ſorte que, comme vous vous l'imaginerez aiſément, nous avions un cercle brillant & nombreux; & toutes les avenues de la maiſon étoient occupées par leurs équipages.

Pendant le dîner le ſujet de la converſation varia beaucoup. La compagnie étoit trop nombreuſe pour s'entretenir de quelque matiere importante avec quelque régularité. La plus grande partie des traits d'eſprit, de quelque nature qu'ils aient été, ſe lancerent entre le

Comte de D....., Myladi Towers & M. Martin. Le premier ſouffroit dans ces aſſauts, comme il le méritoit; car il ne pouvoit pas tenir contre Myladi, ſur-tout en préſence du Doyen, qui le gênoit d'une maniere ſenſible. La préſence de ce digne Paſteur produiſoit le même effet ſur l'eſprit de M. Brooks. Le caractere d'un honnête Eccléſiaſtique, connu pour avoir toujours eu du reſpect pour la Religion, inſpira conſtamment de la crainte, même aux eſprits forts.

D'ailleurs le bon Doyen a le tour d'eſprit joli, ce qui fait qu'il raille finement, ſans offenſer perſonne. Il étoit donc trop fort pour eux, avec leurs armes mêmes.

Après dîner, lorſque les domeſtiques ſe furent retirés, M. Martin s'adreſſa à moi, ſelon ſa coutume, pour me louer, & faire des compliments ampoulés à mon cher M. B..... ſur ſon choix. Il ſouhaitoit, diſoit-il à ſon ordinaire, de trouver pour lui-même une perſonne auſſi accomplie.

Myladi Towers lui dit que ce qu'il ſouhaitoit étoit auſſi difficile à trouver que déraiſonnable. Faudra-t-il que chaque débauché, qui n'a de plaiſir qu'à corrompre la vertu, s'attende à être récompenſé par la vertu même? Elle ajouta que, ſi ſon camarade de plaiſir, M. B...., s'étoit ſi bien tiré d'affaire, elle ne croyoit pas que perſonne dût s'attendre à un pareil bonheur.

Myladi Davers lui dit que la remarque étoit fort juſte; & qu'il étoit fâcheux qu'il n'y eût pas une Loi qui portât que tout homme qui auroit ſéduit une fille ou une

femme, fût obligé d'en épouſer une du même caractere, qui auroit été corrompue par un autre homme.

La loi ſeroit trop ſévere, répondit M. B..... La punition ſeroit aſſez grande, s'il étoit obligé d'épouſer celle qu'il auroit débauchée ; & principalement s'il ne l'avoit pas ſéduite en lui faiſant des promeſſes de mariage.

Je ſuppoſe, M. B....., repliqua Myladi Davers, que vous voudriez alors qu'un homme tînt ſa promeſſe.

Sans doute, Madame, répondit-il.

Mais, reprit-elle, la preuve ſeroit peut-être difficile à faire, & les plus honnêtes de notre ſexe en ſeroient les moins capables. Qu'en dites-vous, Mylord D....., continua Myladi ? ne vous joindrez-vous pas avec Mylord Davers, pour faire paſſer cette loi dans la *Chambre des Seigneurs ?* Je m'imagine que mon frere l'appuiera de tout ſon crédit dans la *Chambre baſſe*.

Il me ſemble, Madame, dit M. Martin, que vous êtes tout-à-fait déraiſonnable de faire une pareille propoſition. C'eſt aſſurément aſſez, comme le dit M. B....., qu'un homme ſoit obligé d'épouſer la femme qu'il a ſéduite.

Le Comte dit là-deſſus qu'il ne penſoit pas qu'on dût impoſer aux hommes ni l'une ni l'autre de ces choſes. Comme la vertu des femmes fait leur gloire, continua-t-il, qu'on les éleve dans cette idée, & qu'on les inſtruit à éviter les piéges des hommes, je penſe que, ſi elles cedent, il convient qu'elles ſoient punies de leur faute, & qu'elles en prennent l'ignominie ſur elles.

Oſerois-je vous demander, Mylord, lui dis-je, d'où vient que la gloire d'une femme conſiſte dans ſa vertu, & qu'il n'en eſt pas de même d'un homme? Ou, en d'autres termes, pourquoi penſez-vous que la vertu n'eſt pas une choſe auſſi néceſſaire chez un homme que chez une femme?

C'eſt la coutume, Madame, repliqua le Comte, qui a établi cette différence, & qui a fait que les choſes qui chez une Dame paſſeroient pour infames, ne paſſent pas pour telles chez un Monſieur.

Mylord veut-il dire, repris-je, que la choſe eſt ainſi, parce que la choſe eſt ainſi? L'homme ne ſe regarde-t-il pas comme le chef de ſa famille? N'eſt-il donc pas de ſon devoir de donner un bon exemple? Alléguera-t-il la mode, pour juſtifier des attentats ſur les relations les plus tendres de la famille d'un autre homme dont il auroit un vif reſſentiment, ſi la ſienne en étoit l'objet?

Cela eſt très-bien remarqué, Madame, dit le Doyen. Je ne crois pas qu'il y ait aucun libertin au monde qui puiſſe répondre à cet argument.

Je vous en prie, M. B....., reprit le Comte, parlez un peu à votre épouſe, elle nous preſſe trop. Je ne me ſoucie pas d'entrer en lice avec une antagoniſte dont la conduite, conſtamment exemplaire, répond ſi bien aux ſentiments.

Permettez-moi de vous dire, Mylord, répondit M. B....., puiſque vous dites *nous*, parlant au pluriel, que nous ne devons pas prétendre ſoutenir votre theſe. Quand d'ail-

leurs on pourroit la défendre, il ne faudroit pas s'adreſſer pour cela à un homme qui, quelque méchant qu'il ait été, n'a jamais commis de faute de cette nature ſans en avoir du regret, quoiqu'en général ce regret fût d'aſſez courte durée.

M. B... ...., dit Myladi Towers, vient de s'acquérir quelques degrés de mérite dans mon eſprit par cette réponſe. Mais il s'en eſt acquis un bien plus grand par un autre endroit: c'eſt qu'il a reconnu ſon erreur de bonne heure, & qu'il a quitté ſes vices avant que ſes vices l'aient quitté.

Elle avoit en vue le Comte, comme chacun s'en apperçut bien. Auſſi ſentant en ſa conſcience qu'il pouvoit s'appliquer cette réflexion, il en parut un peu déconcerté. Sur quoi le Doyen dit: la remarque de Myladi Towers eſt fort juſte: car, ſans préſumer de faire ici aucune application perſonnelle, je dois cependant dire que l'homme qui apperçoit ſon égarement à la fleur de ſon âge, & avant d'être ſurpris par des afflictions frappantes, peut paſſer pour un des plus heureux pécheurs.

Oui, M. le Doyen, repliqua Myladi Towers, ſi nous avions ici un autre appui, tel que celui que vous connoiſſez, pour détruire le libertinage; & un autre exemple, comme celui que donne une certaine Dame, je puis bien dire que dans peu d'années le regne du diable ne ſeroit pas éloigné d'être détruit dans le comté de Bedford.

Un trait auſſi hardi fit que ces Meſſieurs ſe regarderent l'un l'autre. Et, pour ne leur pas

donner le temps de ſe remettre, Myladi ajouta : voyez, ces Meſſieurs ſe regardent, comme s'ils vouloient ſe dire réciproquement, *je ne ſuis pas auſſi méchant que vous.*

Oui, dit Myladi Davers, je vois mon mari, le Comte & M. Martin qui paroiſſent plus embarraſſés que les autres.

En bonne foi, Madame, dit M. Martin, ces perſonnalités ſont trop piquantes. Un homme qui diſpute avec une femme eſt bien à plaindre. Nous ſommes ici dans la contrainte, tandis que vous pouvez dire tout ce qu'il vous plaît. Qu'il me ſoit cependant permis de vous dire que, ſelon moi, il n'y a point d'homme parmi nous qui eût fait ce qu'un certain renégat a entrepris, quoiqu'on lui donne ſi facilement l'abſolution.

N'allez pas ſi vîte, mon bon ami, dit M. B... Vous ne conſidérez pas ce que vous dites, ni à qui vous le dites ; car vous ai-je blâmé ? quoique je puiſſe vous défier de dire du mal de moi, parce que j'ai toujours négocié avec mon propre fond, tandis que d'autres perſonnes, que je pourrois nommer, entroient en ſociété & ſe cottiſoient pour faire du mal. Cependant je veux bien avouer que j'ai été votre camarade de débauche. Mais auſſi n'en agiſſez pas avec moi comme les voleurs de grands chemins en agiſſent avec ceux de leur bande qui voudroient bien ſe retirer & vivre en honnêtes gens. Ils les forcent à reſter avec eux, par la crainte ou par d'autres raiſons.

N'eſt-il pas bien triſte, Madame, dit Myladi Arthur, qu'un ſi grand nombre de Meſſieurs polis & bienfaits, intéreſſés dans cette ac-

cuſation, ne puiſſent ſe juſtifier que par des récriminations ?

Je ne ſais, dit le Chevalier Thomas Atkyns, où vous en êtes, Meſſieurs ; vous faites par ma foi une ſotte figure ! J'ai oui parler de pluſieurs jolies fredaines de mes voiſins du comté de Bedford ; mais je rends graces à mon étoile de ce que j'ai été en France & en Italie pendant tout ce temps-là.

Madame Arthur, dit M. Martin, parle de *Meſſieurs polis & bien faits* ; & le Chevalier Thomas ſe croit obligé de ſe défendre d'être de ce nombre.

Le meilleur, ajouta le Comte, eſt que le Chevalier ne nous prouve pas qu'il ait été *vertueux* en ne ſe trouvant pas dans les parties de plaiſirs de ſes voiſins du comté de Bedford, mais ſeulement qu'il a été abſent.

Vous êtes bien mordants, Meſſieurs, répliqua-t-il en prenant une priſe de tabac avec un petit air affecté. Je crois en conſcience qu'il y a une ligue entre vous, comme M. B..... l'a dit, & que vous avez juré d'y retenir même un honnête homme qui ne ſe ſoucieroit pas d'une telle compagnie. Qu'en dites-vous M. H.... ? De quel parti êtes vous ?

La potence, répondit-il avec ſon étourderie ordinaire, eſt du côté des Dames, & je ſuis toujours du côté des pendarts.

Cela montre, dit Myladi Towers, que M. H..... craint plus le châtiment qu'il ne craint de le mériter.

Il ſuffit, dit M. B...., qu'une perſonne, à l'âge de M. H...., ſoit retenue par quelque conſidération. Ce que la crainte fait maintenant, la vertu le perfectionnera bientôt.

Oui, oui, dit Myladi Davers, Jeannot eſt un des renards de ſon oncle. Il ſeroit peut-être bien aiſe de gober quelques poulets écartés, ſi l'on n'avoit pas l'œil ſur lui.

Epargnez-moi, ma chere, dit Mylord Davers, je vous en prie; vous ne devez pas faire alluſion à une converſation qui s'eſt tenue dans une autre compagnie que celle-ci.

Je crois, mes chers amis, reprit M. B....., que vous devez ſuivre l'avis du Doyen: autrement il y aura plus de perſonnalités que de politeſſe dans votre converſation.

Mais, Meſſieurs, reprit Myladi Arthur, puiſque vous paroiſſez avoir été ſi ſéveres ſur cet article à l'égard des hommes qui ne ſont point mariés, que ferez-vous à celui qui a une femme, & qui perd une innocente créature? Quelle punition inventerons-nous pour lui, Myladi Towers? Quelle réparation fera-t-il à la perſonne ſéduite? Il parut qu'elle diſoit cela en vue de la ſcandaleuſe aventure que le Comte avoit eue en dernier lieu. Mais je ne le ſus que dans la ſuite.

Quant à la punition de cet homme, repliqua Myladi Towers, je crois que, puiſque les loix n'y ont point pourvu, il faut la laiſſer à ſa propre conſcience. Ce châtiment ſera un jour aſſez rude pour lui. Pour ce qui eſt de la réparation envers la femme, autant qu'elle ſe peut faire, on pourra la régler après avoir déterminé ſi cette malheureuſe créature ſavoit ou ne ſavoit pas que ſon ſéducteur fût marié. Si elle le ſavoit, je crois qu'elle ne mérite ni réparation ni pitié, quoique cela ne diminue point le crime de l'homme. Mais, ſi elle n'avoit aucun moyen

d'apprendre qu'il fût marié, & qu'il lui ait promis de l'épouſer, il eſt bien ſûr que, comme elle ne ſauroit obtenir l'exécution de cette promeſſe, le ſéducteur mérite les plus ſéveres châtiments que l'on puiſſe infliger. Qu'en dites-vous, madame B..... ?

S'il faut que je diſe ma penſée, dis-je, je crois que puiſque la coutume, comme le Comte diſoit tout-à l'heure, exige des hommes ſi peu d'égard pour la vertu, & qu'elle en exige tant des femmes; & puiſque les deſſeins des premiers ſur les dernieres ſont connus & avoués; je crois, dis-je, que la pauvre créature qui ſe laiſſe ſéduire, ſoit par un garçon, ſoit par un homme marié, ſoit par des promeſſes, ſoit ſans promeſſes, n'a point de meilleur parti à prendre qu'à ſe retirer du monde, & à conſacrer le reſte de ſes jours à la pénitence & à la retraite. Quant à l'homme, ajoutai-je, je penſe, comme vous le diſiez Myladi Towers, qu'il faut le laiſſer à ſa propre conſcience, qui le trouvera plutôt qu'il ne ſouhaite.

Toutes les jeunes filles n'ont pas vos perfections angéliques, Madame, dit M. Dormer. Il y a des cas où le beau ſexe mérite de la compaſſion, & le nôtre de l'exécration. L'amour peut s'emparer inſenſiblement d'un cœur tendre. Quand il s'y eſt une fois gliſſé, les ſerments, les vœux, les proteſtations de l'objet aimé, qui déclame peut-être dans toutes les occaſions contre les ſéducteurs de ſon ſexe, la confirme dans la bonne opinion qu'elle a de lui, juſqu'à ce qu'ayant endormi ſa vigilance, il profite, dans une heure où elle n'eſt point ſur ſes gardes, de l'avantage de n'être point ſuſpect à ſon inno-

cence. N'auroit-on pas compaſſion de cette pauvre créature? & quelle punition ne mérite pas une auſſi abominable ſéducteur?

Vous venez, Monſieur, repris-je, de ſuppoſer un cas bien touchant, & cela avec beaucoup d'impartialité pour votre ſexe. Que ne mérite pas en effet un trompeur de cet ordre?

Il eſt d'autant plus coupable, dit madame Chapman, qu'en général, plus il loge d'innocence dans un cœur, plus il eſt crédule.

La choſe eſt très-vraie, dit la Comteſſe; car une perſonne qui ne veut point faire de mal aux autres, les ſoupçonne rarement de penſer à lui en faire. Le ſort a bien mal partagé les femmes. On admire chez elles cette même innocence qui excite quelques hommes brutaux à la leur faire perdre.

Cependant, dit le Doyen, qu'eſt-ce qu'une vertu qui ne peut pas tenir contre l'épreuve?

Avons-nous le deſſus, Meſdames, dit fort ſatyriquement Myladi Towers, nous nous amuſons à raiſonner ſur le chapitre de la vertu & de l'honneur. Parlons plutôt d'un ſujet ſur lequel ces Meſieurs puiſſent s'entretenir avec nous. Car ne voyez-vous pas que celui-ci eſt d'une nature à ne permettre d'en diſcourir qu'au Doyen & à M. Dormer?

Prenons donc un ſujet, répondit M. Martin, qui ſoit nouveau, du moins à l'une de ces Dames. Ce ſujet ſera la CHARITÉ.

Ce que j'ai dit, repliqua Myladi Towers, regarde-t-il M. Martin plus qu'une autre de ces Meſſieurs, qu'il eſt ſi diſpoſé à s'en offenſer?

Pardonnez-moi, Myladi Towers, dit M. B.....; mais je crois qu'une Dame ne devroit

jamais chercher à détourner la converſation ; quand elle roule ſur des ſujets auſſi intéreſſants que la vertu & l'honneur, moins encore dans une compagnie où elle penſeroit qu'il eſt néceſſaire d'inſiſter ſur ce ſujet.

Vous vous trompez, Monſieur, répondit-elle ; je ne ſouhaite point de changer de ſujet, je vous en aſſure. Si vous penſez que cela puiſſe produire quelque bon effet, je le continuerai pour l'amour de vous, Meſſieurs (en les regardant ſucceſſivement), qui êtes d'opinion que vous en retirerez quelqu'avantage.

Nous voici retombés dans les perſonnalités, Meſſieurs & Meſdames, dit le Comte.

Et c'eſt ce que Mylord ne ſouffrira pas, répartit Myladi Davers.

Sur cela on porta à la ſanté du Roi & de la Famille royale, & l'on but à l'heureux ſuccès des affaires publiques & politiques, & en même temps les Dames ſe retirerent pour boire le café & le thé : de ſorte, Mademoiſelle, que je n'ai plus rien à vous dire ſur cette converſation, que je vous ai rapportée auſſi fidélement que ma mémoire me l'a permis. Vous ſavez que les nombreuſes compagnies ne s'entretiennent pas toujours ſur les ſujets les plus agréables & les plus édifiants. Mais je vous ai fait part de tout cela d'autant plus volontiers, qu'il vous rendra plus familier le caractere de nos voiſins ; ce qui vous fera plaiſir, ſi jamais j'ai le bonheur de vous voir ici.

J'ajouterai ſeulement que mademoiſelle L....., fille du Doyen, eſt une jeune fille très-modeſte & fort aimable, & qu'elle entend parfaitement bien la muſique. Cet art fait auſſi les

délices de ſon pere, qui eſt un très-habile Muſicien. Nos Meſſieurs vinrent pour profiter du café & de notre converſation, dirent-ils. A leur ſollicitation cette demoiſelle joua divers airs ſur le claveſſin, & ils voulurent que j'en fiſſe autant. Mais en vérité mademoiſelle L..... me ſurpaſſa ſi fort, que, ſi j'avois préféré la réputation d'habile joueuſe de claveſſin au deſir d'obliger une auſſi bonne compagnie, je n'aurois pas dû toucher cet inſtrument après une perſonne qui y excelloit autant. Voilà ce que je leur dis, & ce qui auſſi étoit réellement vrai. Mademoiſelle L..... n'a point de voix, c'eſt grand dommage. A ſa priere, & à celle du Doyen & de toute la compagnie, je chantai deux ou trois airs qu'elle jouoit. Myladi Towers, qui a la voix meilleure que l'oreille, en fit autant. C'eſt ici Mademoiſelle, ou je finirai ma quatrieme converſation.

SAMEDI *matin.*

LA Comteſſe étant un peu indiſpoſée, Myladi Davers & moi avons pris l'air en carroſſe ce matin, & nous nous ſommes entretenues de diverſes choſes. Elle eut la bonté de me témoigner beaucoup d'amitié & de tendreſſe. Elle me donna divers bons avis ſur le ſoin qu'elle ſouhaiteroit que je priſſe de moi-même; diſant que ſes eſpérances & toutes celles de ſon frere dépendoient de ma ſanté; & que l'état où j'étois augmentoit de plus en plus ſon amitié pour moi.

Elle me fit connoître combien elle approu-

voit l'économie de mon ménage, disant que de sa vie elle n'avoit vu tant d'ordre & de régularité dans une famille où il y avoit un si grand nombre de domestiques. Chacun fait son devoir, & s'en acquitte sans parler & en silence, avec une apparence de plaisir & de joie, sans désordre ni confusion : c'est ce qui cause mon admiration & ma surprise. Elle ajouta avec tendresse que je prenois sans doute trop sur moi. Cependant, continua-t-elle, je vous vois toujours fraîche & vigoureuse, & jamais vous ne paroissez ni lasse ni fatiguée : vous êtes habillée de bonne heure; de sorte que l'on vous trouve constamment prête à recevoir compagnie, à quelque heure qu'elle vienne, soit pour déjeûner, soit pour dîner.

Je dis à Myladi que je devois tout cela, & la plus grande partie de la conduite qu'elle avoit eu la bonté de louer, à son cher frere. Au commencement de mon bonheur il me donna certaines regles & certaines instructions pour ma conduite, que j'ai toujours suivies depuis, & j'espere de les suivre toujours. Il seroit injuste de ne pas parler ici des secours que je tire de la bonne madame Jervis, qui est une excellente ménagere.

Aimable Paméla, charmante fille, & excellente créature, étoient les noms ordinaires qu'elle me donnoit. Elle m'attribuoit de la grace, & un air aisé sans affectation ; & prétendoit que j'avois une certaine dignité naturelle dans ma personne & dans ma conduite, qui exigeoit de l'amour & du respect en même-temps : de sorte, ma chere Demoiselle, que je suis en grand danger de devenir glorieuse ;

car vous ſaurez que l'approbation de Myladi me fait beaucoup de plaiſir. Il eſt d'autant plus grand, qu'avant ſon arrivée je craignois de ne me tirer pas auſſi-bien d'affaire avec elle de près, que je m'en étois tirée de loin.

Elle fit grande attention au reſpect que le peuple de tout ordre me rendoit en paſſant, & aux bénédictions que pluſieurs me donnoient à meſure que nous avancions. Elle diſoit que, pour avoir été en ma compagnie elle ſe porteroit bien, & ſeroit riche en bon ſouhaits.

Les honnêtes gens d'entre le peuple qui nous connoiſſent, Madame, lui dis-je, obtiendront cela par leurs vœux. J'aime cependant mieux leurs prieres ſecretes, que celles qu'ils font à haute voix. Je l'ai même dit à quelques-uns d'entr'eux; mais ils m'ont répondu qu'ils ne ſauroient s'en empêcher. Un honnête homme m'a aſſuré qu'auſſi-tôt qu'ils me voient, le cœur d'un chacun ſaute ſur ſes levres, & ne lui permet pas de retenir ſes paroles.

Ce que j'appréhende, Madame, c'eſt que demain en allant à l'Egliſe vous ne ſoyez incommodée de la foule que vous trouverez ſur la route. Mon hiſtoire, continuai-je, & la tendreſſe de votre cher frere pour moi, ont fait tant de bruit, que pluſieurs étrangers viennent ici pour nous voir. C'eſt l'unique choſe, ajoutai-je (& c'eſt la vérité, Mademoiſelle), qui me fait deſirer d'aller à Londres : car vers le temps que nous reviendrons ici, j'eſpere que tout cela n'aura plus pour le public les graces de la nouveauté.

Je fis alors mention de quelques vers de M. Cowley, que nous avons trouvés deux

Dimanches conſécutifs ſous les carreaux de notre place à l'Egliſe. Ils y ont été mis par un inconnu, & m'ont cauſé bien de l'inquiétude. Je vous en enverrai la copie, & vous ferai part des particularités de notre converſation ſur ce ſujet. Voici le ſens des vers.

Pendant le jour, tu m'arraches à mes occupations & tu m'enleves à mes plaiſirs, & pendant la nuit tu me prives du ſommeil. Hélas ! aimable voleuſe ! que prétends-tu faire ? Quoi ! me priver auſſi des Cieux ? Tu dérobes même juſqu'à mes prieres. Donnant dans une idolâtrie extravagante, je les commence par la divinité, mais je les finis toutes par toi. Non, il faut garder le ſilence. Car à quel deſſein parlerois-je ? Cœur malheureux ! que ta tendreſſe te faſſe périr. Elle ne ſauroit t'aimer, quand elle le voudroit. Et, pour dire la vérité, ce ſeroit dommage qu'elle t'aimât. Porte tes déplaiſirs dans le tombeau, & cache-les aujourd'hui avec autant de ſecret qu'ils ſeront cachés alors. Puiſque c'eſt une main ſi chere qui t'a fait cette bleſſure mortelle, invente quelque moyen afin qu'elle puiſſe vivre ſans avoir à ſe la reprocher. Péris d'une maniere à faire croire que ta mort eſt un meurtre involontaire, & non pas un guet-à-pens.

J'avois les vers dans ma poche, & les lus à Myladi, qui me demanda, ſi ſon frere les avoit vus. Je lui répondis que c'étoit lui-même qui les avoit trouvés ſous le carreau dont j'avois accoutumé de me ſervir ; mais qu'il ne me les avoit montrés qu'à notre retour au logis. Cette action me chagrina au point de ne pas me permettre de retourner à l'Egliſe l'après-midi.

Pourquoi vous en chagrinez-vous, ma chere, reprit-elle ? Pouviez-vous prévenir cela ? Mais mon frere n'en fut-il pas inquiet ? dites.

Non, en verité, lui repliquai-je ; il me gronda même de ce que je m'en chagrinois, & ajouta un fort beau compliment à ſa cenſure. Je ne m'étonne point, dit-il, que l'on vous aime dès que l'on vous voit. C'eſt là, continuai-je, tout ce que le malin eſprit peut faire, d'inſpirer une ſemblable hardieſſe à des cœurs corrompus, qui ſans cela n'oſeroient pas prendre la plume pour inſulter qui que ce ſoit.

Mais, je vous en prie, Madame, ajoutai-je, ne dites pas que je vous aie raconté cette petite aventure, de peur qu'elle ne donnât quelque ombre de penſer que la ſecrete vanité d'être admirée m'a pouſſée à vous en faire le récit ; au lieu qu'il eſt très-ſûr que cette affaire m'a inquiétée au-delà de ce qu'elle auroit dû faire. N'eſt-ce pas en effet une choſe bien criminelle que de profaner l'Egliſe par des actions que l'on ne devroit pas y faire, & par des penſées qu'il ne faudroit pas y porter.

D'ailleurs, Madame, un méchant homme oſer entretenir des idées impures ſur moi ! Quoi paſſer pour être l'objet des vœux d'un ſcélérat ! Cela me donne une idée moins avantageuſe de ma perſonne. Je me ſuis examinée, pour ſavoir ſi quelque légéreté dans le regard, quelque coquetterie dans mon habillement ou dans la maniere de me préſenter, auroit pu enhardir un homme juſqu'à entreprendre une action auſſi inſultante ; mais je n'ai rien trouvé

qui ait pu y donner lieu. J'ai, dans cette occaſion, jugé plus favorablement de la délicateſſe de Jules-Céſar, que je n'en fis à la lecture de ce trait de ſon hiſtoire. Il répondit à ceux qui vouloient le détourner de faire divorce avec ſa femme, par la conſidération qu'il ne paroiſſoit pas qu'elle eût favoriſé le moins du monde l'attentat pour lequel il vouloit la renvoyer, *que la femme de Céſar ne devoit point être ſoupçonnée.*

En effet, Madame, pourſuivis-je, il eſt extrêmement fâcheux de ſavoir qu'un cœur ſcélérat a formé des deſſeins criminels ſur moi ; *ſur moi*, permettez-moi de le répéter, dont toute la gloire & tout le mérite conſiſte à avoir pu, par la grace de Dieu, réſiſter à de très-grandes tentations, & aux épreuves par où m'a fait paſſer l'homme le plus aimable de toute l'Angleterre, ſoit pour l'eſprit, ſoit pour le corps.

Votre remarque, ma chere, dit Myladi, eſt très-délicate, & convient à votre eſprit & à votre caractere. Je crois réellement que, s'il y a quelque Dame dans le monde à l'abri des méchants attentats, ce doit être vous. Vous devez l'être, non-ſeulement à cauſe de votre hiſtoire ſi bien connue, de votre amour pour M. B.... , & de ſes bonnes manieres pour vous, mais encore à cauſe de votre prudence, & de la dignité naturelle de votre conduite, qui, quoique toute gracieuſe, aiſée & gaie, donne le coup de mort aux eſpérances d'un préſomptueux libertin, dès le moment qu'il vous voit.

Madame, repliquai-je en lui baiſant la main,

main, comment pourrai-je reconnoître la bonté que vous me témoignez par un compliment ſi poli ? Mais vous voyez, Myladi, par ce que je vous ai raconté, que l'on a pris une liberté à laquelle je ne ſaurois penſer ſans chagrin.

C'eſt une liberté, repliqua-t-elle, qui marque plus de déſeſpoir que d'eſpérance, & qui confirme ce que je viens de dire ſur la prudence & la dignité que, non-ſeulement moi, mais chacun qui vous connoît, vous attribue.

Obligeante, obligeante Myladi Davers, dis-je, preſſant de nouveau ſa main contre mes levres ! Mais puiſque je ne connois pas, & que j'eſpere de ne jamais connoître le mépriſable Copiſte de ces vers, je crois que je tranſporterai ma colere ſur l'Auteur même; car, s'il ne les avoit pas compoſés, je n'aurois peut-être pas été inſultée ainſi.

Mais, reprit Myladi, Cowley eſt mon Poëte favori : il a l'imagination belle, beaucoup de brillant dans l'eſprit, & une pureté d'expreſſion dans ſes ouvrages, dont les Poëtes peuvent rarement ſe glorifier.

Je l'ai plus trouvé de mon goût autrefois, répondis-je, que je n'ai fait depuis cette affaire ; car il étoit un de ceux dont ma bonne Maîtreſſe me permettoit quelquefois la lecture. Ses vers & l'éloge de la vie champêtre, & cette belle penſée contre l'ambition, avoient accoutumé de me charmer. Voici cette penſée.

S'il m'arrive d'être jamais trompé par l'ambition, & de ſouhaiter une choſe auſſi baſſe que le ſeroit celle d'être grand, *ô Ciel ! continue à*

éloigner de moi les humbles bénédictions de la vie que j'aime !

J'ai ſouvent remarqué cette penſée, dit Myladi, & j'en ai été charmée. Mais je crois que vous n'avez pas raiſon d'être dégoûtée de Cowley, à cauſe du mauvais uſage de ſes vers. Il n'a fait que décrire trop naturellement les effets de l'amour, qui eſt ſouvent oppoſé à nos plus juſtes devoirs. Il y a dans les premieres lignes quelque choſe de fort naturel, d'aiſé & de ſpirituel. Les lamentations du Poëte, & les impreſſions trop fortes que l'amour avoit faites ſur ſon eſprit, même dans les occaſions les plus ſolemnelles, y ſont fort bien exprimées. *Quoi ! me priver auſſi des Cieux !* Un mauvais cœur, Paméla, ne ſe feroit pas plaint de cette maniere, ou n'auroit pas ainſi écrit.

Ah ! Madame, repris-je, j'ai vu, parmi les papiers de votre cher frere, un Poëme où ce même ſujet, quelque délicat qu'il ſoit, eſt touché bien plus naturellement.

Pouvez-vous me le réciter, ma chere, dit Myladi ?

Je puis vous rapporter, répondis-je, la penſée dont je veux parler. Le ſujet, Madame, eſt une brouillerie ſurvenue entre deux amants, qui, ſelon l'intention de leurs défunts parents, devoient ſe marier enſemble. Le galant avoit été un peu emporté, & l'oncle de la Demoiſelle, homme d'un mauvais caractere, & qui cherchoit à rompre ce mariage, avoit fomenté la brouillerie : de ſorte qu'elle n'eſtimoit plus ſon amant, & qu'elle ne vouloit ni le voir ni recevoir une lettre d'excuſe de ſa part,

quoiqu'ils fuſſent financés, & qu'elle l'aimât tendrement. Cette conduite obligea l'amant à ſe mettre ſur ſon paſſage, lorſqu'elle iroit à l'Egliſe : voici ce qu'il écrit : *ô Ciel ! pardonne-moi, ſi ma belle dérobe les devoirs qui te ſont dus ; ſi elle me trouble dans mes prieres, ſi elle confond mes meilleures réſolutions, & ſi elle ne me prouve que trop qu'elle eſt la rivale de l'amour que je te dois !* Ce qui ſuit, Madame, continuai-je, eſt ce que j'admire le plus. *Mais les charmantes eſpérances que je conçois m'inſpirent de meilleures penſées. Quand une fois ces doutes orageux ſeront ſortis de mon cœur, quand une fois cette flamme agitée ſera changée en un feu plus conſtant, & cauſera une plus grande chaleur, alors ma chere Marie s'unira, je penſe, à moi ; &, ne formant plus qu'un cœur & qu'une ame, nous ſerons tous deux unis à toi.*

Oui, Paméla, dit Myladi, c'eſt là une fort jolie penſée ! Il faut que vous me faſſiez voir la piece en entier ; car il eſt néceſſaire que j'aie part au plaiſir de l'hiſtoire de cette querelle d'amants. Mais, en attendant, vous ne devez pas avoir mauvaiſe opinion de mon favori Cowley. Quoique ce Poëte, pour m'exprimer avec un homme qui a peu d'égaux pour les qualités de l'eſprit & du cœur, ne ſoit plus à la mode chez pluſieurs perſonnes, cependant le bon ſens de ceux qui ne le goûteront pas, & qui ne ſentiront pas ſes beautés, me ſera toujours ſuſpect.

Ces mots, *elle ne ſauroit aimer, quand elle voudroit ; & pour dire la vérité, ce ſeroit dommage qu'elle t'aimât*, marquent la bonté du cœur du Poëte ; & même que celui qui les a

empruntés ne l'avoit pas des plus corrompus, puiſqu'il les a choiſis. Ne voulant briller que d'une lumiere empruntée, il auroit fait choix d'un Poëte de mauvais exemple, ſi lui-même avoit eu le cœur tout-à-fait gâté.

Oh! Madame, repliquai-je, ne parlez pas en faveur du criminel Copiſte. Car entretenir l'ombre d'un ſouhait pour poſſéder une perſonne mariée, c'eſt un degré d'impureté que l'on ne ſauroit ſouffrir. Mais ce méchant ne s'en eſt pas même tenu là; il a confié ſes penſées au papier; il a mis ce papier à la place que cette femme occupe dans l'Egliſe, afin qu'elle le vît dans un temps où ſon cœur ſeroit entiérement occupé de devoirs importants: il l'a placé dans un lieu où il étoit plus probable que le Concierge le trouveroit, que cette perſonne, ce qui l'auroit répandu dans toute la Paroiſſe, & n'auroit pas manqué de donner occaſion à former de mauvais jugements ſur moi lorſque j'aurois paru à l'Egliſe; dans un lieu où il pouvoit d'ailleurs tomber entre les mains d'un mari, qui, à en juger par la vie libertine qu'il avoit menée précédemment, & la violence de ſes paſſions, autant que cela pouvoit être connu au Copiſte, pouvoit s'en inquiéter & marquer du reſſentiment à celle qui étoit l'innocente occaſion de cette inſulte. Ajoutez à cela la crainte qu'un homme capable d'une auſſi folle démarche ne s'en tînt pas là, & n'occaſionnât un duel, & peut-être un meurtre; & l'embarras où je ſerois pour ôter de mon eſprit, que, lorſque quelqu'un me regarderoit fixement, il pourroit être le Copiſte; ce qui ne ſauroit man-

quer de me troubler conſtamment..... O ma très-chere Myladi! une perſonne d'un caractere auſſi timide que moi, pourroit-elle s'empêcher d'être inquiete lorſque toutes ces penſées lui viennent dans l'eſprit ? Auſſi m'ont-elles fait paſſer bien de mauvais quarts-d'heure depuis que cette action eſt venue à ma connoiſſance. Je ne ſaurois comment prévenir ce mal-aiſe où je me trouve.

Je ſuis charmée de votre délicateſſe, ma chere, dit Myladi, ainſi que je vous l'ai déjà témoigné. Vous ne ſauriez jamais vous égarer, tandis que vous veillerez ainſi ſur votre conduite. Je vous avouerai même que cette vigilance eſt d'autant plus néceſſaire, que vous avez épouſé un véritable *Jules-Céſar ;* un *drôle clair-voyant* (ce fut ſon expreſſion), qui, ſur les moindres ſoupçons, quoique mal fondés, prendroit l'alarme, & mettroit toutes ſes paſſions en mouvement, dans la crainte que l'on ne ſe donnât des libertés qu'il ne s'eſt fait aucun ſcrupule de prendre.

Oh ! Madame, repris-je, vos inſinuations ſont ici mal fondées. Votre cher frere m'a donné ſur ce point toute la ſatisfaction que je pouvois ſouhaiter ; car vous devez bien penſer que je ne l'aimerois pas comme je dois, ſi je ne m'intéreſſois autant à ſon bonheur à venir qu'à ſon bonheur préſent. Il m'a donc aſſuré que, quelque libertin qu'il ait été, jamais il n'a rien entrepris contre une Dame mariée, & qu'il a toujours eu en horreur la penſée d'un ſi grand crime.

C'eſt bien dommage, dit Myladi, qu'un homme qui peut vaincre ſa paſſion juſques-

là, n'ait pas remporté une victoire plus complette. Cela montre qu'il étoit en ſon pouvoir de le faire, & aggrave par-là même ſa faute. Quelle ſcélérateſſe! ſous prétexte de conſcience & d'honneur, il ſe fait ſcrupule d'attenter aux femmes mariées, & ne balance pas à perdre une pauvre créature qui ne l'eſt point! Ne ſait-il pas que ce qu'il entreprend contre cette derniere, l'empêchera de trouver à ſe marier, & la privera très-probablement pour toujours d'une protection reſpectable, même à ces débauchés? Ne précipite-t-il pas d'ailleurs une pauvre créature dans le gouffre de la perdition?

Hélas! Madame, repris-je, c'eſt-là préciſément le raiſonnement que je fis à cette occaſion.

Mais que pouvoit-il y répondre, demanda Myladi Davers?

Il avoua que ma conſéquence étoit juſte, & il m'appella ſa *jolie prêcheuſe*. Ce fut un avertiſſement pour moi. Car, m'ayant une fois priée de n'être pas trop ſérieuſe avec lui, & de ne pas aſſaiſonner de penſées ſombres, comme il les appelle, nos innocents plaiſirs, je n'oſe jamais pouſſer les choſes plus loin, lorſqu'il me donne ce nom.

Cela eſt fort bien, me dit Myladi. Tu es une admirable fille! La bonté de Dieu envers notre famille a été bien grande, lorſqu'il t'y a fait entrer. Il n'eſt pas étonnant, continua-t-elle, que mon frere diſe que quiconque vous voit, ou entend parler de votre charmant caractere, vous aime. Mais cela même excuſe en quelque maniere l'imprudente extravagance de cet inconnu.

Ah ! Madame, repris-je, n'eſt-il pas bien fâcheux, qu'au lieu de juger avantageuſement d'une perſonne qui agrée, l'on forme ſur elle des deſſeins criminels ? Si j'avois autant de mérite que je dois en avoir, & que quelques perſonnes ont la bonté de m'en attribuer, devroit-on par cela même ſouhaiter que je le perdiſſe ? Devroit-on détruire la cauſe de ce plaiſir qu'on prétend trouver à voir une perſonne donner un bon exemple ? Car, ma chere Myladi, qu'eſt-ce que ce malheureux veut dire par ces mots, que vous jugez être très-innocents : *elle ne ſauroit t'aimer quand elle voudroit ; & pour dire la vérité* (comme ſi l'aveu de cette vérité étoit extorqué par ſa crainte, plutôt que par ſes vœux) *ce ſeroit dommage qu'elle t'aimât ?* Mais ſi la choſe eſt telle qu'il la ſuppoſe, & qu'il veuille porter ſes déplaiſirs, comme le Poëte les appelle, dans le tombeau, pourquoi ne les garde-t-il pas pour lui ſeul ? Pourquoi ne leur donne-t-il pas pour tombeau cet eſprit où ils ont pris naiſſance ? Si cette hardie créature ne s'étoit pas imaginée que ſa démarche ſeroit une ouverture dont elle pourroit tirer parti dans la ſuite, & un mauvais fondement pour y élever un édifice encore pire, auroit-elle copié ces vers, & les auroit-elle fait mettre dans le lieu où ils ont été trouvés ? Permettez-moi, Madame, de vous dire modeſtement ma penſée ſur l'idée renfermée dans ces mots : *puiſque c'eſt une main ſi chere qui t'a fait cette bleſſure mortelle, invente quelque joli moyen afin qu'elle puiſſe vivre ſans avoir à ſe la reprocher. Péris d'une maniere à faire croire que ta mort eſt un meurtre involontaire, & non pas un guet-à-pens.* N'eſt-ce pas là un jeu de l'imagination, une

jolie penſée, qui ne ſauroit ſoutenir un examen attentif, plutôt que le véritable eſprit, en quoi les bons Poëtes excellent? Car, ſi la Dame *ne ſauroit l'aimer quand elle le voudroit, & ſi ce ſeroit dommage qu'elle l'aimât*, on en doit inférer qu'elle étoit ſous une obligation antérieure, ſoit ſous celle qui naît du mariage, ſoit ſous celle qui naît des fiançailles; c'eſt ici la même choſe. Mais alors eſt-il néceſſaire, ſi ſes refus *ont tué*, comme la licence poétique le dit, ce raviſſeur du bien d'autrui, d'*inventer quelque joli moyen*, & de prendre de la peine pour faire paſſer cet accident pour un *meurtre involontaire*? Il n'y a point de Juge qui puiſſe prononcer que ce ſoit un *meurtre* fait *de guet-à-pens*, à moins qu'il ne veuille le faire paſſer pour un *ſuicide*. (Jugez, Madame, par ce terme, des progrès que je fais avec votre cher frere); de ſorte donc qu'il me ſemble que le Poëte n'eſt pas autant irrépréhenſible dans cette occaſion, qu'il a cherché à l'être dans la plupart de ſes ouvrages. Permettez-moi, Madame, de faire ici une obſervation générale ſur les Auteurs & ſur leurs écrits. Si les Ecrivains les plus chaſtes, tel que je ſuppoſe qu'a prétendu être Cowley, ſont expoſés à voir abuſer de leurs écrits & de leurs penſées, pour favoriſer la méchanceté d'un cœur corrompu, dont les idées groſſieres ne ſauroient ſe produire dans une compagnie décente ſans être parées de celles de ces Meſſieurs, quelle attention un bon Auteur, dont les ouvrages ſont faits pour l'immortalité, ne doit-il pas apporter pour ne pas prolonger le mal juſqu'après ſa mort, où il eſt incapable d'adminiſtrer l'antidote contre le poiſon qu'il a répandu?

Sur cela Myladi eut la bonté de me baiſer. Ma charmante *Paméla*, *ma ſœur* & *plus que ma ſœur*..., diſoit-elle !.... Oui, elle s'exprimoit ainſi, me faiſant répandre des larmes de joie à l'ouie d'une ſi douce épithete !..... *Ma ſœur*, votre converſation m'enchante ! Quand vous ſerez en ville, je vous charge de me communiquer les remarques que vous ferez ſur les divertiſſements auxquels mon frere vous fera participer. Je ſais maintenant ce que je dois attendre de vous, & vous ſavez combien tout ce qui vient de votre part me ſera agréable. Je me promets, de votre correſpondance libre & ſans contrainte, beaucoup de plaiſir, tant pour moi-même que pour mes bons amis, & en particulier pour Myladi Eliſabeth.

Il faut en vérité, Paméla, que je vous faſſe faire connoiſſance avec Myladi Eliſabeth. C'eſt une des perſonnes de notre ſexe qui a le plus de mérite, & le meilleur jugement. Je ſuis ſûre qu'elle vous plaira. J'avois, par mes ſoins officieux (mais, pour tout au monde, ne dites rien de ceci ni à mon frere, ni à Myladi Eliſabeth, ſi jamais vous êtes en relation avec elle); j'avois, dis-je, par mes ſoins officieux, projetté de marier mon frere avec cette charmante Dame, ne doutant point qu'il n'acceptât le parti avec joie; & j'avois amené les choſes à un point, que ce n'a pas été un petit mécontentement pour elle de voir qu'il vous ait épouſée. C'eſt là la meilleure excuſe que je puiſſe vous faire de l'emportement avec lequel je me conduiſis envers vous dans le comté de Lincoln. Car, quoique je ſois naturellement prompte & paſſionnée, il faut avouer que j'étois preſque enragée dans

cette occaſion. J'avois donné ma parole, & je me voyois obligée d'y manquer; ce qui me cauſoit tant d'indignation contre vous & contre lui, qu'il eſt heureux que je n'en ſois pas venue à des violences. Vous ſentîtes, je crois, la peſanteur de ma main. Mais cela n'étoit rien. Ce fut un bonheur que *je ne vous tuai pas* (ce furent-là ſes propres termes). Car pouvois-je croire que ce libertin déterminé ſe fût laiſſé engager par de ſi nobles motifs, ou que tu fuſſes ce que tu es? Cela t'édifiera un peu ſur les emportements où je me laiſſai aller dans cette rencontre.

Toutes ces choſes bien peſées, répondis-je, vous n'aviez que trop de raiſon, Madame, d'être irritée du procédé de votre cher frere. Vous l'aviez conſtamment aimé; vous vous étiez toujours hautement intéreſſée à tout ce qui pouvoit contribuer à l'avancement de ſon honneur & de ſes intérêts; & vous aviez ſi fort avancé les choſes avec Myladi Eliſabeth, qu'il étoit impoſſible de ne pas vous reſſentir vivement de la démarche qu'il venoit de faire.

Je te dirai, Paméla, reprit-elle, que, pendant toute la route, la vieille hiſtoire d'Eléonor & de Roſemonde me roula dans la tête, & que je penſois au breuvage dont elle fait mention. Lorſque je fus arrivée, & que je trouvai que ton impudique amant (car je ne croyois point que tu fuſſe mariée, quoique je m'attendiſſe bien que tu cherchois à me le perſuader) n'étoit pas au logis; & appréhendant que ſon intrigue avec toi ne me fît perdre l'eſpérance du mariage projetté entre Myladi Eliſabeth & lui, je fus charmée de te trouver ſeule. Tout répond maintenant à mes ſouhaits, penſai-je. J'examinerai à mon

aiſe cette fille effrontée. J'éprouverai ſon innocence, en lui offrant de la tirer de ſes mains, & de l'emmener avec moi. Si elle le refuſe, je prendrai ce refus pour une démonſtration de ſon crime. Je la provoquerai en préſence de mon neveu & de ma femme de chambre. J'eſpérois même de gagner la Jewkes, pour la faire témoigner auſſi en ma faveur. En un mot, je ne ſais ce que j'aurois fait, ſi tu n'étois ſortie par la fenêtre; ſur-tout après que tu m'eus aſſurée que tu étois auſſi-bien mariée que moi, & que tu m'eus fait voir cette tendre lettre qui t'étoit adreſſée, laquelle produiſit ſur moi un effet tout différent de celui que tu t'en étois promis. Mais ſi j'avois commis quelque violence, quels remords n'en aurois-je pas, lorſque j'y réfléchirois maintenant que je connois le mérite de la perſonne qui en auroit été l'objet! Remercie Dieu de ce que tu t'échappas de mes mains. Oui, remercie-le! En diſant cela, Myladi m'embraſſa & me baiſa.

Voilà une vilaine hiſtoire, direz-vous, ma chere Demoiſelle. Je m'étonne juſqu'où l'emportement de Myladi l'auroit pouſſée! Elle ne m'auroit aſſurément pas *tuée!* Non, aſſurément elle ne l'auroit pas fait. Quand vous aurez lu ceci, Mademoiſelle, & vous auſſi, mon cher pere & ma chere mere, ne vous en deſſaiſiſſez point & ne le laiſſez lire à qui que ce ſoit, pour l'amour de Myladi; je vous en prie, ma chere Demoiſelle, ne le montrez pas même à votre chere mere. Je tremble quand je penſe combien les paſſions ſont dangereuſes lorſqu'on ſe livre à leur impétuoſité indomptable, & combien elles défigurent & déshonorent les plus grands eſprits!

Nous finîmes notre agréable promenade, préciſément pour avoir le temps de s'habiller avant de nous mettre à table. Je tins compagnie à Myladi pendant ce temps-là, & nous allâmes enſemble dans l'appartement de la Comteſſe, où je reçus des compliments en grand nombre de la part de l'une & de l'autre. Comme cette courte converſation vous donnera quelqu'idée du gouvernement & de l'économie de notre ménage, pour laquelle ces Dames m'ont comblée de louanges, je vous rapporterai ce qui fut dit à cette occaſion. J'eſpere que vous n'en concluerez pas que je ſuis trop vaine : & cela d'autant moins que ce que j'ai ſouffert ci-devant de l'indignation de Myladi me met à moitié en droit de me glorifier de la faveur & de la bonté qu'elle me témoigne aujourd'hui.

Vous aurez la bonté de nous excuſer, Madame, dit Myladi Davers à la Comteſſe, ſi nous nous ſommes privées ſi long-temps de votre compagnie ; mais cette aimable fille m'a ſi bien amuſée, que je ſerois reſtée tout le jour hors du logis avec elle : j'ai même ordonné pluſieurs fois au cocher de prolonger la promenade.

Myladi Davers m'a procuré un plaiſir inexprimable, Madame, dis-je. Elle n'a été pour moi que faveur & que condeſcendance, & elle m'a rendue auſſi glorieuſe qu'on puiſſe l'être.

C'eſt vous, Madame B....., répondit-elle, qui avez procuré un grand plaiſir à Myladi Davers; la choſe ne peut pas être autrement. Quant à cette condeſcendance dont vous parlez, je n'en ai pas grande idée (pardonnez-moi, Myladi, lui dit-elle en ſouriant), puiſqu'après une promenade où vous lui avez procuré tant de

contentement, elle ne ſauroit élever ſon ſtyle, en parlant de vous, au-deſſus de l'épithete de fille.

Je vous proteſte, Madame la Comteſſe, repliqua Myladi avec beaucoup de bonté, que cette épithete que je lui donnai autrefois par orgueil, comme vous le dites, je la lui donne maintenant par diverſes raiſons. Je commence à douter s'il n'eſt pas plus honorable pour moi de l'appeller ma ſœur, que pour elle; & même à cette heure je n'en ſuis pas tout-à-fait convaincue. Lorſque j'en ſerai perſuadée, je l'appellerai avec plaiſir de ce nom.

J'étois pénétrée de reconnoiſſance d'un auſſi beau compliment, auquel cependant je ne pus répondre un ſeul mot. La Comteſſe prit ce temps pour dire qu'elle ſe ſeroit paſſée de nous plus long-temps, ſi l'heure du dîner ne nous eût pas rappellées au logis. Car, continua-t-elle, je me ſuis amuſée auſſi agréablement que vous, quoique ce n'ait été qu'à entendre les diſcours de ma femme de chambre & des vôtres. Elles m'ont fait une relation de l'économie & de l'ordre du ménage de Madame B....., qui m'a infiniment plu. Je n'ai jamais rien vu de ſemblable, & cela chez une Dame auſſi jeune. Nous aurons bien des choſes à réformer, Myladi Davers, lorſque nous ſerons de retour dans nos familles, ſi nous voulons imiter un ſi bon exemple.

Vous ſurpaſſez, ma chere Madame B....., continua la Comteſſe, vous ſurpaſſez tous vos voiſins. Je ſuis bien aiſe de demeurer ſi loin de vous; car, ſi j'eſſayois de vous imiter, ce ne ſeroit toujours qu'une imitation, & vous en auriez l'honneur.

Cependant, dit Myladi Davers, vous avez vu & oui, par la converſation d'hier, combien ſes voiſins de l'un & de l'autre ſexe l'admirent. Ils lui cedent tous la palme ſans envie.

C'eſt une marque, mes cheres Dames, dis-je, que j'ai de très-bons voiſins, remplis de généroſité, qui veulent encourager une jeune perſonne à bien faire : conduite qui, vu ce que j'ai été, fait plus d'honneur à leur diſcernement qu'à moi-même. Car quelle cenſure ne mériterois-je pas, ſi, n'ayant pas été élevée à m'occuper comme les Dames de condition, je n'employois pas mon temps de la maniere que je le fais? moi, dis-je, qui n'ai preſque point d'autre mérite que celui-là, & qui n'ai rien apporté du tout à mon mari?

Point tant d'humilité, Paméla, dit Myladi Davers, il faut bien que vous reconnoiſſiez quelques-unes de vos perfections. Si vous ne voulez pas le faire, je vous les expoſerai, parce qu'il n'eſt pas à craindre que cela vous rende ni orgueilleuſe ni vaine. Je vous dirai donc que je ne vois aucune Dame dans votre voiſinage, ni même ailleurs, qui ſe conduiſe avec plus de décence, & qui conſerve mieux l'air & les manieres d'une Dame que vous. Je ne ſaurois dire comment vous ménagez cela; mais il eſt ſûr que vous avancez plus par un ſeul regard & un mot gracieux (ce qui eſt merveilleux) que je ne fais avec mes diſcours altiers & mes emportements. Après avoir beaucoup crié, ils me font ſouvent faute ſur faute, comme ſi ces malheureux avoient conjuré de mettre ma patience à l'épreuve.

Il ſe peut, Madame, repris-je, que la crainte

reſpectueuſe qu'ils ont pour vous, à cauſe de l'élévation de votre rang, ſoit la ſource de ces fautes & de ces bévues. Pour moi, du moins lorſque vous étiez en viſite chez votre très-honorée mere, je craignois toujours plus de paroître en votre préſence qu'en celle de toute autre perſonne; & je ſais fort bien que cette crainte m'a ſouvent fait faire des choſes mal-adroitement, dont j'étois ſenſiblement affligée.

Tarare, tarare, Paméla! ce n'eſt pas cela, c'eſt chez vous qu'il en faut chercher la cauſe. Ma mere & mon frere avoient, ſi l'on en excepte madame Jervis, des domeſtiques auſſi mal-adroits que j'en aie jamais vu. Mais aujourd'hui..... tu n'as renvoyé aucun domeſtique, n'eſt-il pas vrai?

Non, Myladi, répondis-je.

Comment, reprit la Comteſſe, vous n'avez renvoyé aucun domeſtique! Quelle grandeur d'ame! Ils ſont tous, pour ainſi dire, vos compagnons de ſervice; pardonnez-moi cette expreſſion, Madame B...., & cependant tous ſi reſpectueux & ſi obéiſſants, & vous êtes en même-temps ſi familiere, ſi douce & de ſi bonne humeur avec eux!

Ne direz-vous pas, Mademoiſelle, que tout ce détail prouve que je ſuis d'une vanité inſupportable? Mais, pour toute réponſe, je dirai que je vous rapporte ce qu'elles eurent la bonté de me dire, c'étoit un effet de leur amitié, je l'avoue; & elles montroient par-là juſqu'à quel haut degré elles portoient la politeſſe. Mais je continuerai:

Il faut, pourſuivit la Comteſſe, que ce ſoit le fruit d'une dignité innée..., d'une... pruden-

ce naturelle ; il eſt impoſſible que l'éducation le donne. Si cela étoit, n'aurions-nous pas le même talent ?

Ces Dames dirent pluſieurs autres choſes également obligeantes. Après dîner elles les réitérerent avec diverſes additions en préſence de mon bien-aimé, qui trouvoit un plaiſir infini à entendre les éloges que me donnoient deux Dames d'un jugement ſi délicat dans toute autre occaſion. Elles lui dirent combien elles admiroient l'économie de mon domeſtique. Elles prétendoient que j'avois un génie univerſel pour tout ce qui étoit du reſſort de mon ſexe, & que j'en poſſédois toutes les perfections. Que l'on en conviendroit, ſi l'on conſidéroit mes talents pour écrire, pour travailler à l'aiguille & aux autres ouvrages de femme, pour recevoir & rendre des viſites, pour la muſique, & pour je ne ſais combien d'autres choſes que leur bonté m'attribuoit, outre la prudente économie du ménage. Elles ajoutoient que j'avois un entendement à tout comprendre, un œil à pénétrer dans un moment le fond des choſes, & que jamais je n'étois en peine pour les *ſi*, les *mais*, les *pourquoi* & les *comment* : c'eſt dans des termes ſi énergiques qu'elles s'exprimerent. Que je faiſois tout avec beaucoup de vîteſſe, & mettois de l'ordre par-tout où j'étois, ne revenant jamais deux fois à ce qui pouvoit ſe faire en une, ainſi qu'elles l'avoient obſervé. Que par ce moyen chacun étoit prêt à entreprendre quelque choſe de nouveau, & ma tête à le diriger ; ce qu'ils faiſoient ſans déſordre & ſans confuſion, étant diſpoſés à toute heure à recommencer un nouvel ouvrage ſans embarras. Que c'é-

toit à cet ordre qu'il falloit attribuer le contentement & le plaiſir avec lequel chacun s'acquittoit de ſon devoir, & la poſſibilité que je fiſſe & que j'ordonnaſſe de faire tant d'ouvrage ſans aucune précipitation, ſoit de ma part, ſoit de celle des domeſtiques.

Ces Dames avoient appris tout cela, en partie par leurs propres obſervations, & en partie par celles de leurs femmes, qui regardoient de ſi près le détail de mon ménage, diſoient-elles, qu'on les auroit priſes pour des eſpionnes. Mais elles étoient ſi fidelles dans le rapport qu'elles en faiſoient, que ma conduite, ſemblable à une bonne cauſe que l'on examine avec rigueur, en devenoit plus brillante & plus digne d'admiration.

J'ai enviſagé, ma chere Demoiſelle, les louanges de ces Dames comme des avis ſur ce que je dois être, & ſur la conduite que je dois tenir : auſſi tâcherai-je de profiter de plus en plus de ces tendres avertiſſements, qui, ſous la forme agréable & flatteuſe de la louange, ſont les plus puiſſants motifs pour nous engager à remplir notre devoir.

Jugez du plaiſir de mon bien-aimé pendant tout ce temps-là. L'approbation de ces Dames juſtifioit ſi bien ſon choix, qu'il étoit impoſſible qu'il ne goûtât une grande ſatisfaction à les entendre ; ſur-tout puiſque Myladi Davers étoit une de ces obligeantes louangeuſes.

Mylord Davers étoit lui-même ſi ſatisfait, qu'après avoir demandé excuſe à ſon frere, il ſe leva pour venir m'embraſſer, & ſe tint debout derriere ma chaiſe, avec un plaiſir que je ne ſaurois exprimer, levant de temps en temps les

mains & les yeux pétillants de joie. Je voyois tout cela dans un miroir qui étoit placé contre le trumeau vis-à-vis de moi, ſur lequel je jettois de temps en temps les yeux à la dérobée, ſi honteuſe que je ne ſavois ſur quoi arrêter mes regards. M. H..... parut même tout-à-fait ſenſible aux louanges de ces Dames. Se rappellant la conduite qu'il avoit tenue à mon égard dans la maiſon que M. B..... a dans le comté de Lincoln, il s'écria une fois : quel méchant petit coquin n'étois-je pas d'en agir comme je fis alors envers une perſonne ſi accomplie? Non, Madame B...., cette conduite ne s'appelle pas incivilité; mais c'étoient d'indignes ricanements & des extravagances. Vous me connoiſſiez aſſez bien..... Vous me preniez pour un fat. Vous m'appellâtes *freluquet doré;* ne vous en reſſouvenez-vous pas, Madame? *Dans vingt ou trente ans d'ici*, diſiez-vous, *quand vous ſerez en âge de raiſon, je vous répondrai.* Je n'oublierai jamais ni vos regards, ni vos paroles. Elles étoient bien mordantes, n'eſt-il pas vrai, Monſieur?

Vous voyez, M. H...., dit mon cher ami, que Paméla n'eſt pas entiérement parfaite. Nous ne devons pas la provoquer, elle nous traiteroit peut-être tous deux de la même maniere. Car, auſſi-bien que vous, je porte quelquefois une veſte galonnée.

Je n'en ſaurois, ma foi, être fâché, reprit-il. Je méritois richement tout ce que l'on me dit, & même pis.

Ta ſotte langue, dit Myladi Davers, continuera-t-elle à parler ſans prudence & ſans eſprit? Ce qui eſt paſſé eſt paſſé.

Ma foi, Madame, reprit-il, j'ai été diable-

ment méchant, & je ne parle de perſonne que de moi. Tout auſſi ſouvent que j'ai penſé dès-lors à mes extravagances, j'ai été ſur le point de me pendre.

Il faut, dit Mylord, que mon neveu mêle dans tous ſes diſcours quelque choſe ſur les pendarts, ou ſur la potence, ou bien ils ne ſeroient pas de lui.

M. B..... remarqua là-deſſus, en ſouriant, mais dans ſon intention, avec aſſez de ſévérité, comme je l'apperçus à ſon air : M. H..... n'ignore pas que ſa naiſſance lui donne plus de droit au billot qu'à la corde ; autrement il ne parleroit pas ſi cavaliérement de ce qui a rapport à cette derniere.

Fort bien dit, très-bien dit, par *Jupiter*, répondit M. H....., en éclatant de rire. La Comteſſe ſourioit. Myladi Davers, ſecouant la tête, dit à ſon neveu : *le bon nigaud que tu es !*

Pourquoi, Madame, reprit-il ? Pourquoi le mot de *nigaud*, ma tante ? Qu'ai-je donc dit ?

Rien du tout, repliqua-t-elle. Quand tu le répéteras, je l'écrirai.

Ayez donc toujours, Madame, continua-t-il, lorſque je ſuis avec vous, une plume, de l'encre & du papier. Ce ſeroit bien le diable ſi vous finiſſiez dès le moment que vous auriez commencé !

Chacun éclata de rire. C'eſt un grand bonheur, penſai-je, que les gens de ce caractere ſoient en général d'un bon naturel : ſans cela, ma chere Demoiſelle, ſeroient-ils ſupportables ?

Mais je m'interromprai ici. Auſſi en eſt-il temps, direz-vous. Rappellez-vous cependant que ce n'eſt pas pour vous ſeule que j'écris.

Mes lettres ſont auſſi deſtinées à des perſonnes à qui tous mes ſots griffonnages font plaiſir. Excuſez-moi donc en partie pour cela, & en partie à cauſe de notre amitié : de cette maniere je ſerai tout-à-fait excuſable à vos yeux.

La *diſeuſe de rien* reprend maintenant la plume. Je ſuis un peu en peine pour demain, Mademoiſelle, à cauſe de la regle que nous obſervons le Dimanche dans notre domeſtique, & à cauſe de la foule au travers de laquelle il nous faudra paſſer pour aller à l'Egliſe : ce qui fournira à nos illuſtres hôtes des occaſions, ou de cenſures, ou d'autre choſe. Je n'interromprai cependant point nos exercices ordinaires, parce que je préfere d'être cenſurée pour faire ce que je crois être de mon devoir, que pour y avoir manqué.

J'eſpere de ne pas paſſer pour ridicule, ni pour avoir en vue de faire des œuvres de ſurérogation, puiſque je ſuis bien éloignée de croire remplir ſeulement mon devoir. Il convient aux chefs de famille de faire obſerver un certain ordre dans leur maiſon. D'ailleurs on décréditeroit les uſages que l'on a établis, ſi on les pratiquoit dans un temps, & qu'on les négligeât dans un autre. Si dans une famille comme la nôtre on interrompoit les exercices ordinaires à cauſe de la compagnie, il faudroit les retrancher tout-à-fait, puiſque les viſites y ſont fréquentes.

Je me rappelle ici un avis, que mon très-cher ami me donna ſur un autre ſujet. Il eſt au pouvoir d'un chacun, diſoit-il, de ſe preſcrire des regles à ſoi-même ; & bientôt les perſonnes qui nous fréquentent s'apperçoivent

de notre méthode, & s'y font; parce qu'elles sentent bien qu'il seroit inutile de chercher à nous faire changer.

Je crains seulement une chose : c'est que ces Dames, qui n'ont peut-être pas été accoutumées à cette exactitude nécessaire, n'en prennent occasion de me blâmer, comme si je visois à une trop grande perfection. Car, quoique ce qui est devoir pour l'un, ne tire pas à conséquence pour l'autre & qui ne puisse légitimement s'en dispenser, cependant il est à craindre qu'une personne qui a accoutumé de s'en relâcher ne soit plutôt effrayée qu'encouragée & attirée, lorsqu'elle voit que ses grandes omissions rendent sa conduite seulement supportable, & qu'on lui impose une si rude tâche. Il faut se conduire comme j'ai lu que font les soldats dans un siége difficile. Ils gagnent le terrein pouce après pouce, & sont plus soigneux de se retrancher & de se fortifier à mesure qu'ils avancent, que de se jetter avec précipitation vers la place, pour se faire repousser avec grande perte, se voir peut-être obligés d'abandonner une entreprise dont ils se promettoient un heureux succès.

Permettez-moi d'ajouter que, quoique jeune, j'ai souvent remarqué qu'il n'est pas à propos dans les commencements de la conversation d'insister sur une exactitude trop scrupuleuse. Il faut réserver cela pour les Chrétiens qui ont fait de plus grands progrès dans la vertu. Une conduite opposée fait en général plus de mal que de bien.

Que je suis malheureuse, me disoit un jour une Dame veuve de notre voisinage, qui, quoi-

que je ne la connuſſe que de nom, ſouhaita que je la viſitaſſe dans ſa maladie; que je ſuis malheureuſe, ſi tout le bien que vous faites, & la régularité de votre vie, ſont abſolument néceſſaires au ſalut!

Je voyois cette pauvre femme malade & l'eſprit affoibli, ſur le point de tomber dans le déſeſpoir. Ce fut pour la conſoler que je lui dis : ne perdez pas courage, ma chere Madame. Dieu tout-puiſſant donne à chacun de nous des lumieres pour le guider dans les ſentiers obſcurs de la vertu. Mon humble opinion eſt qu'il nous jugera conformément à l'uſage libre & impartial que nous aurons fait de ſes lumieres. Je penſe qu'il eſt de mon devoir de faire diverſes choſes, que peut-être les circonſtances où ſe trouvent les autres ne leur permettent pas de faire, ou bien qu'ils ne jugent pas néceſſaires, après des réflexions mûres & déſintéreſſées. Notre jugement, ou notre conſcience, eſt la loi que chacun doit ſuivre; & je ne dois pas plus me diſpenſer de faire ce que je juge être de mon devoir, que vous ne devez vous condamner pour ne pas faire ce que vous ne jugez pas néceſſaire à la rigueur. D'ailleurs, Madame, vous pouvez faire autant de bien d'une maniere, que j'en puis faire d'une autre, & ainſi nous ſommes également utiles au plan général de la Providence.

Mais ne ſuis-je point trop ſérieuſe, ma chere Demoiſelle? Excuſez-moi, puiſque c'eſt Samedi au ſoir. C'étoit l'excellente méthode que ſuivoient les ingénieux Auteurs du SPECTATEUR. Ils choiſiſſoient en général ce jour pour traiter leurs ſujets les plus graves. Je penſe donc

que l'on regardera, ſi l'on peut, ma conduite dans cette occaſion comme la vigile d'une fête, qui me préparera pour en célébrer une autre beaucoup plus parfaite & plus agréable.

DIMANCHE.

APRÈS ce que j'ai déjà écrit, ma chere Demoiſelle, il eſt en quelque ſorte néceſſaire de vous inſtruire en peu de mots de la méthode que mon cher M. B..... m'a non-ſeulement permis d'établir, mais m'a même exhortée à ſuivre dans nos exercices domeſtiques du *Dimanche*.

Avec la permiſſion de mon bien-aimé, j'ai demandé à notre honnête Doyen, qu'il m'indiquât un bon ſujet pour Chapelain. Il m'a recommandé un jeune homme d'une grande ſobriété, qui a de la piété, dont la doctrine eſt ſaine, & qui, ayant reçu depuis peu les ordres, n'eſt pourvu encore d'aucune place. Ce Monſieur vient, & nous lit les prieres, environ vers les ſept heures du matin, dans la petite ſalle, comme nous l'appellons, qui eſt un appartement rétiré près du petit jardin; car nous n'avons point de chapelle ici, comme dans la maiſon qui eſt dans votre voiſinage. Il fait ordinairement ſuccéder à cela une exhortation convenable, ou la lecture de quelque endroit d'un bon livre, que ce jeune Monſieur a la bonté de me laiſſer choiſir de temps en temps, quand je le ſouhaite. Tout cela prend un peu plus d'une demi-heure.

Il s'y trouve un grand nombre de domeſti-

ques de l'un & de l'autre ſexe; & moi-même, la bonne madame Jervis, Polly Barlow ma femme de chambre, y aſſiſtons ordinairement, nous plaçant dans un petit cabinet qui n'eſt ſéparé de la ſalle que par une porte que nous ouvrons alors.

M. Adam, c'eſt le nom de ce jeune Eccléſiaſtique, a un pupitre devant lui. C'eſt le même ſur lequel M. Jonathan rend quelquefois ſes comptes à M. Longman, qui ſe feroit un ſcrupule de permettre qu'on ſe ſervît de ſon bureau à un autre uſage, à cauſe des papiers qui ſont ſous ſa garde, & de l'ordre où il veut que tout ſoit.

Ce jeune Monſieur revient encore ſur les ſept heures du ſoir, pour faire le même exercice. Quelque compagnie que j'aie, j'y aſſiſte ordinairement, trouvant toujours le temps de m'abſenter pour une demi-heure; & M. B...., qui connive à cela, fait mes excuſes ſi l'on me demande, quoique l'on s'en apperçoive rarement, vu ma courte abſence.

Je ferai préſent à ce jeune Eccléſiaſtique de cinq guinées par quartier, & M. B..... l'a prié de prendre place à ſa table, quand il le jugeroit à propos. Mais, comme nous avons ordinairement compagnie, ſa modeſtie lui a fait refuſer cette propoſition; & il mange, quand il veut, avec madame Jervis & M. Longman, qui ont une table à part.

M. Longman eſt aſſez obligeant pour aſſiſter fort ſouvent à notre ſervice du Dimanche, & M. Colbran ne s'en diſpenſe que rarement. Ils diſent à madame Jervis qu'ils ne ſauroient exprimer le plaiſir qu'ils goûtent à me

rencontrer

rencontrer là ; & combien ils ſont édifiés de l'exemple que je leur donne, & de la gaieté avec laquelle j'y parois toujours ; ce qui fait qu'ils m'y voient avec joie. Ils prétendent que ma conduite met en crédit la Religion. Cette idée qu'ils ont de moi m'a été d'un grand ſecours pour l'établiſſement qui eſt fait aujourd'hui, j'eſpere, & eſt cauſe que j'ai rencontré moins de difficultés que je ne croyois principalement de la part de la cuiſiniere. Cette fille dit qu'elle aſſiſte à nos exercices avec un double plaiſir, pour avoir occaſion de voir ſa chere Dame, comme elle m'appelle à chaque inſtant.

Si mon bien-aimé a compagnie, il ſe paſſe des domeſtiques autant qu'il peut, afin qu'ils puiſſent aſſiſter à l'exercice du ſoir. Il ne retient auprès de lui que Jean & Abraham, & cela même par tour. Quelquefois il jette les yeux ſur celui qui reſte, & lui fait remarquer qu'il eſt près de ſept heures. C'eſt pour lui un avertiſſement que l'on peut ſe paſſer de lui pendant une demi-heure. En me ſoutenant ainſi, ce cher Monſieur n'a pas peu contribué à faciliter ces arrangements, & à rendre l'obſervation agréable tant à moi qu'aux autres.

Je ſuis ſûre, ma chere Demoiſelle, que cette méthode que j'ai établie eſt louable, à ne la conſidérer même que du côté de la politique. Depuis que j'ai commencé à la ſuivre, il n'y a point de grande maiſon où les domeſtiques ſoient plus diligents, plus ſobres & plus civils que dans la nôtre. Nous n'entendons ni querelles, ni paroles rudes, ni outrages, ni termes d'autorité, ni plaintes.

Madame Jervis dit que ſes fonctions ſont devenues ſi aiſées, qu'elle n'a pas même la peine de dire deux fois la même choſe. Les domeſtiques ſont ſi honnêtes entr'eux, que leur langage ordinaire eſt : faites ceci ou cela, Jean ou Jeanne, je vous en prie; & ils diſent que le ſervice de leur cher Maître eſt un Paradis en terre.

Lorſque notre exercice eſt fini, & que je me retire, ils ſe rangent ordinairement des deux côtés de la porte de la ſalle; &, après que j'ai ſalué & remercié M. Adams, ils diſent tout bas l'un après l'autre, à meſure que j'avance au travers des deux files, Dieu vous béniſſe, Madame, & me font la révérence avec une ſi grande ſatisfaction, que je ne ſaurois qu'y prendre beaucoup de plaiſir. Je leur dis, ſelon qu'il ſe rencontre, cela eſt fort bien, mes bons amis, je ſuis charmée de vous voir.... Aucun n'eſt abſent, ou bien il n'en manque qu'un. Je vous ſuis obligée de votre exactitude. Je leur fais ainſi connoître que je fais attention à ceux qui s'abſentent. Après cela, je vais de nouveau rendre mes devoirs à mon bienfaiteur terreſtre. Il a la bonté de me dire quelquefois qu'à mon retour j'ai les yeux ſi brillants & un tel éclat ſur le viſage, qu'il a un double plaiſir à me contempler. Souvent même il ajoute, après que la compagnie s'eſt retirée, que, ſi ce n'étoit la crainte de paroître trop paſſionné, il viendroit au-devant de moi lorſque j'entre, & me feroit des embraſſements auſſi purs que mon cœur.

J'eſpere qu'avec le temps j'obtiendrai de ce

cher Monſieur de m'accompagner à ces exercices.... Mais loué ſoit Dieu des progrès que j'ai faits juſqu'ici par ſon ſecours ! Je laiſſerai le reſte aux ſoins de la Providence. Ce point eſt bien délicat à toucher, & je dois prendre garde à ne pas perdre, par une trop grande précipitation, le terrein que j'ai déjà gagné. La permiſſion qu'il m'a donnée de prendre ces arrangements, & le plaiſir qu'il goûte à voir que tout cela me donne de la ſatisfaction, ſont pour moi un grand préjugé qu'il s'y formera lui-même. D'ailleurs il m'accompagne toujours à l'Egliſe. O que je me croirois heureuſe, s'il vouloit m'accompagner à l'Office divin ! ce qu'il n'a pas encore fait, quoique je l'en aie preſſé autant que j'ai oſé le faire. Allons par degrés, me dit-il; j'eſpere que je deviendrai de jour en jour plus religieux ; perſonne ne devient bon tout-d'un-coup. Mais, ma chere Demoiſelle, enviſageant cette démarche comme le ſceau de tous les progrès qu'il a faits juſqu'ici dans la piété, & réfléchiſſant ſur les terribles idées qu'il en a, j'aurai de la peine à croire que mon cher M. B..... ſoit régénéré, juſqu'à ce qu'il m'en ait donné cette preuve.

Madame Jervis me demanda Samedi au ſoir ſi cela me feroit de la peine que notre congrégation de la petite ſalle fût plus grande le lendemain matin qu'à l'ordinaire. Je lui dis que non, que cela ne m'en feroit abſolument aucune. Elle me dit alors que les demoiſelles Worden & Leſley, femmes de chambre des deux Dames, M. Sydney, valet de chambre de Mylord Davers; celui de M.

H..., & les cochers, palefreniers & laquais de nos illuſtres hôtes ſouhaitoient de ſe joindre à nous. Elle ajouta que le récit qu'on leur avoit fait de la maniere dont les choſes s'y paſſoient, & du bon ordre que l'on y obſervoit, avoit été pour eux tous un grand ſujet d'admiration. Je ſavois bien qu'une ſi nombreuſe compagnie me déconcerteroit un peu ; mais les hommes étant aſſez bien rangés pour des domeſtiques de Seigneurs, & madame Jervis m'aſſurant qu'ils demandoient tous cela avec empreſſement, j'y conſentis.

Lorſqu'à mon heure ordinaire je vins dans la ſalle, accompagnée de ma Polly, je trouvai M. Adams, à qui je fis d'abord mon compliment. Tous nos domeſtiques y étoient, à l'exception de M. Colbrand, qui étoit ſorti la veille avec M. H..... Les demoiſelles Worden & Leſley, M. Sydney & les autres domeſtiques de nos illuſtres hôtes, l'honnête M. Longman, madame Jervis & M. Jonathan s'y trouverent auſſi. Ils me ſaluerent tous avec reſpect. C'eſt ſe lever de bonne heure, meſdemoiſelles Worden & Leſley, dis-je. Vous êtes bien obligeantes de vous joindre à nous dans nos exercices domeſtiques. Je ſuis bien aiſe de vous voir, M. Sydney. Comment vous portez-vous, M. Longman? Après quoi je jettai les yeux avec un ſigne d'approbation ſur les domeſtiques de nos illuſtres hôtes. Je conduiſis enſuite les demoiſelles Worden & Leſley dans le petit cabinet où je me plaçai. Madame Jervis & Polly nous ſuivirent, laiſſant la porte ouverte. M. Adams commença la lecture de quelques prieres choiſies. Comme il lit avec

beaucoup d'emphaſe & de jugement, & qu'il eſt pénétré de ce qu'il prononce, tout notre petit troupeau fut extrêmement attentif.

Après la priere, il lut un diſcours tiré d'une collection faite pour l'uſage domeſtique (dont je vous parlerai tout-à-l'heure) & finit par la bénédiction accoutumée. Je remerciai enſuite cet honnête Eccléſiaſtique, & lui fis des reproches de la part de M. B....., de ce que ſa modeſtie lui avoit fait refuſer notre table. Je remerciai auſſi M. Longman & les demoiſelles Worden & Leſley, qui firent des vœux fort obligeants en ma faveur. Leurs louanges me faiſoient rougir ; de ſorte que je me hâtai de me retirer dans ma chambre, où, étant ſeule, je m'occupai encore pendant une heure du ſujet qui avoit fait la matiere de notre exercice, juſqu'à ce que le déjeûné fût prêt. Je joignis alors les Dames & mon bien-aimé, qui leur avoit raconté ce que j'ai dit ci-deſſus des vers placés à l'Egliſe ſous le carreau où je m'aſſieds.

Nous ſortîmes pour aller à l'Egliſe. Mylord & Myladi Davers, M. H....., & moi étions dans notre carroſſe ; & la Comteſſe & M. B.... étoient dans le carroſſe coupé. Les deux Dames & les Meſſieurs étoient magnifiquement habillés ; mais j'avois évité tout éclat dans ma parure, afin qu'il ne parût pas que je vouluſſe aller de pair avec les deux *Paireſſes*. M. B....., qui s'en apperçut, me dit : pourquoi n'êtes-vous pas mieux parée, ma chere ? Je lui répondis que j'eſpérois ne lui avoir fait aucune peine. Que ſi cela étoit, je me mettrois de la maniere qu'il l'ordonneroit. Vous vous ha-

billerez comme vous le jugerez à propos, ma chere amour, repliqua-t-il. Dans quelque équipage que vous ſoyez, vous ſerez toujours une charmante créature.

Le carroſſe coupé arriva le premier à la porte de l'Egliſe, dans laquelle M. B... conduiſit la Comteſſe. Mylord Davers me fit l'honneur de me donner la main, & M. H....., la donna à ſa tante. Nous paſsâmes ainſi au travers d'une foule de curieux, dont la plupart, comme à l'ordinaire, étoient étrangers. Les Gentilshommes & les Dames du voiſinage nous ſaluerent en ſilence; mais l'idée de ces maudits vers, ou plutôt, comme Myladi Davers veut que je diſe, de la mauvaiſe action de celui qui en a fait cet uſage, fit que j'entrai d'abord dans le banc. Myladi s'aſſeya à côté de moi avec beaucoup de bonté, & me parla bas de temps en temps, témoignant avoir pour moi de la tendreſſe & de la familiarité; ce qui étoit impoſſible de ne pas prendre pour une faveur, puiſque ſon but étoit de faire voir à tout le monde que je lui agréois.

Entr'autres choſes, elle me diſoit tout doucement: qui voudroit être Roi ou Reine, Paméla, s'il eſt ſi difficile à la vertu & à la beauté (c'eſt ainſi qu'elle avoit la bonté de s'exprimer) de s'attirer, ſans le ſecours de l'éclat & de la pompe royale, tant de ſinceres admirateurs? Jettez les yeux autour de vous, ma chere fille, & voyez quel reſpect, accompagné de joie & de ſatisfaction, on remarque dans l'air d'un chacun.

Serrant enſuite ma main entre les ſiennes:

tu es une charmante créature, dit-elle, de ſavoir réunir en ta perſonne une ſi noble modeſtie avec une dignité ſi bienſéante. Il n'eſt pas étonnant que les yeux de toute l'aſſemblée ſoient fixés ſur toi, ni que tu attires dans l'Egliſe tant de Meſſieurs étrangers en bottes, auſſi-bien que de ceux du voiſinage, pour te voir.

Elle voulut bien ajouter après cela, prenant encore ma main dans la ſienne, & élevant davantage ſa voix, de ſorte que mon cher Monſieur B.... & la Comteſſe l'entendirent: je ſuis glorieuſe d'être dans ta compagnie; je prends ta main dans ce lieu ſolemnel, & je me fais gloire de t'y reconnoître publiquement pour ma ſœur. Je baiſſois les yeux, car j'ai peine à les lever dans l'Egliſe. Qui pourroit auſſi ſoutenir de ſe voir regardée ſi fixement? Je lui dis tout bas: oh! ma chere Myladi, que l'honneur que vous me faites eſt grand! Il n'y a que le lieu où nous ſommes & la multitude des ſpectateurs qui puiſſent m'empêcher de vous en marquer ma reconnoiſſance comme je le dois.

Mon cher ami mettant ſa main ſur les nôtres, dit avec la joie dans les yeux: vous êtes deux aimables créatures, toutes deux excellentes chacune dans ſon caractere; Dieu béniſſe l'une & l'autre. Et vous auſſi, mon cher frere, reprit Myladi. La Comteſſe dit alors tout bas: vous devriez, Meſdames & Monſieur, avoir plus de ménagement pour moi. Vous me procurez trop de plaiſir à la fois. Une ſemblable compagnie & une pareille conduite ajoutent de nouveaux charmes à la

dévotion ; &, ſi je paſſois ici une année, je ne manquerois jamais de vous accompagner à l'Egliſe.

M. H.... crut qu'il devoit auſſi dire quelque choſe ; & s'adreſſant à ſon oncle, qui ne pouvoit pas ôter ſes yeux, où brille la bonté de ſon naturel, de deſſus moi, il dit : que je ſois pendu, Mylord, ſi je ſais quelle contenance tenir ! Quoi ! ceci ſurpaſſe la chapelle ; je ſuis bien aiſe d'avoir mis mon habit neuf. Il ſe regardoit en même-temps, comme s'il avoit voulu prendre ſur ſon compte une partie de cette admiration générale.

Ne croyez-vous pas, ma chere Demoiſelle, & mon très-cher pere & ma très-chere mere, maintenant que Myladi Davers me favoriſe à ce point, que je ſois au plus haut période de mon bonheur dans cette vie ?

Le Doyen nous fit un excellent ſermon. Mais qu'eſt-il beſoin de m'exprimer ainſi ? Il ſuffit de dire qu'il a prêché ; & c'eſt tout dire.

Quand le ſervice fut fini, Mylord Davers me donna la main pour ſortir ; mais il marchoit fort lentement, parce que ſes pieds ſe reſſentoient encore de la goutte. M. B..... conduiſoit la Comteſſe, & M. H..... ſa tante. Myladi Towers, & madame Brooks nous joignirent dans le veſtibule, où elles nous ſaluerent, auſſi-bien que M. Martin. Nous ferez-vous le plaiſir de venir dîner avec nous, mon ancien camarade, dit mon cher ami à ce Monſieur ? Je ne le puis pas, répondit-il, parce que j'ai à dîner un Gentilhomme de mes parents ; mais, ſi vous le trouvez bon, je le menerai ce ſoir avec moi pour goûter de

votre Bourgogne ; car nous n'en avons pas de meilleur dans le comté. Je ferai charmé, repliqua M. B....., de vous voir, de même que votre ami.

M. Martin me dit alors tout bas : quoi que j'en diſe, c'eſt plutôt pour vous admirer, Madame, que pour goûter votre vin, que j'irai chez vous. Entrez dans vos carroſſes, Meſdames, dit-il avec ſon air ordinaire : nos filles & nos veuves ne ſe trouvent pas bien où vous êtes. Elles ſeroient, par ma foi, obligées de quitter ce voiſinage ſi vous y demeuriez toujours. Toutes leurs eſpérances ſont d'avoir la liberté de briller, tandis que vous ſerez à Londres.

Ma ſœur, me dit Myladi Davers d'une maniere fort obligeante, en préſence de quantité de perſonnes qui s'étoient aſſemblées autour de nous, ſans cependant s'écarter du reſpect; ma ſœur, je m'apperçois que M. Martin eſt toujours le même.

M. Martin, Madame, répondis-je, n'a qu'un défaut, il eſt trop diſpoſé à louer les perſonnes qu'il veut favoriſer, aux dépens de ſes amis abſents.

Je ſuis toujours glorieux de vos cenſures, Madame, repliqua-t-il.

Oui, c'eſt ce que je crois, dit Myladi Towers. Je ſouhaite donc, pour l'amour de nous toutes, que vous vous chargiez plus ſouvent de cette tâche, madame B.....

Myladi Towers, Myladi Arthur, madame Brooks & M. Martin demandoient tous que nous agréaſſions un repas chez eux. M. B..... s'en excuſa, diſant qu'il avoit beſoin de mé-

nager ſon temps, parce qu'il devoit aller bientôt en ville, & il propoſa un moyen de les contenter tous : c'étoit d'aller déjeûner le lendemain chez Myladi Towers, dîner chez Myladi Arthur, & ſouper chez madame Brooks. Comme il n'y a nulle part de voiſinage plus ſociable & plus accommodant que celui-là, on accepta ſa propoſition, après quelques difficultés; & on convint d'en donner avis à ceux de nos voiſins que nous voyons ordinairement, & qui n'étoient pas à l'Egliſe.

Je vis le Chevalier Thomas Atkyns, qui s'avançoit vers nous, & craignant d'être aſſaſſinée de compliments, je dis : votre ſervante, Meſdames & Meſſieurs ; &, donnant en même-temps la main à Mylord Davers, j'entrai dans le carroſſe coupé, au lieu d'entrer dans celui où j'étois venue. Les perſonnes qui ſe précipitent trop font quelquefois de ſemblables bévues. J'apperçus ma mépriſe, & je voulois ſortir ; mais Mylord dit : vous n'en ferez en vérité rien, & j'y entrerai auſſi, parce qu'alors je vous poſſéderai tout ſeul.

En attendant que le carroſſe vînt, Myladi Davers dit en ſouriant : c'eſt à cette heure que Mylord Davers eſt content. Je vois bien, ma ſœur, ajouta-t-elle, que l'on nous a privés de votre compagnie dans le grand carroſſe.

Cela eſt fort bien imaginé, ma chere, dit M. B....., puiſque vous ne m'avez pas privé de cet honneur. Il donna en même-temps la main à la Comteſſe, & la conduiſit dans le carroſſe.

Excuſerez-vous, ma chere Demoiſelle, toutes ces impertinences ? Je ſais que tout cela

fera plaiſir à mon cher pere & à ma chere mere, & à cauſe de cela vous aurez bien la bonté de me ſupporter : leur tendre cœur nagera dans la joie à la lecture des moindres circonſtances de ce qui s'eſt paſſé entre Myladi Davers & moi.

M. Martin étant venu le ſoir chez nous avec ſon ami, qui eſt le Chevalier Guillaume S...., Gentilhomme jeune & poli, du comté de Lincoln, il nous raconta une partie des louanges que pluſieurs étrangers m'avoient prodiguées. Il y en avoit un qui diſoit avoir fait vingt milles de chemin pour me voir.

On louoit auſſi Myladi Davers à cauſe de ſa bonté pour moi, & les graces de ſa perſonne ; & la Comteſſe à cauſe de ſon air noble & calme, & de ſes manieres aiſées & libres, qui charment & qui diſtinguent les perſonnes de ſon rang & de ſa qualité. On avoit auſſi beaucoup admiré mon cher M. B..., diſoit-il ; mais comme il avoit déjà aſſez de ſupériorité ſur les Gentilshommes de ſon voiſinage, il ne vouloit pas lui rapporter les louanges qu'on lui avoit données, crainte que cela ne le rendît vain. Il y avoit un Gentilhomme, ajouta-t-il, qui diſoit qu'il ne connoiſſoit perſonne qui ne pût auſſi-bien ſe glorifier de mériter madame B..... que vous ; qu'il croyoit même qu'à en juger par la tendreſſe de votre conduite envers elle, vous la méritiez ; & qu'il paroiſſoit, par votre air grand & la majeſté de votre perſonne, que vous aviez été formé pour être ſon protecteur, auſſi-bien que pour être ſa récompenſe. Allez-vous-en ſeulement tous deux à Londres, dit-il.... Mais je n'avois pas intention, M. B...,

de vous rapporter ce que l'on avoit dit de vous; car enfin, je ne vois aucune qualité extraordinaire chez vous.

En découvrez-vous, Monſieur, dit-il à ſon ami? Le Chevalier Guillaume S.... répondit qu'il appercevoit dans toute la perſonne de M. B.... un air de politeſſe & de grandeur ſi bien marqué, qu'il n'étoit pas étonnant que chacun décidât que nous étions le plus charmant couple qu'ils euſſent jamais vu.

Les femmes de chambre de nos deux Dames avoient rendu compte à leurs maîtreſſes de l'ordre que je faiſois obſerver le Dimanche, de la dévotion des domeſtiques, &c. Environ ſur les ſept heures, comme je me retirois avec auſſi peu de bruit que je pouvois, & ſans me faire remarquer, je fus fort ſurpriſe, en paſſant par la grande ſalle, de rencontrer ces deux Dames.

Je ſerai de tous vos ſecrets, Paméla, me dit Myladi, & je ſerai en état, avec le temps, de vous tailler de la beſogne, ſelon votre propre méthode. Je ſais où vous allez.

Mes cheres Dames, leur dis-je, pardonnez-moi ſi je vous quitte; je ſerai à vous dans une demi-heure.

Non, ma chere, reprit Myladi Davers, la Comteſſe & moi avons réſolu de vous tenir compagnie pendant une demi-heure, & nous rejoindrons nos amis enſemble.

Mais n'eſt-il pas trop au-deſſous de vous, Meſdames, repliquai-je, d'aſſiſter à nos exercices, vu les perſonnes qui compoſent l'aſſemblée?

Si la choſe eſt au-deſſous de nous, elle doit

auſſi être au-deſſous de vous, dit la Comteſſe, & nous vous imiterons, ou bien nous vous ramenerons à nos manieres; c'eſt pour cela que nous voulons nous mettre en état de juger de toute votre conduite.

Non, mes cheres Dames, dis-je; & en même-temps je m'aſſis ſur la premiere chaiſe que je rencontrai.

Non, ma chere Paméla, repliqua Myladi, montrez-nous le chemin.

S'il le faut, il le faut, répondis-je; mais j'étois extrêmement confuſe.

Tous nos domeſtiques y étoient, à l'exception d'Abraham, qui ſervoit ces Meſſieurs; ceux de ces Dames auſſi, leurs femmes de chambre, & M. Longman, & madame Jervis. Cela me fit plaiſir, parce qu'il paroiſſoit que les domeſtiques étrangers, en s'y trouvant volontairement une ſeconde fois, n'avoient pas mauvaiſe opinion de nos exercices. Tous furent étonnés, les nôtres auſſi-bien que les leurs, de voir que ces Dames m'accompagnoient.

Je m'avançai vers M. Adams. J'eſpérois, lui dis-je, que vous nous auriez fait la grace de nous accorder votre compagnie à dîner.

Vous aurez la bonté de m'excuſer, Madame, répondit-il, mais je ne me juge pas une compagnie propre pour des hôtes d'un rang auſſi diſtingué que ceux-ci.

Une perſonne qui a de l'étude eſt toujours une bonne compagnie, dit la Comteſſe, pour les gens de la premiere qualité.

Hé bien, Monſieur, repris-je, vous voyez la noble maniere d'agir de ces Dames. Elles viennent ici pour vous obliger, & vous n'avez

point de meilleur moyen de marquer l'obligation que vous leur avez, qu'en ſoupant du moins avec elles, puiſque vous n'avez pas voulu y dîner.

Myladi m'embraſſant, dit: cela eſt bien dit; on diroit qu'il vient de ma ſœur. M. Longman, dit-elle, comment vous portez-vous? Nous ſommes venues pour être témoins de la piété de ma ſœur, & du maintien honnête de toute la famille.

Nous avons une Maîtreſſe remplie de piété, Madame, répondit-il, & votre préſence augmente notre joie.

Nous vous ſuivons, Paméla, reprit Myladi; il faut que nous apprenions de vous ce que nous devons faire.

Je m'avançai vers le petit cabinet avec autant de préſence d'eſprit qu'il me fut poſſible, & les deux Dames m'y ſuivirent. Madame Jervis & les demoiſelles Worden & Leſly étoient dehors, la porte étant à demi-fermée à cauſe de ces Dames.

J'aurois dû vous dire que nous n'avions pas été à l'Egliſe l'après-dîné. Lorſque nous n'y allons pas, on nous lit ici le Service du ſoir, tout comme dans l'Egliſe. M. Adams s'en acquitta dans cette occaſion avec ſon zele & ſa netteté ordinaire. Ces Dames n'en parurent pas mécontentes, quoique nous euſſions d'ailleurs la lecture d'un diſcours.

Quand le Service fut fini, je leur dis: excuſez, mes très-cheres Dames, ſi je me livre trop au plaiſir de voir tous mes gens autour de moi dans une contenance décente & gracieuſe. Autant que je connois mon cœur, il n'entre en

tout cela aucune oſtentation : non, en vérité, il n'y en entre point.

La Comteſſe & Myladi, prenant plaiſir à voir la dévotion de chacun de cette petite congrégation, ſe regarderent quelques moments ſans rien dire ; après quoi Myladi Davers me ſaiſiſſant entre ſes bras, s'écria : ô la bien-aimée, & qui mérite d'être la bien-aimée du plus tendre des maris ! quelles bénédictions n'as-tu pas apportées dans cette famille !

Dites à toutes les familles, interrompit la Comteſſe, qui ont l'avantage de connoître, & la grace d'imiter ſon exemple. En même-temps elle me baiſa auſſi. Mais d'où prends-tu, continua Myladi, tout ce bon ſens & cette aimable vivacité qui brillent dans tes dévotions ?

La *Bible*, mes cheres Dames, répondis-je, eſt le fondement de tout cet édifice. Chacun de nos domeſtiques en a une, le *livre des communes prieres* & celui des *Devoirs de l'homme*, & ils ſont aſſez honnêtes gens pour s'occuper à les lire, lorſqu'ils ont le temps, pendant la ſemaine. C'eſt pour cela, & pour diverſifier leurs dévotions, que j'ai, par l'avis du Doyen & le ſecours de M. Adams, fait extraire pluſieurs bons diſcours, que nous liſons les jours de Dimanche. Voudriez-vous me faire la grace, M. Adams, dit Myladi Davers, de me procurer, à votre loiſir, une copie du livre de ma ſœur. Il s'y engagea volontiers, & la Comteſſe en ſouhaitant auſſi une copie, il l'a lui promit.

Myladi Davers ſe tournant enſuite du côté de madame Jervis, lui demanda : comment vous portez-vous, ma bonne femme ? Vous êtes amplement récompenſée aujourd'hui de l'amour

que vous avez porté dès le commencement à cette chere créature.

Vous avez un Ange, & non une femme, pour maîtreſſe, ma bonne dame Jervis, lui dit la Comteſſe.

Madame Jervis, joignant les mains, s'écria : oh ! Meſdames, vous ne connoiſſez pas notre bonheur ! Non, vous n'en connoiſſez pas la moitié ! Ci-devant notre bon Maître nous faiſoit vivre dans l'abondance, & uſoit envers nous d'une tendre indulgence ; mais cela même nous rendoit & trop délicats & trop vains. Maintenant nous jouiſſons de la paix & de l'abondance, de la paix de l'ame, ma chere Myladi, en faiſant chacun ce qui dépend de nous pour nous montrer des créatures reconnoiſſantes envers Dieu, & envers les meilleurs des Maîtres & des Maîtreſſes.

Cœur excellent, dis-je, forcée de porter mon mouchoir à mes yeux ! vous êtes toujours ainſi pénétrée de gratitude, & vous ne ceſſez de témoigner votre reconnoiſſance, & de vous répandre en louanges pour des choſes que vous méritez ſi bien de nous.

M. Longman, dit Myladi, prenant un air animé pour retenir les précieuſes larmes que la ſenſibilité de ſon tendre cœur avoit miſes en mouvement, & qui, à en juger par l'éclat de ſes yeux, alloient bientôt ſe répandre ; M. Longman, je ſuis charmée de vous voir ici avec votre jeune & pieuſe Maîtreſſe. Pouvez-vous l'aimer, bon homme ? le pouvez-vous bien ? Je ne ſache pas que, dans quelqu'ordre de perſonnes que ce ſoit, il y ait une auſſi excellente créature.

Madame, répondit cet honnête homme, qui ne pouvoit parler que d'une maniere entre-coupée; Madame, vous ne ſavez pas, non, en vérité vous ne ſavez pas qu'elle heu.... qu'elle heu.... heureuſe..... famille nous ſommes ! Nous ſommes tous comme les ſoldats d'*Alexandre;* chacun de nous eſt propre à être Général, tant nous connoiſſons bien notre devoir; &, permettez-moi de le dire, nous le pratiquons auſſi. Le ſoir nous nous impatientons que le matin ſoit venu, pour nous trouver ici avec notre Maîtreſſe; &, quand il eſt paſſé, nous languiſſons que le ſoir arrive pour la même raiſon; car elle nous eſt ſi bonne..... Vous ne ſauriez vous imaginer combien elle nous eſt bonne. Permettez, Madame, à un ancien domeſtique de votre très-honoré pere, d'ajouter encore un mot. Quoique dans ces occaſions nous ſoyons toujours ſatisfaits, & remplis de joie, cependant elle a redoublé en voyant la ſœur de notre illuſtre Maître nous honorer de ſa préſence, de même que Madame la Comteſſe, & en apprenant que vous approuvez la conduite & la piété de notre jeune Dame.

Bénis ſoyez-vous tous, dit Myladi. Allons-nous-en, Madame; allons-nous-en, ma ſœur; car je ne ſaurois tenir plus long-temps ici.

En ſuivant ces Dames, je paſſai à côté de M. Colbrand, à qui je demandai tout doucement: comment vous portez-vous? Je craignois ce matin que vous ne fuſſiez malade. Il me fit la révérence, & répondit: *moi demander pardon à Madame; j'être été un peu indiſpoſé; cela il être vrai.*

Voulez-vous bien maintenant, ma chere

Demoiſelle, me pardonner le récit de toutes ces louanges. Je me flatte que vous le voudrez, de même que mes chers parents, quand vous ſaurez que je vous les donne comme des marques de la réconciliation & de la bonté de Myladi Davers envers moi. Elles vous feront connoître l'excellent fond du cœur de cette Dame, lorſque ſon bon ſens naturel & ſes bonnes qualités ont pris la place de l'orgueil qu'inſpire ſon rang, & de ſa paſſion. J'eſpere qu'un jour ma chere Demoiſelle Darnford m'accompagnera dans ces exercices, qui ſont pour moi une occupation délicieuſe le jour du Dimanche.

Comme je crois que l'on ne ſauroit avoir trop d'attention pour un honnête Eccléſiaſtique, j'aurois dû ajouter que je réitérai mes inſtances auprès de M. Adams, pour l'engager à ſouper avec nous; mais il s'en excuſa avec tant d'embarras, que je jugeai qu'il y auroit de la malhonnêteté à inſiſter davantage là-deſſus. J'en étois cependant fâchée, parce que je ſuis ſûre, autant que l'on peut l'être de quelque choſe, que la modeſtie eſt toujours une marque du mérite.

Dès que le ſouper fut prêt, nous retournâmes auprès des Meſſieurs, auſſi gaies & auſſi contentes, comme Myladi Davers le remarqua, que ſi nous n'avions pas aſſiſté au Service divin. Elle dit, lorſque ces Meſſieurs ſe furent retirés, que cet air de contentement rendoit la Religion agréable & même délicieuſe; & qu'elle auroit à l'avenir une plus haute opinion de ceux qui deſtinoient aux Exercices de dévotion une portion réguliere

& conſtante de leur temps, qu'elle n'avoit eu juſques-là. J'ai vu, ajouta-t-elle, parmi vos gens dévots, des perſonnes qui, pendant & après le Service, paroiſſoient de mauvaiſe humeur, faiſoient la grimace, & avoient un maintien ſombre, qui m'effrayoit entiérement : car, penſois-je, ſi, après de pareils exercices, c'eſt un crime de s'aller coucher avec un ſourire agréable dans l'air, & qu'il faille ſoupirer & ſe lamenter, ne ſeroit-ce pas ſe priver de tous les agréments de la vie d'en faire une de ſes occupations?

Je me ſouviens, continua-t-elle, qu'étant fille je paſſai une ſemaine chez un homme très-dévot, avec ſa petite fille, qui étoit ma camarade d'école. Nous eſſuyâmes, pendant ce temps-là, tant de ſermons contre la vanité & en faveur du renoncement à ſoi-même, que, ſi nous avions ſuivi les préceptes du bon homme, & non pas ſon exemple (car il étoit fort adonné à ſon ventre), la moitié des créatures & des œuvres de Dieu auroient été inutiles, & l'induſtrie auroit été bannie de deſſus la terre.

J'ai oui ce bon homme, ajouta-t-elle (car elle étoit de bonne humeur), ſe confeſſer coupable de crimes qui, s'ils étoient vrais (il ſe cachoit le viſage avec ſon large chapeau en racontant cela, ce qui étoit une aſſez mauvaiſe marque), il auroit dû être pendu à une potence de cinquante pieds de haut.

Je remarquai là-deſſus que j'étois perſuadée que cette humeur atrabilaire n'étoit point la Religion, mais ſeulement tempérament & fauſſe idée. C'eſt aſſurément la marque d'un

petit eſprit, & je crains que cela ne faſſe plus de mal que de bien.

Ce furent-là les réflexions, comme je l'ai déjà dit, de Myladi après le départ de ces Meſſieurs, dans le temps qu'elle racontoit à ſon cher frere *le plaiſir*, c'eſt ainſi qu'elle avoit la bonté de s'exprimer, que je lui avois donné. Elle fit, auſſi-bien que la Comteſſe, de grands éloges de nos exercices. L'une & l'autre louoient la dignité naturelle qu'elles m'imputoient, diſant que je leur avois appris une choſe qu'elles n'auroient jamais découverte, qui étoit de s'abaiſſer juſqu'à ſe trouver dans la compagnie des Domeſtiques, & augmenter en même-temps par ce moyen leur reſpect & leur vénération. Vous avez bien raiſon, Paméla, ajouta-t-elle, d'avoir tant d'égards pour ce jeune Eccléſiaſtique; car cette conduite donne bien plus de poids à tout ce qu'il lit & à tout ce qu'il dit; ce qui fait auſſi plus d'impreſſion ſur l'eſprit des auditeurs, & facilite l'exécution du plan que vous avez formé; ſa préſence, lorſque vous ſerez abſente (car peut-être votre Monarque ne voudra-t-il pas toujours ſe paſſer de vous), ſera plus efficace; & tout cela d'ailleurs encourage ce jeune homme.

LUNDI.

JE vous remercie, ma chere Demoiſelle, de cette obligeante lettre, par laquelle vous approuvez mon griffonage. Les relations du Samedi & du Dimanche mettront votre pa-

tience à l'épreuve. Mais n'en parlons plus, ſoit que vous puiſſiez les lire, ſoit que vous les rejettiez, je m'en mets fort peu en peine, ſur-tout puiſqu'elles ſeront reçues ailleurs avec plus d'indulgence qu'elles ne méritent : de ſorte que mon travail ne ſera pas entiérement perdu.

Je vous félicite de tout mon cœur de ce que vous êtes débarraſſée de M. Murray ; car, outre qu'il a des qualités qu'une demoiſelle d'un goût & d'un jugement auſſi délicat que le vôtre n'approuve pas, je n'aurois jamais conſenti qu'un Monſieur, qui peut auſſi aiſément abandonner ſes prétentions ſur mademoiſelle Darnford, & s'adreſſer à ſa ſœur, eût eu l'honneur de pouvoir l'appeller *ſienne*.

Vous m'avez extrêmement amuſée, ma chere Demoiſelle, avec vos conſtellations de la grande & de la petite Ourſe. Je n'ai pu m'empêcher de faire voir cet article à M. B..... Que penſez-vous qu'il en ait dit ? Je crains preſque de vous le dire ; mais, maintenant que vous êtes ſi heureuſement dégagée, obtenez la permiſſion de venir chez nous, alors nous nous liguerons toutes deux contre lui. Vous êtes la ſeule Demoiſelle au monde avec qui je vouluſſe entrer dans une pareille conjuration.

Il diſoit donc que le caractere que vous tracez de M. Murray & de mademoiſelle Nanette, qu'il taxoit d'être ſévere, quoique je n'aie pas voulu le lui accorder ſans votre permiſſion, marquoit un peu de dépit de votre part, comme ſi vous aviez été fâchée que ce Monſieur vous eût priſe au mot. Voilà ſa déciſion. Venez, je vous en prie, afin que

nous l'en puniſſions. Il ajoutoit cependant que vous étiez une charmante Demoiſelle ; & il convenoit avec moi qu'il n'étoit pas poſſible que M. Murray vous méritât, puiſqu'il pouvoit vous abandonner ſi facilement.

Mais, Paméla, continua-t-il, je connois aſſez bien le ſexe. Il ſe peut que mademoiſelle Polly n'aime pas M. Murray : cependant c'eſt une choſe bien mortifiante de voir une perſonne, qu'elle croyoit en ſon pouvoir d'accepter ou de refuſer il n'y avoit qu'un moment, s'adreſſer à ſa ſœur, lui faire compliment, & lui donner la préférence ſur elle. Les jeunes Demoiſelles ne ſauroient ſouffrir de ſe voir négligées, tandis que deux amants jouent & badinent enſemble.

Quand on voit tous les préparatifs du mariage ; que l'on achete les habits ; que l'on rend & que l'on reçoit des viſites ; que l'on entend les compliments des parents & des amis ; que l'on eſt tout occupé de la nouveauté de la choſe ; que le jour eſt fixé, & que l'on eſt témoin de toutes les petites folies & extravagances qui terminent le temps que l'on ſe fait la cour ; quand une ſœur attire toute l'attention & tous les regards par ſes nouveaux équipages, & autres choſes de cette nature, ce ſont tout autant de ſujets de mortification pour l'autre, quoique peut-être elle ne faſſe pas grand cas de l'homme qu'elle va épouſer.

Mais, Monſieur, lui répondis-je, une Demoiſelle d'un auſſi bon goût, & qui a autant de jugement que mademoiſelle Darnford, ne ſauroit être touchée de tout cet extérieur brillant ; & il ne faut pas douter qu'elle n'ait examiné le

tout bien mûrement. J'oſe bien aſſurer qu'elle ſe réjouit plutôt qu'elle ne ſe repent de la perte de ce Monſieur.

C'eſt ainſi, ma chere Demoiſelle, que nous nous diſputâmes à votre ſujet. Mais je me flatte que vous laiſſerez enſemble cet heureux couple (car ils le ſont, s'ils ſe l'imaginent); que vous abandonnerez le Chevalier Simon Darnford à la joie d'avoir un gendre ſi accompli, & que vous me procurerez votre compagnie à Londres. Car qui pourroit ſouffrir d'être maltraitée par l'eſprit mal tourné de mademoiſelle Nanette, comme vous avouez l'avoir été dans votre derniere lettre ?

Je continuerai mon journal, d'autant plus que j'ai à vous rapporter une converſation dont le réſultat me fit un grand honneur, & me cauſa un plaiſir inexprimable; j'en parlerai dans ſon lieu.

Nous exécutâmes le projet de M. B.... de rendre pluſieurs viſites dans un ſeul jour; car nos voiſins ſont ſi polis & ſi commodes, qu'ils paroiſſent tous concourir à ſe faciliter les choſes réciproquement. M. B...., comme je l'ai dit, leur ayant déclaré qu'il étoit dans l'intention de partir pour Londres d'abord après le départ de nos illuſtres hôtes, ils le diſpenſerent des formalités ordinaires, n'y en ayant aucun de pointilleux, dans la perſuaſion où ils ſont généralement qu'aucun du voiſinage n'a intention d'en déſobliger un autre.

Nous ne revînmes au logis qu'à dix heures du ſoir; nous trouvâmes une lettre du Chevalier Jacob Swynford, oncle de M. B..., à qui elle étoit adreſſée. Il lui donnoit avis qu'ayant ap-

pris que Myladi Davers, ſa niece, étoit logée chez lui, il s'y trouveroit dans un jour ou deux, étant déjà en chemin pour cela, pour rendre viſite à ſon neveu & à ſa niece en même-temps.

Ce Gentilhomme eſt tout-à-fait ſingulier & bizarre. Comme ſon fils aîné auroit été le plus proche héritier des biens maternels de M. B..., s'il n'avoit point eu d'enfants, il a été très-mécontent de ce qu'il s'eſt abaiſſé juſqu'à m'épouſer. Il auroit peut-être été plus ſatisfait s'il ne ſe fût point marié du tout.

Jamais il n'y a eu une amitié cordiale entre le pere de M. B.... & lui, ni entre l'oncle & le neveu & la niece. Son opiniâtreté, ſa groſſiéreté, & ſon humeur intéreſſée, quoiqu'il ſoit fort riche, le rendront toujours peu agréable à des perſonnes d'un caractere ſi généreux. Cependant quand ils ſe rencontrent, ce qui n'arrive qu'une fois en quatre ou cinq ans, ils ſont fort civils & fort obligeants envers lui.

Myladi Davers s'étonnoit de ce qui pouvoit l'amener ici à préſent; car il demeure dans le comté de Héréford, & il s'éloigne rarement de plus de dix mille de chez lui. M. B.... dit qu'il étoit bien ſûr que le but de ce voyage n'étoit pas de le complimenter, ni moi non plus, ſur notre mariage. Ne ſeroit-ce pas plutôt, dit Myladi, pour voir par lui-même ſi vous êtes dans la voie de lui faire perdre ce qu'il avoit deſtiné à ces petits ours. Graces à Dieu, nous y ſommes, dit mon très-cher ami. Dans le temps que j'étois le plus oppoſé au mariage, la ſeule raiſon de poids que je pouvois alléguer contre mon éloignement pour cet état, étoit que je ne voudrois

voudrois pas laiſſer une grande partie de mon bien à cette famille.

Ma chere, dit-il en s'adreſſant à moi, ne ſoyez pas inquiete, vous verrez un de mes parents déſagréable au-delà de tout ce que vous pourriez imaginer. Mais il ne faut pas douter que vous n'ayiez oui parler de ſon caractere.

Ah! Paméla, dit Myladi, notre famille s'eſtime à cauſe de ſes ancêtres; mais ſur ma parole, le Chevalier Jacob Swynford, & toute ſa branche, ne peuvent ſe glorifier de rien autre choſe. J'ai ſouvent eu honte des relations que j'avois avec eux.

Je crois, Myladi, repartis-je, qu'il n'y a aucune famille dont tous les membres ſoient excellents: mais je crains bien de ne faire qu'une pauvre figure avec le Chevalier.

Quoiqu'il faille vous attendre, ma chere, dit M. B....., à des bruſqueries & à des groſſiéretés de ſa part, de même que ma ſœur & moi, il n'oſeroit cependant vous faire un affront: mais il ne reſtera pas plus d'un jour ou deux, après quoi nous ne le reverrons que dans quelques années, de ſorte que nous le ſouffrirons. Je paſſe maintenant à la converſation dont je vous ai déjà inſinué quelque choſe.

MARDI.

LE Mardi M. Williams vint rendre ſes devoirs à ſon obligeant Patron. J'étois allée faire une viſite à la Dame veuve dont je vous ai déjà parlé; & à mon retour j'étois entrée

droit dans mon cabinet, de ſorte que je ne ſus point qu'il étoit arrivé, juſqu'à ce que je vinſſe pour dîner. M. B..... & lui s'étoient entrenus près de deux heures dans la Bibliotheque.

Lorſque j'entrai, M. B..... me le préſenta. Voici mon ami M. Williams, ma chere, me dit-il.

Comment vous portez-vous, M. Williams, lui-dis-je? je ſuis charmée de vous voir.

Il répondit qu'il ſe réjouiſſoit du bon état de ma ſanté, & qu'il s'étoit impatienté de trouver l'occaſion de rendre ſes reſpects à ſon Patron & à moi; mais que ſur le point de le faire, il en avoit été empêché deux fois.

J'ai obtenu, dit M. B....., de mon ancienne connoiſſance de demeurer avec nous, tandis qu'il ſera dans ces quartiers. Voyez, ma chere, qu'il ſoit agréablement à tous égards.

Aſſurément, Monſieur, repartis-je, j'y pourvoirai.

M. Adams étant au logis, M. B.... lui envoya dire qu'il ſouhaitoit qu'il dînât avec nous, quand ce ne ſeroit qu'en conſidération d'un homme de ſa robe qui nous tenoit compagnie. Il vint avec une grande modeſtie. Ni l'un ni l'autre de ces Meſſieurs n'oſa d'abord parler en préſence de Myladi Davers, qui a l'air, les manieres & le caractere ſi majeſtueux, que chacun eſt dans une crainte reſpectueuſe devant elle.

Lorſqu'on eut dîné, & que les domeſtiques ſe furent retirés, M. B.... s'adreſſant à moi, me dit: le but du voyage de M. Williams dans ces quartiers eſt, ma chere, de me conſulter au

ſujet d'un bénéfice que lui offre le Comte de....., qui goûte beaucoup & ſa prédication & ſa converſation.

Pour renoncer au vôtre, je penſe, Monſieur, dit Mylord Davers!

Non, répondit M. B..... Celui du Comte n'eſt pas tout-à fait auſſi lucratif que le mien, & Mylord lui obtiendra une *Diſpenſe* pour les poſſéder tous deux. Quel eſt votre avis, ma chere?

Il ne me convient pas, Monſieur, dis-je, de me mêler de choſes de cette nature.

Pardonnez-moi, ma chere, repliqua-t-il, cela vous convient lorſque je vous demande votre opinion.

Je vous demande pardon, Monſieur, repris-je. Mon opinion eſt donc que M. Williams ne ſe donne pas d'embarras pour faire une choſe qui exige une *Diſpenſe*, & qui ſans cela ſeroit illégitime.

Vous parlez parfaitement bien, Madame, dit M. Williams.

Je ſuis charmée, M Williams, lui répondis-je, que vous approuviez mon ſentiment Vous voyez que la perſonne qui a le droit de me commander en toutes choſes a exigé que je le propoſaſſe: ſans cela je ne l'aurois pas fait, puiſque le ſujet paſſe ma portée. Je ſuis d'ailleurs ſi bien intentionnée pour M. Williams, que je lui ſouhaite tout ce qui peut contribuer à le rendre heureux.

Eh bien, ma chere, reprit M. B...., que lui conſeillez-vous de faire dans ce cas? Le Comte propoſe à M. Williams de laiſſer le ſoin de ſon préſent bénéfice à un Vicaire, envers qui ſans

doute M. Williams en agira galamment. Et comme nous ſommes rarement, ou jamais dans ce lieu, Mylord penſe que cela ne nous fera pas de peine; & il l'a preſſé de m'en faire la propoſition, ainſi qu'il a fait.

Mylord Davers prenant la parole, dit: je penſe, mon frere, que cela peut fort bien ſe faire. Mais, M. Williams, je vous prie, que vous propoſez-vous de donner à votre Vicaire? Excuſez-moi, Monſieur, continua-t-il; mais les Eccléſiaſtiques ſe traitent ſi durement, qu'ils ne doivent point être ſurpris que les Laïques les traitent comme ils font leurs confreres.

Cela eſt en effet fort bien remarqué, dit M. H...., car je lui ai entendu dire vingt & vingt fois: ſi vous voulez eſtimer un Eccléſiaſtique, & ſavoir ce qu'il mérite pour employer toute ſa vie aux fonctions de ſon Miniſtere, il ne faut pas en juger par la penſion qu'ils ſe donnent les uns aux autres, car ils s'imaginent que quarante ou cinquante livres ſterling par an ſont une trop groſſe ſomme pour celui-là même qui fait toutes les fonctions.

Que dites-vous de mon neveu, dit Mylord? ne parle-t-il pas bien?

Oh! dit Myladi, cela n'eſt point étonnant, c'eſt le ſujet favori de Jeannot. Il a toujours quelque choſe à dire contre le Clergé. Il n'a jamais aimé cet ordre, parce que ſes tuteurs étoient Eccléſiaſtiques. Et comme, ajouta Myladi d'un ton ſévere, il n'en a jamais rien acquis, pourquoi s'attendroient-ils à ſa reconnoiſſance?

Toujours ſévere envers mon pauvre neveu, dit Mylord Davers!

Je vous remercie, ma tante, répondit M. H....

M. Williams prit alors la parole, & dit que l'obſervation de M. H.... n'étoit que trop vraie ; & que rien n'étoit plus ſcandaleux que le traitement de quelques-uns des Eccléſiaſtiques les plus diſtingués envers leurs freres : qu'il avoit toujours regardé cela avec douleur, comme une des grandes raiſons du mépris trop général avec lequel on traitoit le Clergé.

Il alloit continuer, lorſque Myladi Davers prit la parole : je ne ſuis point du tout ſurpriſe du traitement qu'ils ſe font l'un à l'autre: car quand un homme qui a de l'éducation & de la ſcience peut oublier ce qu'exigent les fonctions de ſon Miniſtere juſqu'à accepter deux bénéfices, lorſqu'un ſeul ſuffiroit pour l'entretenir honnêtement, il n'eſt pas étonnant qu'une perſonne de ce caractere cherche à en tirer le meilleur parti qu'il peut. En les acceptant tous deux, n'eſt-ce pas la même choſe que s'il déclaroit qu'il les reçoit pour en négocier un de cette maniere ?

Il ne faut pas, interrompit M. B....., que je laiſſe pouſſer la choſe plus loin, ſans juſtifier mon digne ami. L'embarras n'eſt pas s'il peut poſſéder deux bénéfices ; il ne ſe propoſe pas cela. En honnête homme, ainſi que je l'ai toujours connu, il eſt dans l'opinion qu'il ne doit pas le faire. Mais voici en quoi conſiſte ſon embarras, & cé qui fait toute ſa difficulté. Il ſouhaiteroit fort d'obliger ſon bon ami le Comte, qui voudroit bien l'avoir auprès de lui ; mais craignant que je ne trouvaſſe

mauvais qu'il abandonnât mon bénéfice, il eſt venu demander mon avis. Après en avoir raiſonné long-temps enſemble, je lui ai dit qu'il falloit nous en rapporter à Paméla, qui étoit une eſpece de Caſuiſte ſur les ſujets d'équité & de bon ordre, qui étoient dans l'étendue de ſes obſervations & dans la ſphere de ſa capacité. Ainſi, ma chere, ajouta-t il, dites-nous librement votre opinion; car c'eſt là un ſujet ſur lequel vous m'avez dit ci-devant votre penſée.

Je ſuis charmée, Monſieur, repliquai-je, que la réſolution de M. Williams ſoit ſi conforme à ce que je ſouhaitois, & que j'attendois en effet d'un homme de ſon caractere: j'en dirai ma penſée avec plus de liberté, quoique je ſois une chétive Caſuiſte.

Vous vous reſſouvenez, ma chere, reprit M. B...., de ce que vous remarquâtes en faveur du Clergé & de leur penſion, lorſque nous tombâmes par haſard ſur cette matiere il y a quelque-temps. Je trouvai que vous aviez bien examiné cette queſtion, & je jugeai que vous en parliez en perſonne qui y avoit réfléchi. Apprenez-nous maintenant votre opinion ſur celle-ci.

Je dis aujourd'hui, repliquai-je, comme je pris la liberté de dire alors, qu'en général je ſuis portée de ſi bonne volonté pour le Miniſtere évangélique, que, ſi mes vœux étoient exaucés, il n'y auroit aucun Eccléſiaſtique qui n'eût une penſion qui le mît du moins à l'abri du mépris. Je ſuis perſuadée que cela faciliteroit beaucoup les progrès du bien que nous attendons de ces Meſſieurs, qui conſiſte à inſ-

truire les gens du bas étage auſſi bien que les grands, à former de bons domeſtiques, & des membres utiles à l'Etat.

Mais, ma chere, reprit M. B....., vous dites alors diverſes choſes qui, ſi vous pouviez les raſſembler, viendroient bien à propos au ſujet dont il s'agit à préſent.

Je me rappelle, Monſieur, répondis-je, que nous parlions des bénéfices qui paſſent par héritage d'une main à l'autre, & que l'on appelle *impropriations*. Je me donnai la liberté de parler avec chaleur contre ces *impropriations*, & je me ſouviens que vous me fermâtes une fois la bouche ſur ce chapitre.

Comment, ma ſœur, dit Myladi Davers? Comment, madame B...., dit la Comteſſe?

Je vais vous le dire, Meſdames, repris-je. M. B.... diſoit que, ſi le Clergé en venoit à un réglement pour diſpoſer des revenus préſents de l'Egliſe d'une maniere plus égale & plus utile, il ſeroit le premier à porter un bil pour la reſtitution de tout ce qu'il a perdu par des *impropriations*, & autres ſécularisations, & qu'il laiſſeroit au public le ſoin de ſatisfaire les laïques qui ſouffriroient de ces reſtitutions.

Ce n'eſt pas, ma chere, ce que j'entendois, dit M. B..... Votre diſcours rouloit principalement ſur les diſpenſes, ce qui eſt le point dont il s'agit à cette heure.

Je me le rappelle, Monſieur, repris-je. Puiſqu'il y avoit tant d'Eccléſiaſtiques qui n'ont pas de quoi vivre, je ne voudrois pas qu'aucun d'eux poſſédât deux bénéfices: ſur-tout lorſqu'ils ne pourroient pas remplir les devoirs qu'ils exigent l'un & l'autre, & qu'un ſeul fourni-

roit de quoi vivre paſſablement bien. Je me ſouviens que je pris la liberté d'ajouter qu'il me paroiſſoit beaucoup plus inexcuſable encore, qu'un homme mît à un ſi bas prix le travail de ſon frere qui fait tout, tandis qu'il ſe paie lui-même ſi largement pour ne rien faire : cet abus n'eſt que trop fréquent.

C'eſt-là préciſément ce que je voulois dire, reprit M. B....; & je jugeai dès-lors que votre remarque, ma chere, étoit juſte. Pourquoi, j'ai toujours été dans la penſée que le Clergé qui ſe conduit ainſi, fournit aux *impropriateurs* & aux Patrons laïques la meilleure excuſe qu'on puiſſe leur fournir. Un laïque a un fils qu'il envoie à l'Univerſité pour étudier, & qui prend enſuite les ordres. Cet homme a les moyens de ſe procurer deux bénéfices, ou même davantage; & il prend une perſonne qui a autant de mérite que lui, mais qui n'a point d'amis, à qui il donne une penſion auſſi petite qu'il peut, pour deſſervir un de ſes bénéfices. Afin de rendre ſon cas plus favorable, nous ſuppoſerons qu'il a pluſieurs enfants de l'un & de l'autre ſexe, à l'entretien deſquels il eſt obligé de pourvoir du revenu de ſes bénéfices, ce qui lui fournit un prétexte pour opprimer la perſonne qu'il emploie à faire ſes fonctions. Ses enfants ſont des deux ſexes; & de cinq garçons qu'il a, aucun d'eux ne devient Eccléſiaſtique. Mais alors tout ce qu'il épargne & donne à ſes enfants, en mettant à l'étroit ſon malheureux frere, ne le ſécariſe-t-il pas? Ne s'approprie-t-il pas, autant qu'il eſt en lui, les revenus deſtinés à l'Egliſe? peut-il, quoique d'autres le faſſent, blâmer un Laïque, qui donne une partie du revenu des

terres de l'Egliſe à ſa famille, & qui fait actuellement pour elle ce que l'autre a intention de faire pour ſes enfants qui ſont Laïques? Peut-être même qu'un ou deux des enfants de ce Laïque qui s'approprie les revenus de l'Egliſe, parviendront à l'état Eccléſiaſtique. Quelle différence y a-t-il entre ces deux perſonnes? Je voudrois bien le ſavoir.

Si le Clergé s'étoit toujours conduit ainſi, continua M. B....., n'aurions-nous pas été privés de grand nombre de dons & de charitables fondations dont nous jouiſſons préſentement? Je ſuis très fâché d'être fondé à dire que nous ſommes redevables de ces ſortes d'œuvres de bénéficence plutôt à la piété du Clergé des temps paſſés, qu'à celle du Clergé d'aujourd'hui. Jettons les yeux ſur la pratique de quelques-uns de nos Prélats (car qui eſt-ce qui ne les regarderoit pas comme devant ſervir d'exemple à tout cet ordre reſpectable), & nous trouverons qu'un trop grand nombre d'entr'eux paroiſſent plus attentifs à établir une famille, comme ils l'appellent, & par-là même à ſéculariſer, ainſi que je l'ai obſervé, autant qu'ils peuvent des revenus de l'Egliſe, qu'à ſe conformer aux anciennes maximes de leur ordre, à exercer l'hoſpitalité, & à faire de ces actes de munificence, qui ont fourni autrefois à l'Egliſe de ſi grands revenus, & qui lui en fourniroient encore aujourd'hui, s'ils n'étoient pas partagés ſi inégalement, & qu'ils ne fuſſent pas entre les mains d'un petit nombre de perſonnes.

Mais en attendant, mon cher Monſieur, dis-je, dans quelle triſte ſituation ne ſe trouve pas

le bas Clergé? N'eſt-il pas opprimé & abaiſſé par ceux qu'ils appellent freres, auſſi-bien que par les laïques? Cela eſt bien dur en vérité; c'eſt une pitié que l'on ne puiſſe y apporter aucun remede.

On y remédiera difficilement, ma chere; le mal eſt profondément enraciné; il eſt dans la nature humaine, & quand on pourra la corriger, les choſes en iront mieux. Mais je n'ai pas de grandes eſpérances, tandis que ceux qui pourroient y appliquer les remedes les plus efficaces ſont les plus intéreſſés à laiſſer les choſes comme elles ſont. Les vues de ceux qui aſpirent à la même autorité & aux mêmes avantages, ſont encore qu'un trop grand nombre ſouhaite qu'on laiſſe les choſes dans l'état où elles ſont, quoiqu'ils n'en retirent actuellement aucun bénéfice. Tous ces gens-là ſe réuniroient pour crier que l'Egliſe eſt en danger, ſi le Légiſlateur propoſoit d'y remédier.

Il eſt fâcheux, Monſieur, repris-je, que les convocations générales du Clergé ne ſoient pas permiſes. Peut-être entreprendroit-on dans ces aſſemblées de régler cette affaire, de même que pluſieurs autres qui ſeroient avantageuſes à tout le corps; & je penſe que ces réglements viendroient mieux de leur part que de celles des Laïques.

Cela ſeroit fort bien, ma chere, repliqua-t-il, s'ils vouloient employer leurs délibérations à des choſes auſſi utiles. Mais il eſt bien triſte de penſer qu'en général on ne peut attendre que fort peu de bien des corps. Un particulier ne ſe ſoucie pas de ſe charger ſeul de la haine qui réſulte d'une action mauvaiſe ou peu agréa-

ble à la multitude ; mais je ne m'apperçois pas que, quand ils ſont pluſieurs pour la partager entr'eux, les choſes en aillent mieux. Je ſuis cependant bien éloigné de dire cela en vue des convocations du Clergé, en tant que convocations. Je parle d'une choſe qui n'eſt en général que trop commune à tous les corps, quels qu'ils ſoient, Eccléſiaſtiques ou Laïques. Conſidérez les ſociétés & les corporations, grandes ou petites, qui ſont dans le Royaume ; & vous verrez, permettez-moi ce chétif jeu de mots, qu'elles ne ſont dans la réalité que des corps, & qu'elles n'agiſſent que trop ſouvent comme ſi elles n'avoient point d'ame.

J'eſpere, Monſieur, dit la Comteſſe, qu'en jugeant des corps avec cette ſévérité, vous y comprenez les deux corps ſouverains du Royaume.

Je ſais, répondit M. B..... en regardant M. Williams & M. Adams, que ces Meſſieurs me diront : *tu ne médiras point des conducteurs de ton peuple* ; mais je ſouhaiterois fort de pouvoir toujours ſoutenir ce que je ſuis fâché de blâmer quelquefois. Si vous liſiez les débats des deux chambres, ou que vous y aſſiſtaſſiez, vous verriez qu'ils roulent ſouvent ſur des choſes évidentes par elles-mêmes, & il vous ſeroit impoſſible de ne pas voir à regret, que de temps en temps on eſt néceſſairement obligé de ſe ranger du côté du petit nombre ; & cela arrive dans votre chambre, Mylord Davers, tout comme dans la nôtre.

Je ſouhaiterois, mon frere, répondit-il, être fondé à m'éloigner de vous dans cette occaſion. Mais la choſe a été toujours ainſi, & je

crains qu'il n'en ſoit de même dans toutes nos ſéances.

Mais pour en revenir à notre ſujet, reprit M. B....., vous ſavez, ma chere, combien je goûte de plaiſir à vous entendre raiſonner ſur des ſujets d'équité naturelle. Dites-nous donc librement ce que vous conſeillez à votre ami M. Williams.

Faut-il, Monſieur, répondis-je, que je diſe ma penſée devant un ſi grand nombre d'excellents Juges ?

Myladi Davers, qui prend plaiſir maintenant à m'appeller ſa ſœur en préſence des étrangers, imitant en cela ſon cher frere, qui, quoique, toujours obligeant envers moi, l'eſt encore plus en compagnie; Myladi Davers, dis-je, prit la parole & me dit: oui, ma ſœur, il le faut, s'il m'eſt permis d'employer cette expreſſion.

Puiſque les choſes ſont ainſi, repris-je, qu'il me ſoit permis de faire une queſtion à M. Williams; ſavoir ſi ſes Paroiſſiens le reſpectent & l'eſtiment, comme doivent le faire, je penſe, tous ceux qui connoiſſent ſon mérite.

Je ſuis fort heureux, Madame, répondit-il, du côté de la bonne volonté de mes Paroiſſiens, & je leur dois beaucoup de reconnoiſſance pour les civilités qu'ils m'ont faites.

Je n'en doute pas, repartis-je, il en ſera de même par-tout où vous irez : car, quelque méchant que le monde ſoit, un Eccléſiaſtique honnête homme & prudent ſera toujours reſpecté. Mais, Monſieur, ſi vous croyez que votre miniſtere faſſe du fruit parmi eux, s'ils vous préferent à un autre, s'ils écoutent vos inſtructions avec plaiſir, il me ſemble qu'à cauſe

d'eux il ſeroit fâcheux que vous les quittaſſiez pour un bénéfice de moindre ou de plus grande valeur que celui-ci. Car combien de perſonnes y a-t-il qui profitent davantage des prédications d'un Miniſtre que de celles d'un autre, quoique peut-être l'habileté de l'un ne ſoit pas inférieure à celle de l'autre? Cela dépend beaucoup du débit, comme on l'appelle, de la méthode, des manieres, de la conduite, qui attirent l'attention du Peuple & gagnent ſon eſtime : comme vous en êtes déjà en poſſeſſion, vous êtes ſûr de réuſſir mieux dans le bien que vous vous propoſez & que vous ſouhaitez de faire. Quand le troupeau aime ſon Paſteur, tout lui devient aiſé, & les choſes ſont à moitié faites : ſans cela, parlât-il le langage des Anges, & vécût-il comme un Saint, on l'écoutera avec indifférence, & quelquefois même, ſelon le ſujet, avec dégoût.

Je m'arrêtai ici ; mais comme chacun gardoit le ſilence, je continuai en ces termes : quant à l'amitié du Comte, Monſieur, perſonne ne peut mieux juger que vous de la force de ce motif : & ſi j'étois dans le cas de M. Williams, ce que j'ai dit juſqu'ici me cauſeroit ſeul des difficultés. Il eſt bien ſûr que ce Seigneur doit penſer qu'il vous aura une grande obligation, puiſque, pour l'obliger, vous abandonnez un meilleur bénéfice que le ſien ; il ſera engagé par honneur à vous bonifier la perte que vous faites. Je ſuis bien éloignée de penſer qu'une prudente attention aux intérêts du monde ſoit mal ſéante au caractere d'un honnête Eccléſiaſtique : je ſouhaiterois, au contraire, qu'ils fuſſent tous bien dans leurs affaires, tant pour eux-mêmes que pour l'avan-

tage de leurs auditeurs; car l'indépendance attire du reſpect, & fournit d'ailleurs les moyens d'exercer la bénéficence; ce qui augmentera la vénération qu'on a pour eux, en renforcera les effets, & par conſéquent rendra leurs inſtructions plus efficaces.

La Comteſſe rapporta à cette occaſion un mot du Docteur Fisher, Evêque de Rocheſter, qui fut décapité ſous le regne de Henri VIII, parce qu'il ne voulut pas reconnoître la ſuprématie de ce Prince. On offrit à ce Prélat un plus riche évêché, qu'il refuſa, diſant » qu'il regardoit » ſon Evêché comme ſa femme qu'il ſeroit » inexcuſable d'abandonner, parce qu'elle ſe- » roit pauvre. « Cela occaſionna tant de réflexions ſur les fréquentes *tranſlations*, & ſur l'empreſſement avec lequel les plus riches évêchés ſont recherchés, que je fus très-fâchée d'entendre ces diſcours, & de croire qu'on avoit lieu de les tenir. Je pris la liberté de dire, que, ſelon la remarque de M. B..., le mal étoit dans la nature humaine; & que, quoique l'on ne pût excuſer cette conduite, ſi nous étions dans les circonſtances où ils ſe trouvent, peut-être, nous qui les cenſurons, trouverions-nous qu'il eſt bien difficile de réſiſter à la tentation.

M. B..... remarqua alors que, pour le bien du Clergé en général, il ſouhaiteroit qu'il y eût une loi contre les *tranſlations*; & que tous les évêchés d'Angleterre fuſſent égaux en revenus: car ne voyons nous pas, continua-t-il, que preſque tous les Prélats recherchent les plus riches? Ce qui ne contribue pas peu à les expoſer eux-mêmes & tout le Clergé d'Angleterre, ſi nombreux & ſi reſpectable, aux railleries des liber-

tins de toute eſpece, qui ſont toujours prêts à ſaiſir l'occaſion de rire aux dépens de cet ordre vénérable.

Ne voudriez-vous pas, demanda Mylord Davers, que les deux primaties fuſſent diſtinguées par les revenus.

Non, répondit M. B..., la diſtinction que la dignité & la préſéance leur donnent, ſuffiroit, ſi même ce n'eſt pas trop. Car, quoiqu'il n'y ait qu'un Pape, tout le Collége des Cardinaux, au nombre de ſoixante-dix, aſpire & ſoupire conſtamment après le Pontificat. Je ne voudrois donc pas augmenter les tentations, qui porteroient d'honnêtes gens à manquer à ce qu'ils doivent à leur caractere, & à affoiblir par ce moyen les effets de leur bon exemple, qui influe ſi fort ſur le bien public.

Je penſe, dit Mylord Davers, qu'on n'eſt pas tout-à-fait deſtitué de raiſons pour autoriſer le célibat du Clergé dans l'Egliſe Romaine, quoique les inconvénients qui en naiſſent ſoient en trop grand nombre & trop viſibles pour ſouhaiter qu'il y eût une gêne ſi univerſelle parmi eux. Car le ſoin de pourvoir à une famille & à des enfants fournit aux Eccléſiaſtiques un prétexte ſi naturel & ſi louable d'amaſſer pour eux autant de bien qu'ils peuvent, que leur caractere n'en ſouffre pas peu.

Si nous jettons les yeux autour de nous, répondit M. B....., & que nous conſidérions combien de bonnes & d'excellentes familles ſont ſorties du Clergé, & qu'après cela nous les tournions vers les Pays étrangers, & examinions les ſuites trop fréquentes du célibat de

l'Egliſe Romaine, les ſcandales, pires que ceux dont nous nous plaignons, qu'il cauſe, & qui leur attire le blâme des plus bigots mêmes de leur Communion, nous ſerions ſuffiſamment fondés à condamner le célibat, que cette Egliſe enjoint à ſes Eccléſiaſtiques. D'ailleurs un mauvais cœur, un naturel dur & avare, ſera toujours le même, qu'il ſoit marié ou garçon. N'avons-nous pas vu à quel haut point de ſcandale le *Népotiſme* a été porté dans cette Egliſe? Un Pape d'un génie petit & peu élevé, ne fait-il pas autant pour ſes neveux & ſes nieces, &, ſous ces noms, pour de plus proches parents peut-être qu'il feroit pour ſes fils & pour ſes filles. De ſorte qu'ici encore tout ſe réduit à cette ſource ordinaire de la méchanceté, la Nature humaine; & qu'il en faut conclure qu'un véritablement honnête homme ne fera pas une mauvaiſe action par la conſidération des relations les plus proches & les plus touchantes; & qu'un malhonnête homme ne manquera jamais de prétexte pour développer ſes mauvaiſes qualités, ni de flatteurs, s'il a du pouvoir en main, pour les juſtifier, quelque criminelles que ſes actions puſſent être.

Je me rappelle fort bien l'argument dont on ſe ſervit auprès du Pape ſur ce ſujet, dans le temps que j'étois à Rome. Sa Sainteté ſe déclara d'abord contre le *Népotiſme*, diſant qu'elle ne regarderoit jamais les revenus de l'Egliſe comme ſon patrimoine, & défendit à ſes parents, qui, à la nouvelle de ſon élévation, fourmilloient autour de lui le viſage auſſi affamé que s'ils avoient été autant d'Ecoſſois qui paſſent du Nord dans le Sud de la

Grande-Bretagne pour y avoir de l'emploi (ce fut la jolie comparaiſon dont M. B.... ſe ſervit) ; il leur défendit, dis-je, de le regarder dans un autre point de vue que ſous celui de pere commun de ſon peuple, qui n'avoit d'autres parents que les gens de mérite.

C'étoit bien débuter, diriez-vous ; mais quelle en fut la ſuite ? Les deux tiers de ſes parents prirent d'abord les ordres ; & il ne ſe paſſa pas long-temps qu'il ſe trouva des paraſites pour repréſenter au Saint Pere que c'étoit un crime de priver l'Egliſe d'un ſi grand nombre de bons appuis & de bons ſoutiens ; & que, pour le bien du public, il devoit leur donner la préférence, lorſqu'il s'agiroit des premieres dignités de l'Egliſe ; de ſorte que le bon homme, vaincu par leurs raiſons, & fâché de perſévérer dans un ſi grand péché, gratifia l'un de la pourpre, donna des évêchés à une demi-douzaine, & les plus riches abbayes à quelque trente ou quarante autres. L'Empereur même, ayant quelque intérêt à ménager le Pape, trouva aſſez de mérite à pluſieurs des parents laïques du Saint Pere pour les créer Comtes & Princes du S. Empire Romain.

Comme je me fais toujours de la peine d'entendre dire des choſes au déshonneur du Clergé, parce que je crois qu'il eſt de l'intérêt public que l'on ait du reſpect pour lui, quoique l'on n'approuve pas les fautes des particuliers de cet ordre, je pris la parole : N'ai-je pas été témoin, Monſieur, lui dis-je, qu'en certaine occaſion vous faiſiez la même remarque ſur un Miniſtre d'état, qui, quoique peut-être

des premiers à blâmer cette conduite d'un Eccléſiaſtique, ſera également prêt à la mettre en pratique à l'avantage de ſa famille & de ſes enfants qui en ſont indignes, à l'excluſion des gens de mérite? De ſorte, Monſieur, qu'il faut encore en revenir à la Nature humaine; & que nous ne devons pas être exacts à cenſurer l'un, dans le temps que nous ſommes diſpoſés à excuſer l'autre.

Il y a là-deſſus une différence, madame B....., dit la Comteſſe: nous attendons un bon exemple de l'un, & rien qui mérite d'être imité de l'autre. C'eſt une des raiſons pourquoi un premier Miniſtre eſt généralement haï: il ne fait attention qu'à lui-même, & n'eſt aimé que par ceux à qui, lorſqu'il n'a pas aſſez de parents ſur la tête de qui il puiſſe les accumuler, il fait part du ſurabondant des bienfaits dont il diſpoſe.

Hé bien! M. Adams, dis-je, s'il m'eſt permis de pouſſer le ſérieux juſques-là, cela ne fait-il pas voir l'excellence de la priere qui nous a été enſeignée par le ſouverain Docteur, & en particulier cet article, *ne nous induis point en tentation?* Car il eſt tout-à-fait naturel de conclure que, puiſque nous ſommes expoſés à la tentation, il faut incontinent ajouter, *mais délivrez nous du mal.*

Cela eſt fort bien obſervé, ma ſœur, dit Mylord Davers: & votre remarque revient encore à la conſtitution de la Nature humaine, dont M. B.... a parlé.

Que nous reſte-il donc à faire, dit Myladi Davers, qu'à prendre le monde comme il eſt? Louons le bien, blâmons le mal, & que cha-

cun s'attache à corriger ſon prochain.

Pluſieurs honnêtes Eccléſiaſtiques, dit M. B....., ont tant d'indulgence pour les fautes de leurs freres, dont ils ne voudroient cependant pas ſe rendre coupables, que je ſouhaiterois que nous évitaſſions de leur déplaire s'ils apprenoient la liberté de notre converſation, d'autant plus que nous ſommes tous fort portés à avoir du reſpect pour leur emploi.

J'eſpere que non, répondit M. Williams; car, comme Myladi l'a remarqué, nous ne faiſons que diſtribuer la louange & le blâme, ſelon ce qui eſt dû à chacun. Si l'on ne cenſuroit pas les mauvaiſes actions, les bonnes ſeroient privées de la récompenſe qui leur eſt due; & le vice étant mis dans cette vie ſur le même pied que la vertu, paroîtroit avec trop d'aſſurance.

Permettez-moi, dit Myladi Davers, d'en revenir au ſujet dont nous nous ſommes écarrés, qui regarde le vicariat & les diſpenſes. Lorſque j'aurai dit mon ſentiment là-deſſus, j'exige que madame B. .. nous diſe le ſien avec la même liberté que ſi j'avois gardé le ſilence.

Les diſpenſes ſont des choſes ordinaires. M. Williams peut payer en galant homme un jeune Eccléſiaſtique, & notre cenſure ne tombe que ſur ceux qui ne le font pas. Un jeune homme qui ne fait que de ſortir de l'Académie, ſera bien-aiſe d'avoir un bon vicariat. S'il a du mérite, cela lui donnera occaſion de le faire paroître, & il peut ſe pouſſer par ce moyen. S'il n'en a pas, il ne mérite pas davantage, M. Williams peut d'ailleurs ſe marier, & avoir une famille à laquelle il faudra pourvoir. Il

n'en aura pas toujours la même occaſion; le Comte peut venir à mourir; & il ſeroit bien excuſable de tirer le meilleur parti poſſible de ſon crédit & de ſa faveur, par la raiſon même que madame B.... en a donnée, que, comme il eſt honnête homme, ſon agrandiſſement augmentera les fruits de ſon miniſtere. Ha çà, mon frere, vous ſavez que je ſuis toujours pour donner la loi? Nous avons ici un jeune homme de mérite, qui ne ſe fera aucune peine de commencer par un vicariat. Vous donnerez votre diſpenſe, qui doit précéder celle qui ſe fait légalement, ſous la condition que M. Williams vous permettra de faire ſon Vicaire, & de cette maniere tout ſera fini.

Ces deux Meſſieurs ſe baiſſerent pour remercier Myladi; & M. Williams alloit parler, lorſque M. B.... me dit: prenez ma ſœur au mot, Paméla, &, ſi vous avez quelque choſe à dire contre le plan qu'elle propoſe, expliquez-vous librement, tout comme ſi cette Dame n'avoit point dit ſa penſée. Je vois dans vos yeux baiſſés & dans votre ſilence que vous pouvez dire quelque choſe, ſi vous voulez.

Oui, faites-le, je vous en prie, dit Myladi, j'aime à vous entendre parler. Vous me faites toujours penſer à quelque choſe ſur quoi je n'avois pas réfléchi auparavant.

Je me fais beaucoup de peine, répondis-je, de raiſonner ſur un ſujet auſſi délicat. En vérité cela ne me convient pas. Il y a tant de généroſité & de bienveillance dans le plan de Myladi, que je ne dois pas....

Je ne dois pas, dit mon très-cher ami, en m'interrompant! point de vos *je ne dois pas*;

je ſais que, dans les choſes de la vie commune, vous vous formez toujours des idées de ce qui eſt juſte ou injuſte. Dites-nous donc votre opinion ſur ce ſujet d'une maniere plus pleine que vous ne l'avez fait juſqu'ici ; & exprimez-vous auſſi ſans héſiter, & avec cette aiſance & cette liberté qui ſont nées avec vous. Quand, par la corruption de notre nature, nous aurions perdu les idées du *juſte* & de *l'injuſte*, je ne ſais à qui nous pourrions mieux nous adreſſer, pour les recouvrer, qu'à vous.

Je me baiſſai pour le remercier, & lui dis : ſi vous le voulez, Monſieur, il faut bien que je parle. J'implorerai d'abord, continuai-je, votre indulgence, en jettant les yeux ſur chaque perſonne de la compagnie ; je vous dirai enſuite tout ce que je penſe ſur ce ſujet ; & lorſque je l'aurai fait, je ſoumettrai, comme il me convient de le faire, mes chétifs ſentiments à la ſupériorité de votre Jugement.

Je dirai donc.... Pardonnez-moi, Myladi, ſi me reſſouvenant des termes dont vous vous êtes ſervi, je les emprunte ; & il ſeroit bien difficile, Madame, que vous diſiez quelque choſe dont je ne me reſſouvinſſe pas.... *que les diſpenſes ſont des choſes ordinaires*.... Je vais étaler mon ignorance, j'en ſuis sûre, parce que, ne ſachant point quand elles ont commencé à être en uſage, ni leur but, je dois préſumer qu'elles ſont fort anciennes dans ce Royaume, & qu'elles y ont pris naiſſance dans un temps où il y avoit beaucoup moins d'Eccléſiaſtiques que de bénéfices. Y a-t-il jamais eu un temps pareil ?

Ils ſe mirent à rire. Cela va fort bien, Mon-

ſieur, lui dis-je : vous me commandez de parler ſur un ſujet ſur lequel je ne ſaurois abſolument raiſonner ſans m'expoſer à la riſée de la compagnie. J'ai lu quelque part qu'il y a eu un temps où les gens de lettres étoient ſi rares, que l'on donnoit les bénéfices du Clergé à certaines perſonnes qui, pour toute ſcience, ſavoient lire, parce que l'état n'avoit pas aſſez de ſavants. Mais ſi cela eſt, ne peut-il pas y avoir eu auſſi un temps où l'on accordoit des diſpenſes aux perſonnes de mérite, parce qu'il étoit difficile d'en trouver un aſſez grand nombre qui meritaſſent le caractere d'Eccléſiaſtique, pour remplir les charges de l'Egliſe ?

Dites-nous, Paméla, interrompit M. B..., ſi vous avez eu intention de faire une ſatyre contre la pratique dont il s'agit ; ou bien ſi c'eſt réellement votre charmante ignorance qui vous a fait prononcer contr'elle la plus ſévere cenſure que l'on en puiſſe faire ?

Je répondis en ſouriant : je crois, Monſieur, qu'il n'y a qu'une raiſon comme celle-là, ou une plus mauvaiſe encore, qui ſoit l'origine des diſpenſes : car eſt-il juſte qu'un Eccléſiaſtique, qui ne peut ſervir perſonnellement qu'un ſeul bénéfice, en ait deux ou trois, tandis qu'il y a un ſi grand nombre de ſes freres mourants preſque de faim, expoſés au mépris qui n'accompagne que trop fréquemment la pauvreté ? Quoique la coutume l'ait autoriſé, (& c'eſt tout ce qu'elle peut faire), un honnête homme cependant ne ſe croira pas en droit de faire tout ce que les loix ne puniſſent pas ; parce que ſur chaque

choſe il faut conſulter les principes du *juſte* & de l'*injuſte*; & que tout homme, quelle que ſoit la coutume, doit régler ſes actions ſur les mouvements de ſa conſcience, qui eſt la regle infaillible.

Myladi dit que M. Williams peut paver ſon Vicaire en galant homme: je ne doute pas que ce ne ſoit la penſée de M. Wiliams; & en ſe conduiſant ainſi il feroit ce qui, je ſuis fâchée de le dire, ne ſe fait pas auſſi ſouvent qu'il ſeroit à ſouhaiter qu'on le fit. Mais veut-on me permettre de demander pourquoi M. Williams paiera galamment cette perſonne? Pourquoi, C'eſt pour remplir des fonctions auxquelles il eſt obligé lui-même en honneur & en conſcience, & qu'il s'eſt ſolemnellement engagé à remplir, lorſque l'Evêque approuva ſa nomination à ce bénéfice, & lorſqu'il en prit poſſeſſion. Mais, je vous prie (excuſez mes inſtances, *mon cher chacun*, ce fut la folle expreſſion dont je me ſervis, qui les fit tous rire), quel eſt le but que l'on ſe propoſe en tout cela? C'eſt que celui qui fait tout le travail ait trente, quarante ou cinquante livres ſterling, plus ou moins, par an; tandis que l'autre, qui devroit en être chargé, recevra le double, peut-être le triple de cette ſomme, pour ne rien faire. Y a-t-il aucune diſpenſe, mes chers amis, qui puiſſe rendre cela juſte ou équitable? Si le bénéfice eſt ſi chétif (& il n'y en a qu'un trop grand nombre de pareils), qu'un homme ne puiſſe pas ſubſiſter honnêtement & agréablement ſans en joindre deux pour en faire un paſſable, c'eſt une autre choſe. Mais je vous prie de m'excuſer, mon bon

M. Williams, ſi M. Adams peut vivre d'un vicariat de quarante ou de cinquante livres ſterling par an, un autre ne ſauroit-il vivre à moins que ſa Paroiſſe ou ſa Cure ne lui en rapporte deux ou trois cents? M. Adams peut ſe marier auſſi bien que M. Williams; & je crois que l'un & l'autre trouveront que la Providence de Dieu eſt un fonds plus aſſuré que le plus riche bénéfice d'Angleterre.

Je ne doute pas qu'un bon vicariat, continuai-je, ne ſoit une choſe aſſez agréable pour un jeune homme qui commence à ſe produire: mais ſi, par exemple, la Paroiſſe ou la Cure vaut deux cents livres ſterling par an (car ſi elle n'étoit pas meilleure qu'un bon vicariat, il devroit s'en contenter), la récompenſe du travail qu'il fait n'eſt-elle pas de deux cents livres ſterling par an? Et ſi c'eſt là le ſalaire auquel le travail qu'exige cette Cure a été apprécié, l'*Ouvrier*, pour me ſervir de l'expreſſion de l'Ecriture, *n'eſt-il pas digne de ſon ſalaire?* Ou bien, faut-il que celui qui ne fait pas le travail emporte la plus grande partie de la récompenſe qui lui a été deſtinée?

Si le Vicaire, dit Myladi, a du mérite, ce vicariat le mettra en ſituation de le faire paroître. Mais la manifeſtation du mérite & ſa récompenſe vont-elles toujours enſemble?

Myladi a eu la bonté d'obſerver..... Mais voudrez-vous bien m'excuſer, Madame?

Continuez, continuez, mon enfant, dit-elle. Je prendrai ſeulement plus garde à l'avenir à ce que je dirai devant vous; c'eſt-là toute la vengeance que j'en tirerai.

Et moi auſſi, dit M. H..... Ce qui nous fit tous rire. Non,

Non, Myladi, non je.....

Continuez, vous dis-je, interrompit-elle; je m'étonne ſeulement, comme mon frere le diſoit dans une autre occaſion, où tu prends toutes ces notions d'équité.

Myladi a obſervé, dis-je (car ils étoient tous attentifs), que M. Williams devoit profiter de l'occaſion. Je ſais qu'elle a dit cela plutôt par une généreuſe indulgence pour ce qui ſe pratique communément, que parce que ce doit toujours être la principale conſidération : car, ſi le Comte venoit à mourir, un homme du mérite de M. Williams ne ſe feroit-il pas d'autres protecteurs?

Quant à ce que les biens de la fortune augmentent le fruit que peut faire un honnête Eccléſiaſtique dans ſon troupeau, à quoi l'on doit toujours viſer, je n'en aurois pas dit autant que j'ai fait, ſi je n'avois pas ouï dire à M. Longman, & je l'entendis avec un grand plaiſir, que le bénéfice dont M. Williams jouit à ſi juſte titre, valoit deux cens cinquante livres ſterling de revenu clair & net.

Mais après tout, le bonheur d'un honnête homme, d'un homme de lettres, d'un Philoſophe, conſiſte-t-il dans le plus ou le moins de revenus? ne conſiſte-t-il pas plutôt à avoir le néceſſaire, ou à être dans une heureuſe médiocrité? Suppoſez que mon cher M. B..... eût cinq mille livres ſterling par an de revenu de plus, cela augmenteroit-il ſon bonheur? Il ne faut pas douter qu'il n'augmentât ſes ſoins : mais cette addition lui procureroit-elle un ſeul agrément de plus que ceux dont il jouit déjà? Et ſi ce cher Monſieur en avoit deux ou trois

mille de moins, en ſeroit-il moins heureux pour cela? Non aſſurément: car tout ce qui en réſulteroit, c'eſt qu'il ſeroit néceſſaire que de mon côté j'uſaſſe d'une plus grande prudence; & du ſien, qu'il examinât les choſes de plus près; qu'il vécût avec plus de frugalité; & qu'il dépenſât ſon revenu, au lieu que peut-être aujourd'hui il en épargne quelque choſe. Mais qui oſeroit dire que l'obligation à la prudence & à l'économie ſoit un malheur?

Le néceſſaire donc, cette précieuſe médiocrité, eſt ce à quoi il faut viſer. J'ai ſouvent réfléchi là-deſſus, & j'ai tâché de régler mes actions ſur les réflexions que j'ai faites. J'ai puiſé une idée, mon cher Monſieur, dans le Poëme manuſcrit que vous avez eu la bonté de me montrer, *ſur ce qu'il ne faut pas s'élever au-deſſus de la condition où l'on eſt né*, qui a été une excellente leçon. Une perſonne qui n'eſt pas née pour poſſéder de grands biens, & qui ne ſe contente pas du néceſſaire, ne ſaura mettre aucune borne à ſes deſirs. Celui qui ne ſera pas content de cent ou de deux cents livres ſterling par an, ne ſauroit ſe contenter, quelque grand que fût ſon revenu. Quoiqu'en enviſageant les choſes dans l'éloignement il penſe que l'acquiſition de tel ou tel bien mettroit le comble à ſon ambition; cependant lorſqu'il en approche, ſon avidité prend de nouvelles forces, ſes deſirs augmentent & il ne met point de bornes à ſon ambition, juſqu'à ce que la nature venant à défaillir, ſa vie finit avec ſes projets.

Permettez maintenant, Meſdames & Meſſieurs, dis-je en les regardant l'un après l'autre, que je vous demande pardon à tous, ſur-

tout à Myladi Davers, dont j'ai ſi librement contredit les obſervations. Si vous pouvez me pardonner, ce ſera une preuve de votre bonté, que j'eſpere que vous me donnerez, quoique je ne duſſe guere m'y attendre. Me pardonnez-vous, chere Myladi, continuai-je en mettant mes mains d'une maniere ſuppliante ſur les ſiennes; car elle étoit aſſiſe près de moi?

Je crois que non, répondit Myladi: je penſe que je ne dois pas vous pardonner. Le dois-je, mon frere? Le puis-je, Mylord? Le faut-il, madame la Comteſſe? Mon frere! mon frere! ſi vous avez contribué quelque choſe à l'excellence de ces raiſonnements...., quel nom donnerai-je à votre conduite? Quelle dextérité! de lui faire ſucer vos idées, & de les lui faire enſuite exprimer avec tant d'avantages, pour jouir en ſecret de la gloire d'entendre louer vos ſentiments exprimés par ſa bouche? Mais, qu'il en ſoit ce qu'il pourra, je vous pardonnerai à tous deux; car, quoique je me voie ſurpaſſée en penſées, en paroles & en actions par *une jeune & fine matoiſe* (ce fut ſon expreſſion), cela ne me fait pas autant de peine, parce que je ſuis ſûre qu'elle l'emporte ſur toute autre perſonne auſſi-bien que ſur moi; je n'en excepte que madame la Comteſſe. Point de vos exceptions, Myladi Davers, répondit-elle. Je ne ſais ſi je dois plus envier qu'admirer tant de perfections réunies dans une ſi jeune Dame.

Puiſque j'ai la ſatisfaction, repris-je, d'avoir obtenu mon pardon, aurez-vous l'indulgence d'écouter encore quelques moments mon

babil ? C'eſt ſeulement pour remarquer que je n'ai examiné la choſe que du côté de l'obligation où eſt, ſelon mon petit ſentiment, un honnête Eccléſiaſtique. Mais quand on l'enviſage du côté des idées que les Laïques s'en forment, & de la conduite qu'ils tiennent à l'égard du Clergé, j'y trouve de nouvelles injuſtices. Si l'on réfléchit ſur l'état fâcheux, & plus déplorable que celui de tout autre corps, où cet ordre ſe trouve, il faut convenir qu'il mériteroit un ſort plus heureux.

D'abord, on envoie un jeune homme à l'Univerſité, après qu'il a déjà pris beaucoup de peine pour ſe mettre en état d'y aller. Par une grande application à l'étude, & une vie ſédentaire, il met ſa ſanté en danger, & altere ſa conſtitution. Après qu'il y a paſſé pluſieurs années, il reçoit les Ordres. Son éducation ayant conſumé tout ſon patrimoine, il ne ſauroit vivre par lui-même, & il ſe voit obligé de faire le métier de Précepteur, emploi pénible : il obtiendra peut-être une petite place dans un collége. Il ſe croira heureux ſi enfin il peut obtenir, par crédit ou par faveur, un vicariat, ou un petit bénéfice de quarante, cinquante ou ſoixante livres ſterling par an. S'il eſt moindre, c'eſt tant pis. Avec ce revenu il eſt obligé de ſe bien mettre, & d'être aſſez ſouvent à la table des Grands l'objet de la raillerie des bouffons & des libertins, où le Curé eſt en butte aux prétendus traits d'eſprit de gens qui s'imaginent qu'il leur eſt permis de tout dire. S'il ſe marie, ce que peut-être il eſt retenu de faire, quelqu'envie qu'il en ait, il eſt de tous les hommes celui qui

peut le moins ſuivre ſon inclination, puiſque la prudence ne l'oblige que trop ſouvent à prendre la perſonne qui ne lui agrée pas le plus.

S'il a des enfants, il faut penſer à les pourvoir : mais quelle triſte perſpective ne ſeroit-ce pas pour lui, ſi ſa ferme confiance en la Providence ne ſurmontoit les difficultés que le monde lui préſente !

Enſuite, il n'a que trop ſouvent des différents pour le paiement de ſa chétive penſion, avec des perſonnes ignorantes & brutales, qu'il ſouhaiteroit, par le devoir de ſon Miniſtere, d'inſtruire & de civiliſer. Quoiqu'ils ne tiennent leur ferme du propriétaire du fonds qu'à raiſon des neuf dixiemes du produit, & qu'ils n'en paient pas davantage, cependant ils ne ſe font preſque aucun ſcrupule de priver le Curé de ſa dîme, à qui néanmoins elle appartient auſſi-bien par les loix du pays, que le fonds appartient au Propriétaire, & le revenu de la ferme au fermier.

Cela oblige le pauvre homme à vivre dans un état de guerre avec des gens qu'il aime & par devoir & par inclination, & avec qui il voudroit vivre en bonne intelligence. Mais quel fruit peut alors produire ſon Miniſtere ? Comment le peuple profitera-t-il des inſtructions d'un homme qu'il regarde comme raviſſeur de ſon bien, dans le temps même qu'il lui vole le ſien ?

Je crois en ſecond lieu, que quelques perſonnes enviſagent le Clergé comme un Corps trop détaché, pour ainſi dire, du reſte du Peuple & comme des gens dont les intérêts ſont

tout-à-fait oppoſés à ceux des Laïques. Ce brutal, qui refuſe de payer ce qui eſt dû à ſon Curé, ou qui cherche à le tromper, deſtine cependant peut-être quelques-uns de ſes enfants à l'Egliſe, & donne un exemple qui privera ſon fils d'une partie de ſes revenus, lorſqu'il ſera pourvu d'un bénéfice. D'ailleurs ceux qui compoſent le Clergé ne ſont-ils pas peres, fils, oncles, freres de ces mêmes Laïques, qui néanmoins s'oppoſent à ce qu'on leur paie exactement ce qui leur eſt dû? Leur éducation doit-elle être un motif pour les priver du fruit de leur travail? Ne ſemble-t-elle pas au contraire leur donner plus de droit à en jouir, puiſqu'elle les met hors d'état de pourvoir d'une autre maniere à leur entretien?

Combien de moyens les Laïques de tout ordre & de tout rang n'ont-ils pas pour ſe rendre la vie aiſée & commode, que le Clergé ne ſauroit avoir? Suppoſons une famille du moyen étage, où il y ait trois ou quatre fils, & que les circonſtances où ſe trouve le pere lui permettent d'en pouſſer un dans la Juriſprudence, que d'occaſions celui-là n'a-t-il pas de faire fortune, ſans être l'objet de l'envie? Un autre dans le Commerce; pour peu qu'il ait de ſuccès dans ſes entrepriſes, dans quelle abondance ne vivra-t-il pas, & quels biens ne laiſſera-t-il pas à ſa famille? Quelle fortune ne fait-on pas encore dans la Médecine & dans les branches qui en dépendent? Perſonne n'en eſt jaloux. Mais celui des fils, dont peut-être les inclinations méritent & exigent même qu'il ait de quoi vivre plus commodément & plus agréablement que les autres, parce qu'il doit

ſe donner tout-à-fait aux fonctions de ſon Miniſtere, eſt l'objet de l'envie & de la jalouſie, & eſt traité comme s'il n'étoit pas de la même famille, & qu'il n'eût pas un droit naturel aux avantages du même état.

Il y a dans l'Egliſe, il eſt vrai, quelques grands emplois fort honorables. Mais combien le nombre eſt-il petit, vu la quantité d'Eccléſiaſtiques, & la multitude d'autres bénéfices ſi chétifs, qu'à peine ceux qui en ſont pourvus ſe voient à l'abri de la pauvreté & du mépris? D'ailleurs ce petit nombre de gros bénéfices ne ſont-ils pas entre les mains des parents ou des créatures des grands & des riches? Un homme accrédité & adroit n'engloutit-il pas encore, par le moyen des diſpenſes, des bénéfices en commanderies, & autres inventions de cette nature, les penſions deſtinées à pluſieurs, qui peut-être les méritent auſſi-bien que lui? Car vous ſavez bien, ma chere Myladi, que les amis d'un Eccléſiaſtique (vous m'avez pardonné, & je me flatte que ceci ne vous fera aucune peine) peuvent mourir, & qu'il doit profiter de l'occaſion tant qu'il pourra.

O la chere inſolente! comme mon frere vous appelle, oſez-vous bien, par ces regards charmants & ſignificatifs, triompher ainſi de moi? Permettez, mon frere, que je lui donne un ſoufflet pour cela, elle le mérite bien.

Je crois, Myladi, répondit-il, qu'elle eſt en effet un peu inſolente; mais nous nous en ſommes remis à elle. Ce que Paméla dit des duretés auxquelles le Clergé, ſur-tout le bas Clergé, ſe voit expoſé, eſt ſi vrai, que je m'é-

tonne qu'un homme, en liberté de choiſir, & qui n'a point de vues particulieres, veuille entrer dans les Ordres ſacrés.

Je conçois, Monſieur, repris-je, qu'ils ne peuvent y être portés que par un bon motif; c'eſt celui que l'Apôtre a en vue dans ce paſſage: *ſi nous n'avions d'eſpérance qu'en cette vie ſeulement, nous ſerions les plus miſérables des créatures.*

Fort bien, repliqua M. B....; plus ce motif fait d'impreſſion ſur eux, plus ils ſont qualifiés à concevoir ces glorieuſes eſpérances: puiſſent-elles ne les rendre jamais confus!

Mais il faut que je diſe maintenant à la compagnie, que je me ſuis ſeulement propoſé de faire parler Paméla ſur un ſujet dont, comme je l'ai inſinué, elle avoit raiſonné ſavamment avec moi il n'y a que peu de jours. Je me faiſois un plaiſir de lui faire dire ſa penſée là-deſſus en préſence de ſes deux dignes amis, MM. Williams & Adams. C'eſt pour cela que j'ai ſouhaité qu'après l'avoir miſe au fait, M. Williams la laiſſât raiſonner ſur cette matiere ſans l'interrompre: car mon ancien camarade avoit déjà pris ſon parti, & étoit réſolu à ne pas garder les deux bénéfices, puiſqu'un ſeul, comme il me l'a dit, lui fourniſſoit un entretien auſſi honnête qu'il pouvoit le ſouhaiter. Sa ſeule difficulté étoit d'obliger le Comte, ſans cependant me déſobliger, s'il conſentoit à la demande de ce Seigneur.

C'eſt là, Madame, dit M. Williams, préciſément le cas. Pour tout au monde je ne voudrois pas, après ce que je viens d'entendre, avoir eu un autre deſſein, ni propoſé les choſes autrement que je l'ai fait.

Vous êtes un honnête homme, lui répondis-je; & j'ai une ſi haute opinion de votre mérite, & de la maniere dont vous ſoutenez votre caractere, que je ſoupçonnerois plutôt mon jugement d'être en défaut, comme je le dois, que le vôtre. Mais, Monſieur, puis-je vous demander à quoi vous êtes déterminé?

J'ai été ébranlé, Madame, repliqua-t-il, par la remarque que vous aviez faite, qu'un Curé, aimé de ſes Paroiſſiens, ne doit pas penſer à les abandonner.

Sans cela, Monſieur, repris-je, vous auriez donc plutôt penché à obliger le Comte, quoique ſon bénéfice fût moindre? Cela eſt noble, Monſieur, & plus que généreux.

La modeſtie de M. Williams ne lui permettra pas de dire ce qui en eſt en préſence de la compagnie; je le ferai donc pour lui, ma chere, dit M. B..... ; &, après que je vous aurai développé le motif de ſa conduite, vous conviendrez qu'il eſt très-légitime. Pardonnez la liberté que je vais prendre, M. Villiams; car il commençoit à rougir.

Depuis quelques années, comme nous le ſavons tous, le Comte a donné dans la débauche du vin, & il ne veut pas permettre que perſonne quitte ſa table ſans être ivre. M. Williams, en vertu de ſon caractere, a pris la liberté de faire à Mylord des repréſentations ſur ce ſujet, & ſur d'autres irrégularités de ſa conduite. Il s'y eſt pris d'une maniere ſi agréable, que le Comte l'a écouté, & lui a promis de profiter de ſes avis & de réformer ſa maiſon, s'il vouloit venir demeurer avec lui, & régler ſa table ſur ſon exemple.

La Comteſſe eſt une fort bonne Dame, qui en particulier preſſe M. Williams d'obliger le Comte en cela. Voilà quels ſont les principaux motifs qui déterminoient notre digne ami : il faut y joindre l'eſpérance qu'il a conçue de garantir de la contagion de l'exemple deux jeunes Meſſieurs, fils du Comte, qui pourroient bien ſe laiſſer aller à imiter leur pere. Comme il croit que je pourrai plus aiſément trouver un bon ſujet pour remplir le bénéfice dont je ſuis le Patron, qu'il ne ſera facile d'en trouver un pareil pour celui du Comte, il a la bonté de m'offrir de le reprendre, ajoutant qu'il appréhende que, ſi je le refuſe, le Comte ne prenne pour remplir le ſien une perſonne (s'il y a en effet de tels ſujets dans le Clergé) qui fortifieroit, plutôt qu'il ne corrigeroit, les défauts de ce Seigneur; ce qui étoit le triſte cas de ſon dernier Bénéficier.

Cela eſt fort bien, dirent Myladi Davers & la Comteſſe. Une conduite ſi belle & ſi prudente fera que nous aurons toujours un très-grand reſpect pour M. Williams. Mais puiſque vous avez l'un & l'autre des preuves de la droiture des intentions & de la conduite de madame B...., voulez-vous, mon frere & M. Williams, continua Myladi Davers, remettre la déciſion de toute cette affaire entre ſes mains?

De tout mon cœur, répondit M. Williams, je ſerai charmé de me conduire ſuivant ſes directions.

Qu'en dites-vous, mon frere, reprit Myladi? Dans la ſuppoſition que vous avez à diſpoſer de nouveau de ce bénéfice, voulez-vous en laiſſer la diſpoſition à ma ſœur?

Ha ça, ma chere, dit M. B....., apprenez-nous comment vous arrangeriez tout cela? Je ſais que quand une fois vous êtes au fait d'une queſtion, vous n'avez pas même beſoin d'un moment de réflexion pour la décider.

Non, reprit Myladi Davers, ce n'eſt point ce dont il eſt queſtion. Je répete ce que j'ai demandé; la choſe ſera-t-elle ainſi que madame B.... la décidera, ou en appellerez-vous?

Ceci eſt une choſe de conſéquence, ma bonne ſœur, repliqua-t-il. Tout méchant que j'aie été, j'ai toujours enviſagé les Patrons comme reſponſables, en grande partie, du caractere des ſujets qu'ils préſentent pour ſervir les cures qui dépendent d'eux. Je vous aſſure que, quand je diſpoſerois de vingt bénéfices, je me croirois obligé à ne pas donner la préférence à mon frere ſur une autre perſonne, ſi ſes mœurs & ſon caractere n'étoient pas de nature à faire honneur à l'Egliſe & à ma nomination. Je m'attendois que, dans l'énumération des duretés que l'on exerce envers le Clergé, Paméla parleroit de la ſcandaleuſe conduite de quelques Patrons, qui, quand ils ont des bénéfices à donner, en privent des perſonnes élevées pour l'Etat eccléſiaſtique, pour les donner à des parents, à des amis, ou à des amis de leurs parents, à qui ils font pour cela prendre les Ordres, quoiqu'ils n'aient ni les qualités, ni le caractere d'un vrai Eccléſiaſtique. Je pourrois citer pluſieurs exemples de cette pratique, qui devroient faire rougir & les Ordinants & les perſonnes ordinées; tout comme ils les feront un jour trembler les uns & les autres lorſqu'ils ſeront appellés à rendre compte de ce qui leur a été

confié, pour me ſervir de quelques-unes des idées de Paméla.

Il faut avouer, dit Myladi, que j'ai un frere dont les ſentiments ſont nobles. Quel dommage que vous fuſſiez toujours demeuré méchant! Mais, continua-t-elle, mettant ſa main ſur la mienne, cette bonne fille ſera pour vous un ſujet de bénédiction : que dis-je, ſera ! elle l'eſt déjà, & vous en attire des plus grandes dont un mortel puiſſe être béni. Mais j'en reviens encore à mon ſujet, il faut que vous remettiez la déciſion de cette affaire entre les mains de madame B.....

Je le veux bien, répondit-il, mais à une condition : c'eſt en cas que je n'aie aucune bonne raiſon à allégueer, pour ne m'en pas rapporter à ſa déciſion. Car, comme je l'ai dit, c'eſt pour moi une affaire de conſcience; & je l'ai enviſagée ſous cette face lorſque j'ai nommé M. Williams à ce bénéfice, & je n'ai pas été trompé dans l'idée que je m'étois faite de lui en le nommant.

Aſſurément, Monſieur, dis-je, cela eſt tout-à-fait raiſonnable. Puiſque l'on met une pareille condition, je dirai ma penſée ſans héſiter, parce qu'il n'y a pas à craindre de commettre une faute irréparable.

Je connois bien, Myladi Davers, ajouta M. B...., le pouvoir que votre ſexe a ſur le nôtre, & les tours ſubtils que vous ſavez mettre en œuvre : de ſorte que je ne m'expoſerai jamais, dans mes moments de foibleſſe, à promettre une choſe inconſidérément. Il y a pluſieurs exemples dans l'hiſtoire, tant ſacrée que profane, de malheurs arrivés par de ſemblables ſurpriſes. Or, puiſque je connois le pouvoir

de cette chere petite fille ſur moi, vous devez me permettre d'être en garde contre moi-même : d'autant plus qu'elle m'a appris, en tenant exactement ſa parole, à tenir auſſi la mienne, & à ne la pas retirer. Après l'avoir donnée à préſent, Paméla, dites tout ce qu'il vous plaira.

Je le veux bien, Monſieur, répondis-je, ayant toujours devant les yeux la condition que vous avez impoſée. Mais mettons d'abord les choſes dans leur vrai point de vue. Quoique vous n'ayiez pas été long-temps en poſſeſſion de ce bénéfice, pourriez-vous, M. Williams, me dire à-peu-près, par ce que vous en ſavez, à quoi monte ſon revenu ? Je vous prie de répondre avant toutes choſes à cette queſtion.

Selon le plus juſte calcul que j'en puiſſe faire, Madame, répondit-il, il peut monter à trois cents livres ſterling tous les ans l'un portant l'autre. C'eſt le meilleur bénéfice des environs à vingt milles à la ronde, ayant été augmenté ces deux dernieres années.

S'il étoit de cinq cents livres ſterling, & que cela pût vous rendre plus heureux, je vous le ſouhaiterois, Monſieur, repris-je, & croirois encore qu'il ſeroit au-deſſous de votre mérite. Mais dites-moi, je vous prie, à combien faites-vous monter le revenu de celui du Comte?

A environ deux cents vingt livres ſterling, Madame, répondit-il.

Je crois, repris-je avec beaucoup de vivacité, que j'y ſuis à préſent.

Pouſſé par des motifs parfaitement conformes à ſon miniſtere, M. Williams penche à remettre à M. B.... ſon bénéfice de trois cents livres ſterling par an, pour accepter celui du

Comte qui n'en vaut que deux cents vingt. Je vais être bien hardie, mon cher Monſieur, mais ce ſera à l'abri de votre condition, que celui à qui vous donnerez le bénéfice de F...., rendra à M. Williams quatre-vingt livres ſterling par an, juſqu'à ce que la faveur du Comte ait ôté cette différence dans la valeur des bénéfices, & pas plus long-temps. Et..... Mais je n'oſe pas nommer la perſonne; car, mon cher Monſieur, ſi j'étois aſſez hardie pour le faire, comment pourrois-je me ſéparer de mon Chapelain ?

Fort bien dit, admirablement bien dit, s'écrierent en même-temps Mylord & Myladi Davers! La Comteſſe loua auſſi cette déciſion; & M. H..., avec ſon *que je ſois pendu par Jupiter !* & d'autres exclamations qui lui ſont familieres, m'honora auſſi de ſes applaudiſſements.

M. Williams dit qu'il ſouhaiteroit de tout ſon cœur que la choſe fût ainſi; & M. Adams étoit ſi ſurpris & ſi étonné, qu'il ne pouvoit pas lever la tête. La joie ſe faiſoit cependant remarquer pendant tout ce temps-là dans ſa ſilencieuſe contenance.

M. B..... ayant héſité quelques moments, Myladi Davers le ſomma d'alléguer ſes raiſons contre cette déciſion, ou d'y donner ſon conſentement, ſelon qu'on en étoit convenu. Mais il répondit : je ne puis pas me déterminer ſi promptement que le fait cette petite inſolente. Je ſortirai un moment.

J'appris dans la ſuite qu'il en avoit uſé ainſi pour conſulter, ſelon ſa prudence & ſa politeſſe ordinaire, avec M. Williams, à qui il avoit

fait ſigne de ſortir, pour examiner s'il ſouhaitoit en effet de renoncer à ce bénéfice, & pour ſavoir ſi dans ce cas il n'avoit perſonne à qui il voulût laiſſer ſa place, lui diſant que, s'il avoit quelqu'un en vue, il ſe croyoit obligé, en reconnoiſſance de ſa bonne conduite envers lui, d'avoir égard à ſa recommandation. Lorſqu'il eut reçu des réponſes ſatisfaiſantes ſur tout cela, ils rentrerent enſemble.

J'aurois dû vous dire que l'air ſérieux avec lequel il ſortit, me fit craindre que je n'euſſe été trop loin. Je dis donc, avant qu'ils fuſſent entrés, que ferai-je ſi, par mon trop grand empreſſement, j'ai encouru la diſgrace de M. B.... ? N'avoit-il pas l'air mécontent ? Si cela eſt ainſi, intercédez pour moi, mes cheres Dames, & je ſortirai dès qu'il entrera; car je ne ſaurois ſoutenir ſa colere, je n'y ſuis point accoutumée.

Ne craignez point, ma charmante Paméla, dit Myladi, vous n'avez rien dit, ni rien fait, qui ait pu le mettre en colere. Mais, puiſque j'ai été témoin de la modeſtie & du mérite de M. Adams, je ſouhaiterois que la choſe ſe fît.

M. Adams ſe baiſſa, & répondit : oh ! mes cheres Dames ! cela eſt trop conſidérable; je ne ſaurois m'y attendre, ce ſeroit une préſomption à moi.

Dans ce moment-là M. B..... & M. Williams rentrerent, le premier avec un air majeſtueux, & l'autre avec un air plus tranquille & riant.

M. B...., en s'aſſeyant, me dit fort gravement : eh bien, Paméla ! je vois que dans certaines mains le pouvoir eſt une choſe dangereu-

ſe. Monſieur ! Monſieur !..... Ma chere Myladi, dis-je à voix baſſe à Myladi Davers, je ſortirai, & en même-temps je ſortis, me retirant auſſi vîte que je pouvois. Mais il ſe leva, & courant après moi, il me prit par la main, diſant avec beaucoup de bonté : pourquoi, ma charmante Paméla eſt-elle ſi vîte effrayée ? après quoi il me baiſa la main avec encore plus de tendreſſe & de généroſité. Je ne dois pas pouſſer, ajouta-t-il, la raillerie avec un eſprit de la timidité du vôtre, auſſi loin que je le ferois ſans cela. Me conduiſant enſuite vers MM. Williams & Adams, il dit, prenant de la main gauche celle de M. Williams, parce qu'il tenoit la mienne de la droite, M. Adams, votre digne frere que voici me permet de confirmer la déciſion de mon épouſe, & vous pouvez la remercier pour le bénéfice de F....., que je vous donne aux conditions propoſées. Puiſſiez-vous ſatisfaire vos paroiſſiens auſſi-bien que vous avez ſatisfait ma famille, & M. Williams ſon troupeau, afin que, dans quelque-temps, votre miniſtere lui ſoit auſſi agréable que le ſien l'a été pour eux juſqu'ici.

M. Adams trembloit de joie, & demanda la permiſſion de ſe retirer. Il m'eſt impoſſible... il m'eſt impoſſible, dit-il..... de ſoutenir..... de ſoutenir... cet excès de bonté. En même-temps il ſe retira avec un air de gratitude & de tranſport dans toute ſa contenance, que des paroles ne ſauroient bien exprimer.

Cela me toucha beaucoup, de même que toute la compagnie ; mais je le fus bien davantage, lorſque M. B..... me dit : remerciez M. Williams, ma chere, de ce qu'il vous a

donné occaſion de faire briller l'excellence de vos qualités : toutes les fois que je vous remettrai quelque autorité en main, reſſouvenez-vous de ce qui s'eſt paſſé dans cette heureuſe circonſtance, & je n'aurai d'autre volonté que la vôtre, & je ne ferai d'autre choix que celui que vous aurez fait.

Me voyant traitée avec cet excès de généroſité, pouvois-je éviter... Car, ma chere demoiſelle, qu'eſt-ce que la parole pour exprimer les ſentiments de ſa bonté envers moi ? Pouvois-je éviter, dis-je, de manifeſter ma foibleſſe, ſans égard pour la compagnie où j'étois ? Je me jettai donc à ſes genoux, & je lui baiſai les mains, diſant : quels termes..... quels termes.... accablée à toute heure de votre bonté..... trouverai-je..... pour exprimer ma reconnoiſſance ? Mais, oh ! pardonnez-moi; la multitude de mes ſentiments me preſſe à un point, que les termes s'arrêtent (portant ma main ſur le cœur), ici; oui, préciſément ici; & que.... il me ſeroit impoſſible.....

En effet, je n'aurois pu en dire davantage. M. B....., dont la tendreſſe le faiſoit craindre pour moi, m'embraſſa & me porta dans la chambre voiſine, où il s'aſſit à côté de moi, mettant ſon viſage dans ſon généreux ſein. Après quoi il me dit, prenez garde, prenez garde, ma bien-aimée ! que vous ne ſoyez pas trop affectée de la joie qui inonde votre tendre cœur, pour avoir fait une action noble & bienfaiſante en faveur d'une perſonne qui le mérite. Vous ne vous ſentez pas maintenant, ma chere vie, ajouta-t-il ; les ſentiments de l'ame vous font perdre le corps de vue. Mais il

faut que vous reveniez à vous-même; autrement que deviendrois-je? Prenez garde cependant à n'y pas revenir avec trop de précipitation, à cauſe de la circonſtance ſi délicate & ſi agréable pour moi où vous êtes.

Myladi Davers nous ſuivit, & demanda: où eſt mon Ange de ſœur? Où eſt mon illuſtre frere? Laiſſez-lui repoſer la tête ſur mon ſein, dit-elle; car après vous je ſuis celle qui a le plus de droit à cette faveur; retournez joindre la compagnie, où vous trouverez tous ceux qui la compoſent la larme à l'œil, gardant le ſilence, & jettant les yeux les uns ſur les autres ſans rien dire, & ravis en admiration de la ſcene qui vient de ſe paſſer entre vous deux.

Mon cher M. B...., qui prend plaiſir à tout ce qui peut me faire honneur, & pour me rendre encore plus chere à ſa bien-aimée ſœur, lui répondit: prenez donc ſoin de ma pouponne; & que ſon cher viſage orne le ſein d'une Dame qui, après elle, eſt la perſonne que j'aime le plus. En même-temps il ſe leva, & rentra dans la grand'chambre.

J'aurois voulu me lever; mais lorſque j'eus repris mes eſprits, toute étonnée de me voir en préſence d'un ſi grand nombre de témoins, confuſe de la bonté du frere & de la ſœur, mes pieds ne purent me ſoutenir. Myladi Davers (ô ma chere Demoiſelle, que votre amie Paméla eſt heureuſe! ô, mon cher pere & ma chere mere, que votre fille eſt heureuſe!), ma chere Myladi Davers m'embraſſa, &, me preſſant contre ſon ſein, elle me baiſa cinq ou ſix fois, continuant de s'exprimer dans des

termés pleins de faveur & de bonté que je ne ſaurois répéter ; car ſon ſtyle eſt fleuri, & elle poſſede le talent de s'exprimer avec tant de charmes, que ſi, lorſqu'elle donne l'eſſor à ſon eſprit, & qu'elle s'éleve, j'en approchois de la moitié, je mériterois les compliments qu'elle daigne me faire.

Le café étant prêt, Myladi Davers me conduiſit dans la grand'chambre, où toute la compagnie, ſans en excepter M. Adams, vint nous joindre. Mylord Davers me fit pluſieurs compliments, de même que M. H....., qui s'exprima à ſa maniere. Mais la Comteſſe ſe ſurpaſſa elle-même en bonté.

M. Williams paroiſſoit être ſi content & ſi ſatisfait des éloges que l'on avoit donnés à ſa conduite, qui les méritoit ſi bien, qu'il étoit fort éloigné de rien faire connoître qui montrât qu'il ſe repentoit du tour avantageux que les choſes avoient pris en faveur de M. Adams. Au contraire, il le félicita, diſant que, quand ſon généreux Patron le trouveroit convenable, il le préſenteroit lui-même à ſes paroiſſiens, & qu'à ſon premier Sermon il liroit les prieres pour lui. Puiſque cette affaire a été amenée par une converſation ſur les diſpenſes, je crois, M. Adams, continua-t-il, que vous & moi devons, tant par notre exemple que par nos diſcours, chercher dans toutes les occaſions à faire tomber cette odieuſe pratique : car, ſelon la remarque de madame B....., la Providence divine eſt un fond plus aſſuré que le plus riche bénéfice d'Angleterre ; & nous ne devons pas d'ailleurs porter nos vues au-delà d'une heureuſe médiocrité, *comme ſi nous n'avions d'eſpérance qu'en cette vie ſeulement.*

Madame, répondit M. Adams, m'a donné pluſieurs leçons relatives à mes différents devoirs, ſoit en qualité de Chrétien, ſoit en qualité d'Eccléſiaſtique, qui, non-ſeulement me fourniront des regles pour la conduite de la vie, mais encore feront la matiere des meilleurs Sermons que je compoſerai.

M. B..... dit alors que c'étoit une regle pour lui de ne pas renvoyer au lendemain ce qui pouvoit ſe faire le jour même. Quand vous propoſez-vous donc, ma chere, de décharger M. Adams du ſervice qu'il fait dans notre famille? Ou bien avez-vous intention de l'engager de venir en ville avec nous?

Je ne me ſuis rien propoſé là-deſſus, Monſieur, parce que je ne vous ai pas encore demandé vos aimables directions. Mais je ne doute pas que le bon Doyen ne ſupplée à la perte de M. Adams, qui, lorſque nous partirons pour Londres, aura l'entiere liberté d'exécuter, avec ſon bon ami M. Williams, le plan que vous avez dignement voulu accepter.

M. Adams, ma chere, repliqua-t-il, qui ne fait que d'arriver de l'Univerſité, pourra peut-être vous indiquer quelque jeune homme comme lui-même, pour faire votre Service domeſtique.

J'avois l'air, à ce qu'il paroiſſoit, un peu ſérieux; ce qui engagea M. B..... à me dire: qu'avez-vous, Paméla? qu'ai-je dit mal-à-propos?

Mal-à-propos, mon cher Monſieur!

Oui, ma chere Dame, interrompit-il; je vois, à votre modeſte gravité, qui prend la place de cette riante approbation, que vous

faites conſtamment paroître lorſque je dis quelque choſe que vous approuvez dans ſon entier, que ce que je viens de dire vous plaît par complaiſance, plutôt que par choix. Ainſi donc, comme je vous l'ai déjà dit pluſieurs fois, point de réſerve; ne donnez jamais votre conſentement à mes idées, lorſque vous aurez quelque choſe à y oppoſer, parce que vous devez être ſûre que je me conformerai à ce que vous ſouhaitez, ou que je pourſuivrai mon deſſein, ſelon que l'un ou l'autre des partis me paroîtra convenable, quand j'aurai oui vos raiſons.

Voici donc, mon cher Monſieur, ce que je penſois, & que je ſoumets à votre jugement. Comme la perſonne qui eſt aſſez obligeante pour diriger nos exercices domeſtiques, fait à certains égards les fonctions du Doyen, ne ſeroit il pas juſte que le Miniſtre de notre paroiſſe, ſoit ici, ſoit à Londres, fût appellé, ou du moins approuvât que nous le nommaſſions, Monſieur?

Pourquoi n'ai-je point penſé à cela auſſi-bien que vous, effrontée, je ſuis tout-à-fait de votre avis. Myladi Davers, je penſe qu'elle mérite un ſoufflet, & qu'il faut le lui donner pour nous deux.

Je lui pardonnerai, répondit Myladi, puiſque ſes idées & ſes actions ſont des reproches pour les autres auſſi-bien que pour moi.

Auriez-vous jamais penſé, M. Williams, reprit M. B...., que les choſes en fuſſent venues-là? Avez-vous jamais connu fille plus impudente? Se donner déjà des airs de faire des reproches!

Non, jamais, répondit-il, puiſque votre

Grandeur veut bien appeller de ce nom la plus excellente Dame qu'il y ait au monde; & je ne crois pas que perſonne en ait jamais vu de plus accomplie.

Paméla, je vous ordonne, reprit mon cher M. B....., de vous appliquer à être quelquefois dans le tort, afin qu'on ne reçoive pas toujours des leçons de votre part, & qu'à notre tour nous puiſſions vous apprendre quelque choſe.

Mais alors, mon cher Monſieur répondis-je, ne faudroit-il pas que je fuſſe une étrange créature? car comment pourrois-je faire quelque choſe de travers, dans le temps que vous & ces Dames me donnez continuellement de ſi beaux exemples.

M. H.... nous dit là deſſus qu'il vouloit être pendu s'il ne ſe marioit auſſi-tôt qu'il trouveroit une femme qui le voulût.

Nigaud! lui dit Myladi Davers, penſes-tu de trouver une ſemblable femme, quand tu te marieras?

Pourquoi non, Madame, répondit-il? car ſi je ne ſuis pas auſſi bon que M. B..... l'eſt à préſent, je n'ai pas été auſſi mauvais qu'il a été ci-devant (excuſez-moi, Monſieur); je puis donc avoir auſſi une bonne rencontre?

Rencontre, reprit Myladi...., il faut être ce que tu es pour raiſonner ainſi. As-tu jamais oui parler d'une femme comme elle?

Jamais, repliqua-t-il en éclatant de rire, je n'ai vu ſa ſemblable, je l'avoue. Prenez cela pour vous, Myladi, pour m'avoir appellé nigaud.

Il n'y a pas dans ta réponſe le reproche que

tu as intention de me faire ; car, excepté ton insolente grimace, lui dit-elle d'un air sévere, mais riant, qui te fait regarder cela comme une censure, il n'y en a absolument aucune.

Parbleu, Madame, vous êtes toujours sévere sur mon sujet! Je ne puis rien dire qui vous agrée. Tandis que, de toutes parts, on fait & l'on reçoit des compliments, je n'obtiens de vous que le titre de nigaud.

Mon neveu, lui dit Mylord en riant, je regarde votre rôle comme fort important & fort agréable dans une compagnie. Car, lorsque la conversation devient trop sérieuse en votre présence, votre tour d'esprit est excellent pour nous faire tous rire.

M. H.... se leva là-dessus, & fit une profonne révérence, disant : je vous remercie, Mylord. Vous auriez aussi-bien pu m'appeller *Jean Potage*, sans aucun détour : mais alors je vous aurois tous regardé comme autant de *Saltinbanques*: c'est aussi sous cette idée-là que je vous envisage, continua-t-il en faisant un grand éclat de rire.

La Comtesse s'adressant à lui en tremblant, dit : mon cher, mon cher M. H...., gardez le silence, je vous conjure, lorsque nous parlons sérieusement ; car vous nous ôtez alors le régal de l'ame, pour nous servir de l'écume des corps. N'étoit-ce pas-là, Mademoiselle, une censure bien délicate? La Comtesse n'est-elle pas une charmante Dame?

Je me flatte, Mademoiselle, que vous me pardonnerez d'avoir été si ennuyante sur le sujet précédent, & sur son agréable conclusion. Il est important, parce que diverses personnes,

comme Collateurs ou Bénéficiers, y ont eu part, & ont eu de la satisfaction. Il seroit avantageux que les conversations fussent souvent suivies de conséquences aussi heureuses. J'ai une chose à alléguer en faveur même de ma prolixité : c'est qu'en vous rapportant les charmants entretiens que j'ai le plaisir d'avoir avec nos illustres hôtes & M. B...., j'ai soin de ne pas écrire deux fois sur le même sujet, quoique plusieurs des choses que j'omets fussent plus dignes de remarque que celle que je vous envoie ; de sorte que je diversifie autant que la nature des faits & des circonstances me le permettent.

Mais, ayant à vous écrire sur un sujet tout différent de celui qui précede, je finirai ici, pour vous donner une preuve de ce que je viens d'avancer sur la diversité des choses dont je vous entretiens. En attendant je suis

Votre très-affectionnée & très-fidelle,

P. B.

LETTRE XXXIII.

Ma chere Demoiselle,

Je continue mon journal, que j'ai conduit jusqu'au Mardi soir, & qui, par conséquent, doit commencer avec le

MERCREDI.

Sur le soir arriva le Chevalier Jacob Swynford à cheval, & suivi de deux domestiques à livrée. J'étois sortie, ayant eu la permission de

de diſpoſer de toute l'après-dînée. J'employai ce temps, accompagnée de Polly Barlow, à viſiter quatre pauvres familles dont je réjouis le cœur. Je ſerois trop ennuyante, ſi je vous détaillois ici les circonſtances particulieres où ſe trouvent ces pauvres gens: j'en ai d'ailleurs une courte deſcription, que je pourrai vous montrer lorſque vous me ferez la grace de me venir voir; car je me ſuis aſtreinte, quoique je n'y fuſſe pas obligée, à tenir un compte de l'uſage que je fais de deux cents livres ſterling que M. B..... me donne pour les dépenſer en œuvres de charité & de bénéficence.

Myladi Davers m'a conté que quand le Chevalier eut mis pied à terre, il avoit l'air extrêmement roide & pointilleux. Il marchoit fiérement dans la cour tout botté & le fouet à la main. Quoique Myladi fût venue juſqu'à la grande porte pour le recevoir, il ne fit pas attention à elle, & ſuivit le palefrenier qui conduiſoit ſes chevaux à l'écurie tout en ſifflant, comme s'il avoit été dans une hôtellerie, ne faiſant autre choſe, au lieu de tirer ſon large chapeau, que l'enfoncer pour tout compliment juſques ſur ſes yeux. Elle rentra piquée, à ce qu'elle dit, criant à la Comteſſe: brute orgueilleuſe qu'il a toujours été, mon digne oncle! il a plutôt les manieres d'un valet d'écurie que d'un Gentilhomme: mon parti eſt pris, je ne branlerai pas pour aller une ſeconde fois au-devant de lui. Le miſérable, il exige du reſpect des autres, tandis qu'il ſe diſpenſe à leur égard des civilités les plus communes.

La Comteſſe dit qu'elle étoit charmée de

ſon arrivée, parce qu'elle aimoit à ſe divertir de temps en temps avec des originaux de cet ordre.

Permettez que je vous faſſe de lui une courte deſcription, conforme à l'idée que je m'en formai à mon retour, afin que vous conceviez mieux quelle eſpece d'homme c'eſt.

Il eſt âgé d'environ ſoixante-cinq ans, & vigoureux pour ſon âge; il a de gros os, de grands traits irréguliers, le regard fier & hautain, & des airs fanfarons. Sa perſonne ne prévient point du tout en faveur de ſon eſprit; & ſon eſprit, comme vous le verrez bientôt, ne diſſipe pas les préjugés que ſa perſonne & ſes traits font former contre lui. Il a le ton de voix gros & arrogant; les yeux petits & pleins de feu; la bouche grande, avec quelques dents dans le fond, qui ſe font remarquer ſur ſes gencives de diverſes couleurs. Malgré toutes ces imperfections, il a un air au-deſſus du commun, & qui porteroit à croire que la moitié de ſes imperfections eſt due à ſon humeur altiere, plutôt qu'à la nature; car, à la premiere vue, il a l'air d'un parfait tyran, d'un homme accoutumé à commander & non à obéir; & il a l'avantage d'avoir le regard fin & pénétrant, ce qui cependant me ſemble plutôt acquis que naturel.

Après qu'il eut vu ſi ſes chevaux étoient bien ſoignés, & qu'il eût mis un juſtaucorps à la vieille mode, avec des boutons d'or, dont l'air neuf faiſoit voir le ſoin qu'il en avoit pris; une meilleure perruque, à groſſes boucles cependant, & une longue épée, fortement attachée, & qui paſſoit au travers des pans de ſon habit,

il entra dans la chambre avec un air impérieux, disant : quoi ! personne n'est venu au-devant de moi : il salua ensuite Myladi par un *comment vous portez-vous, ma niece ?* Il jettoit les yeux fièrement de tous côtés, s'attendant à me voir.

Myladi lui présenta la Comtesse, disant : c'est ici la Comtesse de C....., M. le Chevalier. Miséricorde ! s'écria-t-il, je suis votre très-humble serviteur, Madame ; j'espere que Mylord se porte bien.

A vous servir, monsieur le Chevalier, répondit-elle.

Je souhaiterois que la chose fût, répondit-il brusquement, il n'auroit pas opiné comme il a fait dans la derniere séance ; c'est ce que je puis bien vous dire.

Les serviteurs, monsieur le Chevalier, répondit-elle, ne font pas toujours dans un royaume libre comme celui-ci, ce que leurs maîtres souhaiteroient qu'ils fissent.

Les miens font ce que je veux, Madame, répondit-il.

Bien ou mal, apparemment, monsieur le Chevalier, reprit la Comtesse.

La chose ne sauroit être mal, repliqua-t-il, quand c'est moi qui leur commande.

Il est vrai, dit la Comtesse, qu'il y a plusieurs simples Gentilshommes qui le prennent plus haut avec leurs domestiques, qu'ils ne se soucieroient que leur Prince le prît avec eux : mais, quoi qu'il en soit, j'ai cru jusqu'ici qu'il n'y avoit que le Roi seul qui ne pût point faire de mal.

Mais, Madame, reprit-il, je prends toujours

grand ſoin de ne leur rien commander qui ne ſoit bien.

C'eſt une bonne raiſon, répondit-elle; auſſi oſé-je bien aſſurer que vous ne croyez pas pouvoir jamais être dans le tort.

Vous devriez m'épargner, Madame, repliqua-t-il; je ne fais que d'arriver de voyage. Laiſſez-moi un peu me remettre, après quoi je vous tiendrai tête; n'en doutez pas, Madame. Mais où eſt mon neveu, Myladi Davers? Et où eſt votre mari? On m'a dit que vous étiez l'un & l'autre ici avec le jeune H...., & que le motif de cette viſite étoit une circonſtance fort extraordinaire: ainſi j'ai voulu voir comment les affaires alloient parmi vous, & comment vous vous portiez. Il ſe paſſera bien du temps avant que vous veniez me voir.

Mon frere, répondit Myladi, Mylord Davers & M. H..... ſont allés ſe promener enſemble à cheval.

Hé bien! ma niece, reprit-il en ſe promenant fiérement, les mains derriere le dos & la tête élevée.... Ha! ſon mariage a fait un beau bruit, n'eſt-ce pas?.... *Par mon ſang* (c'eſt ſon terme favori)! falloit-il qu'un pareil débauché ſe laiſſât ainſi attraper?.... On m'a dit qu'elle étoit d'une fineſſe diabolique, & une égrillarde tout-à-fait belle.... Je ſouhaiterois bien que ſon pere fût encore en vie. Cependant qu'y auroit-il fait? il a toujours été indomtable. Mais je voudrois qu'il eût été mon fils, par ma foi je lui ferois!.. Quoi!.... J'eſpere, ma niece, que, pendant votre ſéjour ici, il ne fait pas attention à ſa poudre. Vous ne vous trouvez pas dans ſa compagnie, n'eſt-ce pas?

Pardonnez-moi, monſieur le Chevalier, repliqua Myladi, je m'y trouve ; & quand vous l'aurez vue, vous ne vous ferez aucune peine de vous y trouver non plus que moi.

Quoi ! mon cher enfant, reprit-il, tu l'entretiens dans ſa folie ! j'avois meilleure opinion de toi. Tu es mariée à un Lord, & ton frere à..... ne ſaurois-tu me dire à qui, *Barbara ?* ſi tu le peux, dis-le-moi, je t'en prie.

A un Ange, monſieur le Chevalier, répondit-elle. Vous en direz de même lorſque vous l'aurez vue.

Quoi ! penſes-tu que je la regarderai par ſes yeux extravagants ? Quelle diſgrace pour une famille plus ancienne que la conquête ! *ô tempora ! ô mores !* Que deviendra le monde ?

La Comteſſe ſe divertiſſoit de cet original, mais de peur que, quand je viendrois, il ne me dît des duretés, elle s'étendit ſur mes louanges, & Myladi Davers la ſeconda. Tout cela cependant, à ce qu'il paroiſſoit, ne produiſoit rien. Il vouloit nous dire ſa penſée à l'un & à l'autre, ſans s'embarraſſer comment le *jeune frippon*, c'étoit ainſi qu'il s'exprimoit, prendroit la choſe. Ne pourrois-je pas voir ce beau corps avant qu'il arrive ? Que je lui faſſe faire deux ou trois pirouettes, & que je lui propoſe une ou deux queſtions, afin que, par ſes réponſes, je ſache dans un moment ce que j'en dois penſer.

Elle eſt allée prendre un peu l'air, M. le Chevalier, lui dirent ces Dames, & elle ne reviendra que pour le ſouper.

Pour ſouper ! Elle ne ſe met pas à table avec vous, j'eſpere ! Si la choſe eſt, je n'y prends

pas place, cela eſt réſolu. Mais puiſque vous parlez de ſouper, qu'avez-vous à me donner ? Il me faut un poulet bouilli, que je mangerai tout entier moi ſeul. Quelle ménagere a-t-on maintenant ? Je ſuppoſe que l'on a tout renverſé dans la maiſon.

Non, répondit Myladi, il n'y a aucun nouveau domeſtique, excepté une femme de chambre pour la ſervir. Tous les anciens domeſtiques ſont reſtés dans leur place.

C'eſt beaucoup ! ces créatures veulent en général autant de magnificence que ſi elles étoient nées Dames, & elles ont raiſon. Si elles peuvent une fois plier le point principal, elles lui mettront le nez ſur la meule, n'appréhendez pas ; & alors toutes les bagatelles ſuccedent naturellement.

Fort bien ! monſieur le Chevalier, reprit Myladi ; quand vous la verrez, vous changerez d'idées.

Jamais, répondit-il, jamais, c'eſt une choſe ſûre.

Il y a eu un temps, repliqua Myladi, que j'étois autant déterminée à prendre ce parti, que vous l'êtes, monſieur le Chevalier ; mais à préſent je l'aime comme ſi elle étoit ma propre ſœur.

Oh ! que cela eſt affreux ! ô que cela eſt terrible ! Ne l'allez pas dire en *Gath*, de peur que les filles des *Philiſtins* ne s'en réjouiſſent ! Tous les fous dont il s'eſt raillé par-tout où il a voyagé lui applaudiront, & vous auſſi à ce compte. Mais que je parle à madame Jervis, ſi elle eſt ici, j'ordonnerai mon ſouper.

En même-temps il ſortit, diſant : je con-

nois la maiſon, quoique j'aie appris à la connoître du temps d'une meilleure Maîtreſſe.

La Comteſſe dit que, ſi M. B..... conſervoit ſon flegme, comme elle l'eſpéroit, ce Gentilhomme original leur procureroit un joli divertiſſement.

Oui, répondit Myladi, mon frere le conſervera, j'oſe bien le promettre. Il mépriſe trop cette orgueilleuſe buſe pour ſe mettre en colere, quoi qu'il diſe.

Il parla fort long-temps contre moi avec madame Jervis. Vous pouvez bien deviner qu'elle s'étendit ſur mes louanges; auſſi s'en offenſa-t-il. Femme! femme! lui dit-il, épargnez ces louanges mal placées. Sa naiſſance eſt une flétriſſure à notre famille. Quoi! la Femme de chambre de ma ſœur priſe par charité! je ne ſaurois le ſouffrir.

Je vous rapporte toutes ces choſes, que ces Dames me conterent après, afin de vous préparer à mieux juger de ce à quoi je devois m'attendre vraiſemblablement.

Monſieur B...., Mylord Davers & monſieur H..... revinrent au logis vers les ſix heures & demie. Ils apprirent, en entrant dans la ſalle baſſe, qu'il étoit arrivé. Sur quoi M. B.. ſouriant à Mylord Davers, entra, diſant: ſoyez le bien venu dans le comté de Bedford! Soyez trois fois le bien venu dans cette maiſon! je ſuis tout réjoui de vous voir, monſieur le Chevalier.

Myladi m'a conté que jamais on ne vit de plus groteſque figure que celle du vieux Chevalier. Quand il ſe vit ainſi ſalué, il ſe leva; mais lorſque M. B..... lui tendit la main, il

mit les ſiennes derriere le dos : non, Monſieur, lui dit-il, il n'en ſera pas ainſi ! Le regardant enſuite trois ou quatre fois depuis les pieds juſqu'à la tête, il éclata en ces termes : êtes-vous le fils de mon frere ? Etes-vous ce fils unique dont votre bon pere avoit coutume de ſe glorifier, & de dire que, pour la beauté de la perſonne, le courage, la nobleſſe des ſentiments, on ne trouveroit pas ſon pareil dans trois comtés d'Angleterre ?

C'eſt le même, mon cher Chevalier, répondit-il, que la prévention de mon très-honoré pere lui faiſoit croire ne pouvoir être aſſez loué.

Qu'eſt-ce que tout cela eſt devenu, reprit-il ? Il eſt bien récompenſé, n'eſt-il pas vrai, de vous avoir appris à connoître le monde ? Mon neveu ! es-tu fou, ou un ignorant écervelé, ou un vieux radoteur.....?

Quoi donc, M. le Chevalier, interrompit M. B..... ! que voulez-vous dire ?

Ce que je veux dire ! C'eſt qu'alors tu te ſerois conduit préciſément comme tu as fait.

Venez, venez, M. le Chevalier, reprit-il, vous ne connoiſſez pas les motifs qui m'ont déterminé. Vous ne ſavez pas quel Ange j'ai trouvé, tant pour la perſonne que pour l'eſprit. Vos yeux auront bientôt le bonheur de la voir, vos oreilles le plaiſir de l'entendre parler ; mais alors vous appellerez des profanations les diſcours que vous venez de tenir.

Qu'eſt-ce que j'entends ! qu'eſt-ce que j'entends ! Vous parlez tous un langage romaneſque ; & depuis la ménagere juſqu'au chef

de la famille, vous êtes tous fous à lier. Sur mon ame, mon neveu, je ſouhaiterois pour ton honneur que tu fuſſes.... Mais que ſert-il de ſouhaiter! J'eſpere que vous n'amenerez pas votre Sirene dans ma compagnie.

Aſſurément, monſieur le Chevalier, je l'y introduirai, parce que j'aime à vous procurer du plaiſir. Pour votre propre honneur, continua M. B...., ne dites pas un mot de plus contr'elle, juſqu'à ce que vous l'ayiez vue, vous aurez moins de ſujet de vous dédire, & moins d'occaſions de vous repentir.

Que diable, je ſuis dans un château enchanté, cela eſt ſûr. Quelle maladie épidémique vous a donné cette petite ſorciere? comment a-t-elle fait cela?

M. B.... le pria de s'aſſeoir, &, tandis qu'il répondoit à quelques queſtions ſur des affaires de famille, les Dames & Mylord Davers rioient, à ce qu'il paroiſſoit. Ce que le Chevalier ayant remarqué (car il ſemble être aſſez fin quelquefois), il s'écria: que diable! ſuis-je un homme à être ainſi moqué? Mylord Davers, j'eſpere que vous n'êtes pas enſorcelé auſſi?

Je le ſuis en vérité comme les autres, M. le Chevalier. Ma ſœur B... eſt mes amours.

Ps! ps! ſiffla-t-il, marquant une étrange ſurpriſe. Et vous, jeune homme, comment êtes-vous?

Comment je ſuis, M. le Chevalier, répondit M. H....! je donnerois tout ce que j'ai & tout ce que j'aurois jamais au monde, d'avoir une femme ſemblable à celle-là.

Il courut vers la fenêtre, qu'il ouvrit avec

précipitation, &, regardant dans la cour de tous côtés, il ſe mit à crier : Holà !... Ho !.... palefrenier !... Jean.... Jonas, ſellez mon cheval !.... je ne demeurerai pas davantage dans cette compagnie !... je m'en irai !... Holà... Jonas, cria-t-il de nouveau.

Vous n'êtes pas ſi preſſé, monſieur le Chevalier, lui dit M. B... !

Sur mon ame, ſi fait, je ſuis preſſé ! Je me retirerai dans le village pour cette nuit ; je... Mais qui arrive-là ? Car dans cet inſtant le carroſſe, qui me ramenoit, entroit dans la cour. Qui eſt-ce ? Qui eſt-elle ?

C'eſt une de mes filles, repartit la Comteſſe ; c'eſt Jeanneton, ma cadette ; c'eſt la fleur de ma famille, monſieur le Chevalier.

Sur mon ame, reprit-il, je m'en allois avec précipitation, car je m'imaginois que c'étoit votre grande enchantereſſe.

Myladi Davers vint au-devant de moi. Ma chere Paméla, dit-elle, jouez bien le rôle que je vais vous propoſer. Le Chevalier Jacob Swynford eſt arrivé. Vous êtes Jeanneton, la cadette des filles de la Comteſſe de C..... voilà votre perſonnage.

Mais, Madame, dis-je, Myladi Jeanne n'a pas les apparences d'être mariée comme moi, qui en ai toutes les allures & le port, quoique je cherche, autant qu'il m'eſt poſſible, à ne le pas paroître.

Elle éclata de rire de ma remarque. Venez, Myladi Jeanne, dit-elle (car j'entrois dans ce moment dans la plus grande porte) j'eſpere que vous avez fait une agréable promenade.

Très-agréable, Madame, répondis-je en en-

trant dans la chambre. Le quartier eſt charmant, Myladi Davers. (*Faites-moi ſigne lorſque je jouerai mal mon perſonnage, lui dis-je tout bas*). Où eſt madame B.... ? Dans le moment j'apperçus cet étrange perſonnage, je reculai d'un demi-pas, & pris un air plus réſervé, en lui faiſant une profonde révérence.

Le Chevalier paroiſſoit ne ſavoir qu'en penſer, jettant les yeux tantôt ſur moi, tantôt ſur M. B.... Mais ce cher Monſieur le mit tout-à-fait hors d'embarras, en me prenant la main & diſant: hé bien, Myladi Jeanne, n'avez-vous point rencontré ma fugitive dans votre promenade ?

Non, Monſieur, répondis-je. A-t-elle pris le même chemin que moi? Je vous avois dit que je prendrois la grande route.

Voici Myladi Jeanne C...., reprit M. B... en me préſentant à ſon oncle. C'eſt une charmante créature, ajouta ce cher Monſieur. N'avez-vous point de fils digne de cette alliance ?

Oui, j'en ai à marier, mon neveu.... C'eſt-là une Dame, malapeſte ! Pourquoi, lui dit-il tout bas, n'avez-vous pas planté-là votre piquet ?..... Avec votre permiſſion, Mademoiſelle. En même-temps il me ſalua d'un baiſer, & ſe tournant du côté de la Comteſſe: ſur mon ame, Madame, vous avez-là une charmante fille ! Si mon imprudent neveu avoit vu cette aimable créature, & que vous y euſſiez conſenti, jamais il ne ſe ſeroit abaiſſé comme il a fait ?

Vous avez raiſon, M. le Chevalier, repliqua M. B...; mais j'ai toujours trop évité mon

bonheur. Cependant on peut dire que ces Dames de famille n'expoſent jamais leurs poupées dans la compagnie des garçons ; & quand, mais trop tard, nous voyons que nous nous ſommes trompés, notre précipitation nous tourmente.

Cela eſt fort bien dit, mon enfant. Sur mon ame, je ſouhaite que tu te repentes, quoique tu ſois hors d'état de réparer le tort que tu t'es fait ! Que ce ſoit-là un de tes tourments, toutes les fois que tu verras cette Demoiſelle, comme je ſuis perſuadé que la choſe ſera.

Le Chevalier me prenant par la main, me regardant depuis les pieds juſqu'à la tête, & me faiſant pirouetter, ce qui paroît être ſa maniere, lorſqu'il voit une Dame pour la premiere fois (coutume modeſte auſſi, direz-vous, Mademoiſelle), dit : en vérité, Mademoiſelle... Myladi Jeanne, voulois-je dire... vous êtes une charmante perſonne ! Avec votre permiſſion, que je vous ſalue encore une fois. Sur mon ame, madame la Comteſſe, elle eſt charmante ! Mais... mais..., ajouta-t-il en reculant, êtes-vous mariée, Madame ?

J'avois l'air un peu ſot. Ma nouvelle maman s'avança vers moi, & me prenant par la main, dit : vous voilà groteſquement habillée aujourd'hui, Jeanneton ! Quelle jupe avez-vous miſe-là ? elle vous fait paroître, je ne ſaurois dire comment.

Sur mon ame, Madame, reprit-il, je le croyois ainſi ; car que ſert-il de mentir ? Mais cela ne vient que de la jupe, je le vois bien. Réellement, Myladi Jeanne, cette jupe ſuffi-

roit pour déſeſpérer une cinquantaine de perſonnes de votre ſexe, dans la penſée que vous ſeriez mariée. Je m'imaginois qu'il y avoit quelque choſe. Il y en a peu qui échappent à ma pénétration, j'ai toujours eu l'œil là-deſſus, parce que j'ai deux filles. Mais c'eſt la jupe, je le vois clairement. Vous êtes ſi mince par-tout ailleurs qu'ici, continua-t-il en mettant les mains ſur ma hanche; ce qui me déconcerta tout-à-fait, & me fit retirer derriere la chaiſe de la Comteſſe.

Fi, monſieur le Chevalier, reprit M. B...! prendre de pareilles libertés avec des Demoiſelles à marier, en préſence de jeunes Meſſieurs comme nous! Vous donnez-là un mauvais exemple.

Pendu ſoit qui vous donne un mauvais exemple, mon neveu, répondit-il. Vous avez cependant raiſon, lorſque vous appellez Myladi Jeanne une demoiſelle à marier: je m'en apperçois bien, ſans cela elle n'auroit pas été ſi honteuſe. Je jurerai pour elle dans l'occaſion. Ha, ha, ha..., j'en ſuis ſûr, répéta-t-il, elle eſt fille. Notre ſexe donne en peu de temps un air plus libre aux Dames mariées.

Comment, M. le Chevalier, dit Myladi Davers?

O fi, dit la Comteſſe! Ne ſauriez-vous louer les perſonnes à marier qu'aux dépens de celles qui le ſont? Que voyez-vous de libre chez moi?

Ou chez moi, ajouta Myladi Davers?

Il faut le dire, Meſdames, vous êtes fort modeſtes. Mais prétendez-vous aller de pair pour rougir avec cette charmante vierge? Le

prétendez-vous? Jerni de ma vie, Mademoiſelle.... Myladi Jeanne, voulois-je dire.... me prenant par la main, ſortez de derriere la chaiſe de votre maman; & vous deux Dames tenez-vous debout à côté d'elle..... Là, cela eſt bien.... Rougiſſez maintenant à l'envi, & nous verrons Myladi Jeanne rougir trois fois plus que vous, & d'un rouge cramoiſi la moitié plus beau. Voyez-vous celui-là! comparez-le à celui-ci. Je parie cent guinées en faveur de Myladi Jeanne. Alors frappant du pied & levant les mains & les yeux il s'écria: ô Chriſt! Myladi Jeanne l'a tout, & les autres rien.... ſur mon ame elle l'a tout.... Ha, ha, ha..... Vous pouvez vous aſſeoir toutes deux. Vous avez rougi trop tard, je vous en réponds.... Hé bien! as-tu fait, Myladi Jeanne?

Je me hâtois de me retirer, mais il me dit: permettez que je vous conſidere encore, Mademoiſelle, car je veux vous examiner ſans vous comparer à perſonne. Je m'en allai, n'ayant jamais été auſſi décontenancée. Quel étrange perſonnage eſt-ce là, penſai-je?

Le ſouper étant ſur le point d'être ſervi, il continuoit à me prendre pour Myladi Jeanne, & il diſoit que ſa préſence lui faiſoit plaiſir. Mais il étoit réſolu à ne ſe mettre à table qu'avec elle.

La Comteſſe dit qu'elle vouloit aller chercher ſa fille. En même-temps elle ſortit, & rentra un moment après, diſant que madame B.... ayant appris l'arrivée du Chevalier, & qu'il ſouhaitoit ne la pas voir, elle demandoit excuſe ſi elle ne ſoupoit pas avec la compagnie; & que Myladi Jeanne deſiroit ſouper avec elle.

C'eſt-là la plus mauvaiſe nouvelle, dit le Chevalier, que j'aie reçue de l'année. Mon neveu, faites ſouper votre créature avec une autre, afin que nous puiſſions avoir Myladi Jeanne.

Je ſais, reprit la Comteſſe qui ſouhaitoit de voir juſqu'où il pouſſeroit la choſe, que Jeanneton ne quittera pas madame B....; de ſorte que, ſi vous voulez voir l'une, il faut que vous ſouffriez auſſi l'autre.

Puis donc que la choſe doit être ainſi, il faut ſe contenter, répondit-il. Je ſerois cependant bien aiſe de voir Myladi Jeanne; j'en ſerois charmé. Mais je ne me mettrai point à table avec la créature de M. B.... : c'eſt un point réſolu.

Hé bien, laiſſons-les ſouper enſemble, dit M. B...., & tout ſera terminé. Mon oncle a le goût auſſi délicat que perſonne au monde, dans le jugement qu'il porte de la beauté des Dames (*cela eſt vrai, mon neveu*, dit-il); mais il ne ſauroit gagner ſur ſon caprice de faire compliment à la plus belle Dame de l'Angleterre.

Réfléchis, mon neveu, réfléchis..... que cette folie que tu ne devois pas faire, & le nom de femme que tu donnes à cette créature, me chargera d'une niece mal-à-propos, cela eſt ſûr. Dès le moment que la créature viendra pour prendre place avec ces Dames, je m'en irai, cela eſt encore plus ſûr.

Sortirai-je donc, reprit M. B...., pour engager Paméla à ſouper ſeule, & pour perſuader à Myladi Jeanne d'être des nôtres?

De toute mon ame, mon neveu, répon-

dit-il; c'eſt-là une bonne idée..... Mais *Paméla*, dites-vous? Le plaiſant nom! j'en ai oui parler quelque part. Eſt-ce un nom chrétien ou païen? Il eſt moitié l'un, moitié l'autre, comme ta créature! Ha! ha! ha!

Que je ſois pendu, dit tout bas, M. H.... à ſa tante, ſi le Chevalier Swyndford n'a beaucoup d'eſprit, quelque bizarre que ſoit l'uſage qu'il en fait! Je lui reſſemble fort.

Ecoutez, mon neveu, dit le Chevalier à M. B... en ſortant de la chambre, je veux vous dire un mot. Ne nous dupez pas en faiſant paſſer votre créature avec ſon nom païen pour Myladi Jeanne. Je lui ai mis une marque, & je la reconnoîtrois entre mille, eût-elle changé de jupe. Il éclata alors de rire & ajouta qu'il eſpéroit que Myladi viendroit, & qu'elle viendroit ſans certaine perſonne avec elle.... Mais je me défie de quelque complot..... Sur mon ame, je ne reſterai pas, ſi elles viennent enſemble! je ne veux pas être joué... Si l'une vient, ou toutes deux.... Où eſt mon fouet?.... Je m'en vais.

En vérité, monſieur B..., dis-je en entrant, j'aurois mieux aimé reſter avec madame B..., comme j'en avois prié la compagnie.

C'eſt elle, c'eſt elle, s'écria le Chevalier...! Vous n'avez perſonne derriere vous?.... Non, elle n'a perſonne. Maintenant, mon neveu, vous en agiſſez bien. Je craignois que vous ne me jouaſſiez quelque tour... Vous auriez, répéta-t-il, préféré à reſter avec madame B.....! Oui, je vous en réponds, dis-je. Mais vous ſerez en meilleure compagnie, ma chere enfant.

Voulez-vous bien avoir la bonté, ma ſœur, dit M. B...., de prendre cette place, puiſque Paméla, pour ne pas donner du mécontentement à mon oncle, qui vient nous voir ſi rarement, ne viendra pas l'occuper.

Myladi prit donc le haut bout de la table, & je m'aſſis au-deſſous de ma nouvelle maman. Comment avez-vous laiſſé madame B....., Jeanneton, me demanda-t-elle ?

Un peu embarraſſée, répondis-je.... Mais elle s'eſt un peu plus tranquilliſée, lorſque M. B....., a témoigné ſouhaiter que je vinſſe.

Mylord Davers étoit aſſis à côté de moi, à qui le Chevalier dit : oſerois-je vous demander la grace, Mylord, de permettre que je m'aſſeye à côté de Myladi Jeanne ?

Ne vaudroit-il pas mieux, mon oncle, lui dit M. B...., que vous vous plaçaſſiez vis-à-vis d'elle ?

Certes cela eſt fort bien penſé. Par ma foi, mon neveu, tu ſais ce qu'il eſt à propos de faire ! Je le veux.... Conformément à cela il remua ſa chaiſe, & j'en fus charmée ; car, quoique je fuſſe sûre qu'il m'examineroit attentivement, cependant je craignois encore plus que, s'il s'aſſeyoit à côté de moi, il ne s'abſtînt pas de tater mes jupes.

Il s'étendit à ſa maniere ſur mes louanges ; mais il s'y prenoit quelquefois ſi groſſiérement, qu'il me faiſoit de la peine.

Après ſouper les Meſſieurs vuiderent leur bouteille, & les Dames & moi nous nous retirâmes. Environ minuit ils ſe ſéparerent, le Chevalier n'ayant parlé que de Myladi Jeanne, ſouhaitant que M. B.... fût heureuſement marié

avec une ſi charmante perſonne, qui avoit les marques de ſon illuſtre naiſſance dans ſon port, & dont chaque trait & chaque regard montroient la nobleſſe de ſon origine.

Ils le laiſſerent aller coucher dans ſon erreur. Le lendemain matin la Comteſſe nous dit qu'elle ne croyoit pas avoir jamais vu un exemple plus frappant d'un orgueil auſſi ſtupide & ruſtique que celui du Chevalier; & que, ſi c'étoit là le fruit naturel de la naiſſance & de l'ancienneté de la famille, elle ſeroit malade d'avoir un pareil avantage. Car venir dans la maiſon de ſon neveu, ſouffrir que la Maîtreſſe du logis ſoit renfermée, & qu'on ne lui permette pas de paroître, pour ſatisfaire ſa ridicule & brutale inſolence, & ſe conduire comme il a fait, ſont des choſes qui forment un contraſte ſi odieux avec l'orgueil de ſa naiſſance, que je m'en ſouviendrai toute ma vie. O madame B....., combien n'avez-vous pas d'avantages ſur tous ceux qui vous voient; mais encore plus ſur les perſonnes qui prétendent vous traiter ſi indignement!

J'attendois à tout moment qu'on m'appellât pour déjeûner, dans la penſée que peut-être je verrois comment la choſe ſe termineroit. Je ſouhaitois que, quand il auroit découvert qu'on lui en avoit impoſé, il ne ſe mît pas en fureur. Je craignois que tout cela ne ſe terminât pas auſſi-bien que je ſouhaitois; car chacun paroiſſoit être ſérieuſement irrité contre le Chevalier Swyndford.

JEUDI.

JE reprends mon conte. Vers l'heure du déjeûner, lorſque chacun étoit déjà aſſis, ma chaiſe demeura vuide, le Chevalier commença à demander Myladi Jeanne. Mais, mon neveu, dit-il, quoique je voie qu'on ait laiſſé à la table à thé une chaiſe pour quelqu'un, je ne veux point de votre créature.

Puiſque vous ne vous ſouciez pas de la voir, répondit M. B...., nous ne l'aurons pas, & nous prierons Myladi Jeanne de remplir la place de madame B....

De tout mon cœur, repliqua-t-il.

Mais, mon oncle, reprit M. B....., n'avez-vous réellement ni deſir, ni curioſité de voir la fille que j'ai épouſée?

Aucun, ſur mon ame, dit-il.

J'entrai préciſément alors, & après avoir ſalué la compagnie & le Chevalier, je demandai ſi je remplirois la place de madame B..... en ſon abſence? En diſant cela je m'aſſis.

Après le déjeûner, quand les domeſtiques ſe furent retirés, Myladi Davers me tint ce diſcours: Myladi Jeanne, vous êtes une jeune Demoiſelle, qui poſſédez tous les avantages de la naiſſance & de la famille, & quelque portion du ſang le plus pur du Royaume coule dans vos veines; & le Chevalier Jacob Swyndford eſt de vos grands admirateurs. Ne ſauriez-vous, puiſque cela ſortira de votre bouche avec une double grace, le convaincre qu'il en agit d'une maniere déſobligeante dans la maiſon de mon frere,

en éloignant de ſa compagnie la perſonne que le maître de ce logis a jugé digne d'en établir la maîtreſſe ? Apprenez-nous auſſi ſi vous croyez que mon frere faſſe bien de ſe prêter à un caprice auſſi déraiſonnable ?

Comment, Myladi Davers, m'écriai-je ! c'eſt de vous que cela vient ! Je ne m'y ſerois pas attendue.

Mon oncle, dit M. B.... , eſt l'unique perſonne du Royaume à l'humeur de qui je vouluſſe me prêter ainſi. Je ne doute pas que, quand il verra combien j'ai été diſpoſé à l'obliger dans une choſe auſſi importante, il ne voulût en avoir agi d'une maniere plus généreuſe qu'il n'a fait. Mais, Myladi Jeanne, que répondez-vous aux queſtions de ma ſœur.

S'il faut que je diſe ma penſée, repliquai-je, je prendrai la liberté de parler ſérieuſement à M. le Chevalier, & de lui dire que, quand une choſe eſt faite, & qu'on ne ſauroit y remédier, il auroit dû prendre garde à ne pas ſemer de l'indifférence & de l'animoſité entre le mari & la femme, & apporter plus d'attention pour ne pas donner à un homme du mécontentement de ſon choix, & le rendre peut-être malheureux pour toute ſa vie.

Puiſqu'ils ſont tous contre moi, répondit le Chevalier, & vous auſſi, Mademoiſelle, dont j'eſtime plus l'opinion que celle de tous les autres, vous pouvez faire venir cette fille, & la faire aſſeoir, ſi vous le voulez. Si elle eſt ſeulement la moitié auſſi jolie, auſſi ſage & auſſi modeſte que vous, je ſerai prêt, puiſque, comme vous le dites, on ne ſauroit y remédier, à me raviſer là-deſſus ; car, il faut l'avouer, il eſt un

peu dur, ſi jusqu'ici elle s'eſt trouvée dans cette bonne compagnie, de s'en voir éloignée à cauſe de moi.

J'ai réellement rougi plus d'une fois à cette occaſion, dit la Comteſſe, à cauſe de vous, M. le Chevalier. La maîtreſſe de ce logis eſt plus que la moitié auſſi ſage, auſſi modeſte & auſſi aimable. Dans l'eſpérance que vous rougirez à votre tour, voyez dans la perſonne de ma fille Jeanneton, que vous avez admirée à ſi juſte titre, la maîtreſſe du logis, & la Dame avec ſon nom païen.

Le Chevalier étoit tout interdit, nous regardant ſucceſſivement les uns les autres, puis attachant les yeux fixement ſur le plancher. Enfin, il ſe leva, & fit un affreux ſerment. Faut-il que je ſois ainſi joué & dupé! le faut-il? Cette maiſon, ni ſa préſence ne me ſont plus ſupportables maintenant; cela eſt ſûr, je m'en irai.

M. B.... me regarda, me faiſant ſigne de la tête du côté du Chevalier qui étoit en mouvement pour partir. Je me levai, & m'avançant vers lui, je lui pris la main, diſant: j'eſpere, M. le Chevalier, que vous ſupporterez l'une & l'autre, quand vous verrez qu'il n'y a de différence que dans la famille, entre la ſuppoſée Myladi Jeanne que vous avez louée ſi obligeamment, & la fille que votre cher neveu a ſi fort exaltée.

Laiſſez-moi partir, répondit-il, je ſuis dupé de la maniere la plus terrible.... Je ne ſaurois vous regarder en face! ſur mon ame, je ne ſaurois! car il eſt impoſſible que vous me pardonniez.

Non, Monſieur, repris-je, cela n'eſt pas impoſſible. Vous n'avez rien fait que je ne puiſſe vous pardonner, ſi votre cher neveu peut en faire autant; car, s'il y a eu du mal, cela le regarde; mais je ſuis bien ſûre qu'il paſſera là-deſſus. Pour l'amour de lui, je puis même demander à genoux la bénédiction à l'oncle d'un Gentilhomme que j'honore autant; au frere de ma bonne Maîtreſſe défunte; & je vous prie de m'excuſer de ce que je me ſuis jointe à la compagnie, pour vous tenir dans cette incertitude.

Bénite ſoyez-vous!..... O Chriſt! dit-il, en frappant du pied.... Qui pourroit ne vous pas bénir! Il s'agenouilla & m'embraſſa... Maudiſſez-moi, ce fut l'étrange expreſſion dont il ſe ſervit, ſi jamais j'ai été auſſi touché que je le ſuis.

Comme le ruſtique Chevalier m'avoit, dans ſes tranſports, fait tenir plus bas que je ne m'étois agenouillée, mon cher M. B.... s'approcha pour me ſoutenir par les bras. Craignant d'ailleurs que je ne fuſſe trop touchée, il fit mine de me lever; mais le Chevalier le prévint, & ſe contenta de me demander comment ſe portoit mon Ange. Maintenant elle a fait ſa conquête, & triomphe d'un chacun.

Vous l'appellez Ange, dit le Chevalier Swyndford: ſur mon ame, ſi ſa bonté & ſa douceur ne me confondent! Voyons ſi je pourrai me tenir debout!... Croyez-moi, je ſuis fâché de m'être conduit en ours, comme je l'ai fait; & plus j'y penſe, plus j'ai honte de moi-même. En diſant cela, les larmes couloient le long de ſes joues barbues, ce qui me toucha beau-

coup : car n'étoit-ce pas un ſpectacle bien touchant de voir pleurer un homme qui avoit l'air ſi dur & ſi inhumain ?

M. H..... portant ſon mouchoir à ſes yeux, ſa tante lui demanda, pourquoi cela, Jeannot ? Pourquoi, répondit-il ? je ne ſais comment diable les choſes vont ici, mais elles ſont auſſi extraordinaires que jamais j'en aie vu : chaque jour on eſt prêt à pleurer, ſans ſavoir ſi c'eſt de joie ou de chagrin. Je ne ſais en punition de quoi tout cela m'arrive.... Quand il eut fini, les deux Dames, dont les yeux charmants brilloient auſſi de joie, ſourirent de l'effet que cette ſcene avoit produit ſur ſon eſprit, & de ce qu'il avoit dit.

Eh bien, Madame, dit le Chevalier en s'approchant de moi, qui m'étois levée de deſſus ma chaiſe, vous voulez me pardonner ! je vous ſouhaite de tout mon cœur toute ſorte de bonheur : oui, ſur mon ame, je vous le ſouhaite ! En même-temps il me ſalua d'un baiſer. Je n'aurois pu croire qu'il y eût une telle perſonne au monde. Je ne m'étonne pas ſi mon neveu vous aime ! Vous l'appellez ſœur, Myladi Davers, n'eſt-ce pas ? Si vous le faites, je la connoîtrai pour ma niece.

Ne le ferois-je pas ! Oui, je le fais, dit Myladi en s'approchant de moi, & je ſuis glorieuſe de lui donner ce nom. Je vous dirai, pour votre conſolation, quoiqu'à ma honte, qu'avant de connoître ſes excellentes qualités, j'en ai uſé envers elle encore plus mal que vous n'avez fait ; mais je m'en ſuis bien repentie dès-lors.

Je lui fis une révérence, & lui baiſant la

main, je lui dis : vous m'avez fait une ample réparation, ma très-chere Myladi : je puis bien dire ſincérement *qu'il a été bon pour moi d'être affligée.*

Comment, mon neveu ! elle a la crainte de Dieu. Je l'avois déjà remarqué auparavant dans ſes yeux. Je ſuis ſûr d'avoir oui ces mots. Ils ſont quelque part dans l'Ecriture, je crois... Qui ſait ſi elle ne ſera pas un moyen de ſauver votre ame ! mais, que dis-je ? vous ſavez cela mieux que moi.

Oui, dit M. B...., elle ſera l'inſtrument du ſalut à cent perſonnes ; & elle pourroit bien vous ſauver, ſi vous demeuriez avec elle ſeulement un mois.

Mais, mon neveu, reprit le Chevalier, j'eſpere que vous me pardonnez auſſi : car maintenant que j'y penſe je ne crois pas que jamais vous ayiez rien ſouffert de votre vie avec autant de patience.

Je ſavois, répondit ce cher Monſieur, que chacune des extravagances que vous accumuliez augmenteroit le triomphe de celle qui me charme, & accroîtroit votre douleur ; & comme d'ailleurs je n'étois pas réellement privé de ſa compagnie, je pouvois ſupporter tout ce que vous diſiez & faiſiez. Mais ne vous reſſouvenez-vous point cependant que je vous ai averti de parler mal d'elle le moins que vous pourriez, parce que vous auriez à vous dédire ſur moins de choſes, & moins d'occaſions de vous repentir ?

J'ai fait, laiſſez-moi partir pour me rendre compte à moi-même de tout ce que j'ai dit contr'elle en ſa préſence. Quand j'y penſe, &

& à la maniere dont elle l'a pris, ſur mon ame je crois que cette penſée me rendra à demi enragé !

A dîner, M. Williams étant de la compagnie, le Chevalier me dit qu'il m'admiroit autant qu'il le faiſoit dans le temps qu'il me croyoit être Myladi Jeanne : mais il ſe plaignoit du tour que nous lui avions joué ; ce qui paroiſſoit le rendre de temps en temps un peu rêveur.

Il fit une grande attention à la dextérité dont il diſoit que je faiſois les honneurs de la table. A chaque inſtant il levoit les yeux au Ciel, accompagnant ce mouvement d'un Dieu ſoit avec moi ! Sur mon ame, voilà qui eſt fait bien adroitement ! Vous paroiſſez, Madame, être née pour ces choſes ; je ne veux pas que perſonne me ſerve que vous. Et ne vous imaginez pas que vous ayiez une petite tâche. J'ai l'eſtomac bon ; &, quand il y auroit cinquante plats, je goûte conſtamment de tous. Il diſoit vrai ; & Jean ne fut en quelque ſorte occupé pendant une demi-heure qu'à aller & venir du Chevalier à moi & de moi au Chevalier.

Il nous quitta après dîné, pour aller auprès de madame Jervis, à qui il fit quantité de queſtions à mon ſujet, & ſur la maniere dont les choſes en étoient venues au point où elles ſont. Il revint joindre la compagnie, pour boire le café, & s'adreſſant à moi, je viens d'avoir un colloque, ce fut ſon expreſſion, avec madame Jervis à votre ſujet, ma niece. Sur mon ame, ſi j'ai jamais rien ouï de pareil ! Elle m'a dit que vous ſaviez jouer du

claveſſin, & chanter auſſi : voudriez-vous en donner un petit échantillon ? Ma Marthe en joue fort bien, & Dorothée auſſi : je ſuis connoiſſeur en Muſique, & voudrois volontiers vous entendre.

Je lui répondis que, puiſqu'il s'y connoiſſoit, je craindrois de jouer devant lui ; mais qu'après que nous aurions bu le café, je ne me le ferois pas demander une ſeconde fois.

Quand nous eûmes fini, il réitéra ſa demande ; &, conformément à ma promeſſe, je jouai un air que j'accompagnai de la voix. Jerni de ma vie, dit le Chevalier, vous faites tout cela dans la perfection !... Mais je vois comment il faut s'y prendre. Mes filles ont formé mes doigts. En même-temps il prépara ſes mains pour jouer, & nous étala une magnifique paire de pattes.... La peſte ſoit de vous ! ils touchent deux clefs à la fois : mais ces doigts déliés & agiles ſe trouvent par-tout, mes yeux ne ſauroient les ſuivre. Ps.. ps... ſiffla-t-il.... ils ſont ici, là, & par-tout à la fois..... Mon neveu, je crois que vous m'avez joué un autre tour. Ma niece eſt certainement de qualité. Le rapport qu'on en a fait ne lui rend pas juſtice.... Jouez encore un air ſur le claveſſin, & accompagnez-le de votre voix..... Par ma foi votre voix accompagne bien agréablement vos doigts ! Sur ma vie, quand je ſerai de retour, je piquerai comme il faut mes haridelles ! ce fut l'expreſſion polie dont il ſe ſervit, parlant de ſes filles. Myladi Davers, vous ne ſavez pas combien d'argent elles m'ont coûté pour les élever ſelon leur qualité, & voici une perſonne qui n'eſt qu'un petit enfant en

comparaiſon, qui les ſurpaſſe beaucoup, ſans que l'on ait rien dépenſé du tout pour elle. Mais recommencez.... Je ſuis un grand ſot! je me prive par mon babil du plaiſir de la muſique... Oui, vous y êtes!.... C'eſt cela!.....; ſur mon ame, c'eſt cela! Oh! que ne puis-je danſer auſſi-bien que tu chantes! Tout vieux que je ſuis, je danſerois une ſarabande.

Après ſouper, la converſation tomba ſur un ſujet dont il faut que je vous entretienne, parce qu'il s'agit d'une des raiſons qui ont fait blâmer M. B.... de m'avoir épouſée. Quelques-uns même de ſes amis le lui ont reproché, après que, pleins de bonté pour moi, ils lui avoient fait réparation à tout autre égard. Ce reproche conſiſte en ce qu'il a donné aux jeunes gens de famille, & qui ont du bien, l'exemple de ſe marier à des perſonnes au-deſſous de leur condition.

Ce fut le Chevalier qui le premier entama cette affaire. J'aime ma nouvelle niece, dit-il; mais il y a encore une choſe en tout cela qui me fait de la peine. Que deviendra la diſtinction des rangs, ſi la mode d'épouſer la femme de chambre (excuſez-moi, Madame) de ſa mere s'établit parmi nos jeunes Meſſieurs? Les jeunes Dames & les jeunes Meſſieurs ne ſont déjà que trop diſpoſés à s'écarter de leur devoir & à déshonorer leur famille. Nous n'en avons que trop d'exemples. Je me flatte que vous me pardonnerez l'un & l'autre ce que je viens de dire.

C'eſt là en effet, dit Myladi Davers, l'unique choſe qui puiſſe encore faire de la peine. Je ne ſaurois m'empêcher de dire que le Che-

valier a touché là une corde qui feroit ſouhaiter que cet exemple n'eût pas été donné par un Gentilhomme d'une famille auſſi ancienne. Mais on n'y penſe plus, dès qu'une fois on connoît cette chere créature, & chacun juge alors que M. B..... ne devoit pas faire autrement qu'il a fait.

Hé bien, Paméla, dit M. B....., qu'avez-vous à dire à cela? Pouvez-vous me juſtifier de ce blâme dont on me charge? C'eſt là une choſe qui m'a ſouvent été objectée. Faites uſage en ma faveur de quelques-uns de ces jolis arguments que vous ſavez ſi bien pouſſer.

En vérité, Monſieur, répondis-je en baiſſant les yeux, il ne me convient pas de rien dire ſur ce ſujet.

Cela vous convient parfaitement bien, repliqua-t-il, ſi vous pouvez le faire. Je vous prie donc, ſi vous avez quelque choſe à dire à ma décharge, de contribuer à me juſtifier.

Ne voulez-vous pas, Monſieur, me diſpenſer de parler ſur cette queſtion? Je ne ſais en vérité que dire Quand je devrois prononcer là-deſſus pour moi-même ſeulement, je n'aurois pas un mot à dire. Car je ſuis tout-à-fait dans l'idée qu'il faut en général obſerver la diſtinction des rangs, quoique je regarde le cas préſent comme une heureuſe exception à la règle.

M. B....., me regardant comme s'il attendoit encore quelque choſe de moi, ne voulez-vous pas m'en diſpenſer, lui répétai-je? Certes je ne ſaurois prononcer là-deſſus, quand je devrois être mon propre juge.

Mon intention a toujours été, ma chere, re-

prit-il, que vous fuſſiez votre propre juge; & vous ſavez que, quand vous vous exprimez comme vous faites à préſent, il m'arrive rarement de vous preſſer. Mais ſi vous avez quelque idée ſur ce ſujet, faites-nous-en part, parce que vos raiſonnements ſont toujours nouveaux & naturels.

Puiſqu'il le faut, Monſieur, je demanderai donc d'abord s'il n'y a point de nation ou point de loi chez quelque nation qui porte que, quand un jeune Monſieur, de quelque rang qu'il ſoit, a ſéduit une pauvre créature, de quelque rang qu'elle ſoit auſſi, le Monſieur ſoit obligé d'épouſer cette malheureuſe créature?

Je m'imagine, dit le Chevalier, qu'il y a dans quelque pays une pareille loi; mais je ne ſaurois dire où.

Penſez-vous, Monſieur le Chevalier, repris-je, que la loi, qu'elle exiſte ou qu'elle n'exiſte pas, ſoit cependant équitable?

Oui, par ma foi, répondit-il! quoique je doive avouer que, ſi elle avoit lieu en Angleterre, pluſieurs maris que je connois n'auroient pas les femmes qu'ils ont maintenant.

Vous en parlez ſciemment, je n'en doute pas, M. le Chevalier, dit M. B.....

Vraiment, repliqua-t-il, oui vraiment....; je ne ſaurois pas ſeulement ce que je fais!

Tout ce donc que j'en veux conclure, repris-je, eſt que cette autre loi ſeroit encore plus équitable, qui porteroit que tout homme dont les entrepriſes n'auroient pas eu le ſuccès qu'il s'en promettoit, à cauſe des principes d'honneur & de vertu de celle qu'il auroit tentée,

ne fût point blâmé pour avoir épouſé la perſonne qu'il n'auroit pas pu ſéduire. Ne ſeroit-il pas plus honorable pour l'un & pour l'autre, s'il l'épouſoit, d'autant plus qu'il y a plus de grandeur à récompenſer la vertu qu'à réparer la honte, ſi tant eſt que le mariage puiſſe réparer cette ignominie, ce dont je prends la liberté de douter ? Je demande pardon à la compagnie ; mais vous me l'avez commandé, Monſieur, ſans cela je n'aurois eu garde de parler là-deſſus.

Cela eſt admirablement bien dit ! Par ma vie, cela eſt bien dit, s'écria le Chevalier !

Cependant, dit M. B...., cela ne leve pas entiérement l'objection qui conſiſte en ce que mon mariage peut faire aſpirer les femmes de chambre à épouſer les fils de leurs maîtreſſes, & à faire deſcendre les jeunes Meſſieurs juſqu'à penſer à elles. J'approfondirai donc davantage ce ſujet, pour donner, en paſſant, à M. le Chevalier une foible eſquiſſe du mérite & du caractere de ma Paméla, dont il ne ſauroit être auſſi-bien informé qu'il l'a été de la honte dont il s'eſt imaginé que je m'étois couvert en l'épouſant.

Dans ce deſſein, permettez-moi de remarquer d'abord qu'il eſt néceſſaire que, tant les perſonnes qui appréhendent que cet exemple ne tire à conſéquence, que celles qui auroient du penchant à l'imiter, examinent en détail toutes les différentes circonſtances de mon cas. Par ce moyen je crois que l'on peut aiſément diſſiper tous les préjugés que l'on ſe ſera formés là-deſſus ; faire voir que la crainte des uns eſt mal fondée, & que les raiſons des autres ne

ſont qu'un prétexte pour couvrir une folie, qu'ils auroient faite ni plus ni moins, quand même ils n'auroient pas eu cet exemple.

Dans la ſuppoſition que ma conduite ait aſſez d'efficace pour ſervir d'exemple aux autres, ſoit en bien, ſoit en mal, je remarquerai d'abord que, ſi l'on veut l'alléguer pour excuſer la ſienne, il faut que l'objet des vœux de celui qui l'alléguera ſoit une fille d'une rare beauté, afin de juſtifier par ce moyen la force des premieres impreſſions qu'elle aura faites ſur lui. Ce n'eſt pas ſeulement à ſes yeux faſcinés & à ſon jugement aveuglé par la paſſion qu'elle doit paroître belle, mais encore aux yeux & au jugement d'un chacun, ami ou ennemi.

Enſuite, il faut qu'elle tire ſon origine de parents honnêtes & conſciencieux, quoique pauvres & d'une condition obſcure, qui, ayant conſervé leur intégrité au milieu des épreuves & des afflictions, aient, par leur exemple auſſi-bien que par leurs préceptes, inſpiré de bonne heure dans le cœur de leur fille des ſentiments de piété & de vertu.

Il faut de plus qu'aux charmes de ſa perſonne cette femme de chambre joigne un eſprit humble & docile, de beaux talents naturels, un eſprit vif, mais innocent, un caractere ſi excellent, un jugement ſi ſolide, que (par l'amour & l'eſtime que ces qualités lui attirent de la part de ſes camarades de ſervice, tant ſupérieurs qu'inférieurs) l'on puiſſe ſe promettre qu'un rang plus élevé lui ſiéra bien, & qu'elle s'y fera reſpecter.

J'ajoute qu'après ce bon fondement, poſé par les parents, elle doit avoir tous les avantages

qu'une bonne éducation peut donner à une femme : l'exemple d'une très-bonne Maîtreſſe qui cultive de ſi beaux talents, & qui édifie ſur d'auſſi bons fondements : une capacité ſurprenante pour apprendre tout ce qu'on lui enſeigne : une attention, une aſſiduité & une diligence qui lui ſoient preſque particulieres dans une ſi grande jeuneſſe, pour être en état, à l'âge de quinze ou de ſeize ans, de l'emporter ſur quelque jeune Demoiſelle de condition que ce ſoit, tant en agréments naturels de ſa perſonne, qu'en talents acquis : enfin que l'on n'apperçoive d'autre différence entr'elle & une perſonne de naiſſance, que dans ſon humilité.

Il faut, outre cela, qu'elle ait aſſez de fermeté pour ne pas ſuccomber à la tentation ; qu'elle ait réſiſté aux promeſſes & aux menaces d'une perſonne de qui dépendroit tout ſon bonheur temporel ; du fils de ſa maîtreſſe, à qui elle auroit les plus grandes obligations ; d'un homme qu'elle ne haïroit pas, mais qu'elle craindroit beaucoup, & qu'elle auroit été charmée de pouvoir obliger en ſuivant les mouvements de ſon cœur reconnoiſſant ; qui chercheroit à ſéduire ſa vertu par toutes ſortes de moyens, en lui propoſant d'un côté les motifs les plus propres à gagner une jeune fille ſans expérience, & en l'effrayant d'un autre qui lui offriroit des conditions avantageuſes, & très-avantageuſes même, vu ſon état, tant pour elle que pour ſes parents, qu'elle aimeroit plus qu'elle-même, & qui ſe trouveroient dans des circonſtances fâcheuſes & fort à l'étroit.

Il faut d'ailleurs qu'elle ait montré dans l'occaſion qu'elle préfere la vertu à la vie ; qu'a-

près avoir été entiérement remiſe au pouvoir d'une perſonne qu'elle auroit trop de raiſon de penſer ne lui avoir été donnée que pour parvenir au but que l'on ſe propoſoit, elle ait ſouffert la perſécution, réſiſté à des offres réitérées; que, dans le temps qu'on ne pouvoit réveiller ſes autres paſſions, on ait eſſayé de ſe rendre maître d'elle en flattant ſa vengeance, la paſſion favorite de ſon ſexe, qu'un tentateur, ſoit homme, ſoit démon, met rarement en jeu ſans ſuccès; qu'on lui ait offert, dis-je, de remettre ſa perſécutrice en ſon pouvoir; que, voyant qu'il n'y avoit aucun moyen de s'échapper, ayant mal réuſſi dans cent jolis petits projets qu'elle avoit formés, jeune & ſans ſecours comme elle étoit; menacée que, ſi elle ne ſe rendoit pas aux conditions avantageuſes & attrayantes qu'on lui offroit, il exécuteroit ni plus ni moins ce qu'il s'étoit propoſé, & qu'elle ſeroit privée des avantages qui lui étoient offerts; que, dans ces circonſtances, dis-je, elle ait eu la fermeté de répondre en ces termes, que je n'oublierai jamais: » je rejette vos propoſitions de » toute mon ame..... Puiſſe la Divinité m'a» bandonner lorſque je regarderai les gran» deurs du monde comme mon ſouverain » bien! Je ſais que je ſuis en votre pouvoir.... » Je crains que la volonté que vous avez de » me perdre ne ſoit égale à votre pouvoir. » Cependant j'oſe bien vous aſſurer que je » ne ferai jamais un ſacrifice volontaire de ma » vertu. Tout ce que je pourrai faire, foible » comme je ſuis, je le ferai pour vous mon» trer que ma volonté n'aura aucune part à la

» violence dont vous me menacez «; que quand on lui insinuoit, pour l'engager de se rendre, qu'on pourroit en venir à un mariage, elle ait pu répondre : » dès le moment » que j'accepterois vos propositions, tout mon » mérite, si j'en ai maintenant à vos yeux, s'é- » vanouiroit; je serois si éloignée de m'atten- » dre à cet honneur, que je m'en déclare- » rois moi-même tout-à-fait indigne «.

Si, dis-je, mes chers amis, on peut trouver une semblable fille, aussi charmante aux yeux de tout le monde, & non pas seulement à ceux du jeune homme prévenu en sa faveur, aussi rempli (ce que les gens de bien préféreront infiniment à la beauté) de principes de piété; possédant comme elle toutes les graces & toutes les perfections que peut donner une bonne éducation, ayant l'esprit aussi brillant, également prudente, modeste, généreuse, sans malice; qui ait été ainsi tentée, ainsi éprouvée par un homme qu'elle ne haïssoit pas, ainsi poursuivie ouvertement, & qui soit demeurée constamment vertueuse, & à l'épreuve de la tentation : si, dis-je, on trouve une semblable fille, qu'on lui laisse réformer son libertin, & qu'il l'épouse. Cet homme, fût-il Prince, on ne sauroit le blâmer: & j'ose bien assurer qu'il ne seroit pas à craindre que son exemple fût dangereux, parce qu'en tout un siecle il n'y aura pas deux Princes qui aient occasion de courir ce danger. Quoique je vous dirai cependant que, tant en Angleterre que dans les pays étrangers, je n'ai jamais trouvé de résistance ni de conduite pareille à la sienne; & néanmoins jamais je ne me suis autant abaissé pour parvenir à mes fins.

Ce ſont là des conſéquences qui ſe préſentent naturellement, ajouta ce cher Monſieur, & non des rafinements de l'hiſtoire de ma Paméla. Si celui qui prétendroit abuſer de mon exemple étoit capable de penſer & de comparer les choſes avec attention, il trouveroit que, bien loin de lui être favorable & d'autoriſer ces ſortes de méſalliances, il les rend plus difficiles qu'elles ne l'étoient auparavant.

Mais ſi ce jeune drôle eſt ſi nigaud qu'il ne puiſſe ni réfléchir, ni comparer, ni raſſembler toutes les circonſtances des cas où il eſt, je crois que ſon pere & ſa mere feront bien de lui choiſir une femme à leur gré, auſſi-tôt qu'il leur ſera poſſible; & la plus pauvre fille de toute l'Angleterre, qui eſt vertueuſe, auroit plus de raiſon de s'eſtimer heureuſe d'avoir manqué un pareil mari, qu'elle n'en auroit de ſe glorifier de l'avoir attrapé. Car un jeune homme, tel que celui-là, fera difficilement honneur à ſa famille dans toute autre occaſion.

En effet, dit la Comteſſe, ce ſeroit dommage après tout qu'un tel homme épouſât une Demoiſelle de famille qui eût de la prudence. Il ſuffit en vérité qu'il ſoit l'opprobre d'une honnête famille, & il ſeroit bien fâcheux qu'il en rendît deux malheureuſes.

Réellement, mon neveu, dit le Chevalier, je crois que vous avez dit une bonne partie de ce qu'on pouvoit répondre à l'objection. Il n'y a pas autant de danger que votre exemple ſoit pernicieux à des perſonnes capables de ſentiments & de réflexions, que je me l'étois imaginé. Il faut l'avouer, je n'avois pas examiné cette affaire aſſez mûrement.

Tout ſe réduit maintenant à ceci, dit Myladi Davers; c'eſt qu'il y aura un plus grand nombre de perſonnes qui apprendront que M. B... a épouſé la femme de chambre de ſa mere (excuſez-moi, ma ſœur), qu'il n'y en aura qui connoîtront les motifs qui l'y ont porté.

Je crois, ma ſœur, répondit M. B....., qu'il n'y en aura pas davantage. On ſait que j'ai quelque réputation dans le monde, & que je ne ſuis pas tout-à-fait idiot; les fautes mêmes que j'ai commiſes, en ne me conduiſant pas comme un homme vertueux, me ſeront utiles dans ce cas, quoique fâcheuſes dans un autre: l'idée que tout cela a donné de moi au Public l'engagera à entrer dans l'examen des motifs qui m'ont porté à me marier comme j'ai fait.

Ne voyez-vous pas, quand nous ſortons pour aller à l'Egliſe ou ailleurs, combien de perſonnes ſes belles qualités attirent ſur notre paſſage, pour admirer cette chere créature? Cela ne vous montre-t-il pas que la vertu l'a rendue plus remarquable que je ne l'étois avec toute ma fortune? Car auparavant, quelque leſte que mon équipage ait toujours été, je paſſois & repaſſois tranquillement ſans attirer l'attention de perſonne. J'aimerois mieux qu'on ne lui rendît pas ces honneurs ſi publiquement; car quand même je ſerois paſſionné pour l'oſtentation & la parade, que ſont ces honneurs, ni ce n'eſt ces reproches pour moi? Puis-je en tout cela avoir d'autre mérite qu'un mérite ſubalterne, puiſqu'après toutes mes perſécutions je n'ai fait que lui rendre la juſtice qui lui étoit due.

Ces réflexions, Myladi Davers, continua-t-il,

ſervent de réponſe à votre objection, & ſont voir que les motifs qui m'ont engagé à l'épouſer, & ſon hiſtoire, ſont également connus. En conſidérant ce que j'ai déjà avancé, ce que l'on pourroit encore dire, & la conduite de cette chere perſonne dans le rang élevé auquel elle ſert d'ornement, qui ſurpaſſe tout ce que j'en eſpérois, & dont je pouvois me flatter, à en juger par les plus belles apparences; en conſidérant, dis-je, tout cela, je crois en conſcience qu'elle me fait plus d'honneur que je ne lui en ai fait. Je ſerois dans les mêmes idées, je penſe, s'il étoit poſſible que je revêtiſſe le caractere de tiers perſonne, ou que je duſſe juger ſur un cas abſolument ſemblable à celui-ci dans toutes ces circonſtances.

Vous n'aurez pas de peine à croire, Mademoiſelle, combien je ſuis touchée de cette généreuſe défenſe de ſa démarche, dans laquelle il ſe ravaloit pour m'élever. Je m'amuſois tantôt avec un bouchon de liége, tantôt avec mes bagues, que je faiſois tourner autour de mes doigts, tenant les yeux baiſſés ou les jettant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, & par-tout ailleurs que ſur la compagnie, qui les avoit continuellement attachés ſur moi; de ſorte que je ne pouvois faire que jetter à la dérobée les yeux pleins de larmes ſur ce cher Monſieur; &, quand ils débordoient, je recevois dans mon mouchoir ces fugitives qui s'écartoient ſans ordre des limites qui leur convenoient, quoique je m'efforçaſſe ſouvent par des mouvements ſubits de l'œil de diſperſer l'eau qui s'amaſſoit, avant qu'elle ſe fût formée en gouttes trop groſſes pour être retenues.

Toute la compagnie donna des louanges à ce cher & généreux apologiſte, & il eut la bonté d'ajouter : je puis vous dire en vérité, mes chers amis, qu'avec tout l'orgueil qu'inſpire une illuſtre naiſſance, & toute l'inſolence que donnent les richeſſes, qui me faiſoient douter une fois ſi ce ne ſeroit pas trop m'abaiſſer de faire de Paméla ma maîtreſſe (car je l'aurois alors traitée avec généroſité, & j'aurois peut-être ſouffert qu'elle eût porté mon nom), je ne me ſuis encore jamais repenti de la démarche que j'ai faite; bien au contraire, je m'en ſuis toujours réjoui; & depuis le premier jour de notre mariage, j'ai mis ma gloire (& je la mettrai, que les autres en diſent ce qu'ils voudront) à appeller miennes ces perfections & cette vertu que je mérite ſi peu : je regarde avec mépris l'imprudence de ceux qui me blâment, parce qu'ils n'ont pas d'idée de mon bonheur, ou de ſon mérite.

Oh ! mon cher Monſieur, dis-je, comment pouvez-vous élever ſi fort mon peu de mérite ! Pluſieurs ſont heureux en jouiſſant des agrémens de la vie, mais la mienne eſt une vie de joie. Les raviſſements ſe ſuccedent les uns aux autres avec tant de promptitude, que je ne ſais comment les ſoutenir.

Ps... ps...! ſiffla le Chevalier. Où ſuis-je? J'eſpere que bientôt vous vous mettrez à notre portée, afin que l'on puiſſe mêler quelques mots dans la converſation.

Puiſſiez-vous vivre long-temps heureux, & goûter enſemble cette félicité, dit Myladi Davers ! Je ne ſais lequel je dois le plus admirer,

ou cette chere fille qui n'a jamais été méchante, ou ce cher Monſieur qui, ayant été méchant, eſt maintenant ſi honnête homme.

Qu'il eſt difficile, dit Mylord Davers, de ſoutenir ces touchantes ſcenes qui, comme dit ma ſœur, ſe ſuccedent ſi promptement les unes aux autres!

La Comteſſe eut la bonté de dire que, juſqu'à préſent, elle avoit été embarraſſée à ſe former une idée de la félicité de nos premiers parents avant leur chûte; mais que maintenant un ſi bel exemple la lui faiſoit concevoir dans toute ſon étendue. Dieu vous conſerve l'un à l'autre, ajouta-t-elle, pour l'honneur du mariage & de la nature humaine!

M. H...., les coudes ſur la table, joignoit les mains, les ſecouant & tenant les yeux baiſſés. Il s'écria enfin: parbleu, voilà une vie bien peu commune! oui, aſſurément, peu commune!... Vos deux ames, je le vois bien, ſont comme deux inſtruments d'accord; mais ils ſont beaucoup trop haut montés pour moi.

Voilà la meilleure choſe, dit Myladi Davers, toujours ſévere ſur le compte de ſon neveu, que tu aie jamais dite. La muſique qui feroit danſer un ſauvage comme toi, devroit être ſemblable à celle d'Orphée. Je t'ordonne de ne plus dire mot de toute la ſoirée.

En vérité, ma tante, répondit-il en riant, je croyois que cela étoit très-joliment dit pour votre nigaud de neveu, quoique ce fût par hafard, ainſi que je dois l'avouer, car je n'y avois pas penſé.

Je le crois fort bien, repliqua Myladi. Si tu y avois penſé, tu n'aurois pas ſi bien parlé.

Le Chevalier & M. B... s'entretinrent après cela d'affaires domeſtiques : & celui-là nous parla de deux ou trois inclinations qu'avoient eu ſes trois fils, & des amants de ſes deux filles, & il nous dit en même-temps les raiſons qu'il avoit eu de n'approuver ni les uns ni les autres. Je crus m'appercevoir qu'il exerçoit une tyrannique autorité dans ſa famille, quoique ſes enfants ſoient hommes & femmes faits, & qu'il ſe plaiſoit beaucoup à les tenir dans la crainte.

Il faut encore, Mademoiſelle, que je vous faſſe part d'une converſation ſinguliere, à cauſe de la conſéquence qu'on en tira.

Le Chevalier demanda à M. B..... s'il ne ſe reſſouvenoit pas de Jean Wilkens, ſon receveur. C'étoit un honnête homme, tandis qu'il a vécu ; mais il eſt mort. Hélas ! le pauvre Jean ! il a été ſon propre médecin, & s'eſt envoyé lui-même dans l'autre monde ; ſans cela il porteroit encore ſes groſſes chauſſes. Si j'avois fait comme lui, il y a long-temps que j'aurois fini mes jours.... Mais qui croyez-vous, mon neveu, que j'aie mis à ſa place ? Que dis-je ? vous ne pouvez pas le connoître. Je vous apprendrai donc que c'eſt Jérémie Shervood, jeune garçon que j'ai pris par charité, à qui j'ai enſeigné à lire, à écrire, ou bien j'ai payé pour cela, ce qui revient à la même choſe. Vous voilà maintenant au fait.... Ce Jérémie va de pair avec nos Gentilshommes, & il eſt fort reſpecté de tous nos chaſſeurs ; car il s'entend fort bien à la chaſſe, je vous en réponds ; c'eſt moi qui l'ai dreſſé, & j'ai étrillé bien des fois ce chien-là avant que d'en pouvoir faire quelque choſe. J'ai fréquemment éveillé le matin ce coquin-là,

& il me doit tout ce qu'il eſt, auſſi m'eſt-il tout acquis. Quand je n'ai point d'étrangers chez moi, je ſouffre qu'il mange à ma table.

Mais n'eſt-il pas d'un mauvais exemple, demanda M. B....., d'élever un domeſtique de ſi baſſe extraction au gouvernement de toute la famille, ſous vos ordres? Qu'en diſent les Gentilshommes de votre Province?

Ce qu'ils en diſent, reprit-il? Qu'ont-ils à ſe mêler de l'économie de mon domeſtique? Je crois aſſurément qu'il m'eſt permis de faire ce que je voudrai dans ma maiſon & dans ma famille: il ſeroit bien dur que la choſe fût autrement.

Il eſt vrai, M. le Chevalier; mais vous n'ignorez pas que les gens ſe mêlent de ce qui ne les regarde point. Les Gentilshommes de votre voiſinage ne ſont-ils cependant point inquiets, crainte que leurs domeſtiques du plus bas rang n'aſpirent à être leurs receveurs, fondés ſur l'exemple qu'a donné un homme de votre rang, un Préſident des *Aſſiſes* de la Province, un Colonel, un Lieutenant député, & un des principaux Juges de Paix?

Je ne puis pas vous dire, répondit le Chevalier, que perſonne ſe ſoit mis dans la tête de me faire une querelle là-deſſus. Si quelqu'un s'en étoit aviſé, je l'aurois trouvé diablement impertinent, & lui aurois ordonné de ſe mêler de ſes affaires.

Vous m'accorderez, inſiſta M. B....., que tous ceux qui ſavent que vous avez élevé un laquais au poſte de votre receveur, ne ſauront pas les motifs qui vous y ont engagé, quoique je ne doute pas qu'ils ſoient très-bons.

Myladi Davers, branlant la tête du côté de ſon frere, lui dit: cela eſt fort bien, Monſieur, cela eſt fort bien:

Le Chevalier, s'écria: oh, oh, mon neveu! où en êtes-vous? Il me ſemble que c'eſt à moi que vous en voulez maintenant.... Voyons ce que j'ai dit..... Oui, ſur mon ame, vous m'avez pris fort adroitement. En bonne foi, vous m'avez convaincu par mon propre exemple que j'étois un impertinent de me troubler la cervelle de ce qui ſe paſſe dans votre maiſon; quoique dans le fond le parentage m'excuſe en quelque ſorte, & d'ailleurs un receveur & une femme ſont deux choſes bien différentes.

J'en conviens, M. le Chevalier, repliqua M. B..... cependant une bonne femme n'eſt, en pluſieurs cas, qu'un bon receveur pour ſon mari; & la mienne eſt la meilleure qu'aucun Gentilhomme ait jamais eue.

Selon le train du monde d'aujourd'hui, reprit le Chevalier, quelques-unes, après tout, ſont de fort jolies dépenſieres. Je crois qu'il y a pluſieurs Gentilshommes qui trouvent que ces ſortes de receveurs les ruinent plutôt que de bien établir leurs affaires; mais j'oſe bien dire que ce n'eſt pas votre cas..... quoique vous m'ayiez ſi bien attrapé, j'en jurerois.

Mais, mon ſpirituel frere, dit Myladi, je crois que vous auriez mieux fait de ne pas vous écarter pour me donner des coups de bec, & parler des motifs de votre premiere défenſe, qui concerne l'exemple que vous avez donné; car quel rapport y a-t-il entre la naiſſance & le rang, & l'office de receveur?

Il y en a pluſieurs, ma ſœur, répondit-il; &

cela répond mieux à votre objection que vous ne penſez. Mais j'ai obtenu ce que je voulois par ma remarque. M. le Chevalier a ſenti la force de la comparaiſon, & il eſt convaincu, j'oſe le dire, qu'elle eſt fondée ſur la juſtice.

Oui, oui, en bonne partie, répondit-il, car une femme eſt, ou doit être du moins, le receveur de ſon mari; il eſt bien ſûr que tandis que la mienne a vécu j'en ai fait cet uſage, & n'ai point eu d'autre receveur. Elle tenoit le journal, & je le portois ſur le grand livre: cependant elle m'avoit apporté beaucoup de bien, comme vous le ſavez tous.

Je finis ici mon ennuyeuſe narration. Ayez la bonté de paſſer légérement là-deſſus, afin que vous n'en conceviez pas de mauvaiſes idées de moi: après quoi, renvoyez-la-moi (avec une de vos charmantes lettres), & je la ferai parvenir à mes chers parents. Il eſt sûr que ſans eux je ne me ſerois pas autant arrêtée à ces ennuyeuſes bagatelles: la répétition des louanges que l'on m'a données pourroit paſſer pour une ſi grande vanité, que je ſuis preſque à moitié déterminée à envoyer le tout en droiture dans le comté de Kent, dans la penſée que vous m'auriez obligation de vous avoir épargné l'embarras de lire tant d'impertinences.

Prenez ſur vous, ma chere Demoiſelle, de me défendre de vous envoyer à l'avenir mon journal: n'exigez de moi que des lettres ordinaires, de comment vous portez-vous? l'aſſurance de reſpects pour l'un, puis pour l'autre, & ainſi de ſuite; des lettres qu'on peut expédier, comme dit le Chevalier Swindford, dans un clin d'œil, & qui ſeroient peut-être plus à

propos que l'ennuyeux griffonnage de celle qui eſt,

Ma chere Demoiſelle,

Votre très-ſincere

P. B.

P. S. Permettez, mon Chevalier Darnford, que mademoiſelle Polly augmente, par ſa charmante compagnie, les plaiſirs que nous goûtons. M. Murray & tout cela, vous divertiront pendant ſon abſence; puiſque Myladi Darnford y conſent, que mademoiſelle Polly le veut bien, & que ſa ſœur ſe peut paſſer d'elle, ne ſoyez pas ſi méchant que de me la refuſer.

LETTRE XXXIV.

De mademoiſelle DARNFORD,
à madame B.....

Ma chere madame B....,

IL faut que je repaſſe ſur le plaiſir que nous a procuré la relation des charmantes converſations que vous avez eues avec vos illuſtres hôtes, ſur les vers que l'on a eu la hardieſſe & la méchanceté de placer ſous votre couſſin; & ſur les juſtes obſervations que vous avez faites, tant ſur les penſées que ſur l'action même. Nous nous joignons tous pour vous prier inſtamment de nous envoyer la copie des vers manuſcrits dont vous avez rapporté quelque choſe, & qui

commencent ainſi : *ô Ciel ! pardonnez-moi, ſi ma belle.....*

Lorſque je penſe aux violentes intentions de Myladi Davers, en venant vous voir dans le comté de Lincoln, j'en frémis. Je n'ai laiſſé voir cela à perſonne, ainſi que vous le ſouhaitez.

Le détail de l'économie de votre domeſtique, & du ſervice du Dimanche, nous ont infiniment réjouis. Quelle excellente Dame ! on peut voir, par l'exemple des Dames qui ſe joignirent à vous pour aſſiſter au ſervice du ſoir, & par celui de leurs domeſtiques, combien vous rendez meilleurs & plus heureux tous ceux qui vous connoiſſent.

Les affaires de nos amants vont fort bien ici. Jamais il n'y en eut de plus paſſionnés que M. Murray & mademoiſelle Nanette. Cette capricieuſe fille eſt tout-à-fait pleine de vivacité ; elle eſt gaie & contente, excepté de temps en temps avec moi. Nous eûmes, il y a quelques jours, une vive querelle enſemble ; en voici l'origine, les progrès & la fin.

Je leur diſois qu'ils étoient ſi paſſionnés l'un de l'autre, & ſi libres avant le mariage, qu'ils ne laiſſeroient rien pour entretenir leur amour après la cérémonie. Elle eut l'effronterie de me répondre qu'elle s'étoit apperçue que depuis quelque-temps la jalouſie m'inquiétoit furieuſement. Elle me dit cela en préſence de M. Murray, qui eut la diſcrétion de ſe retirer, s'appercevant bien de la tempête qui alloit s'élever entr'elle & moi.

Lorſqu'il fut ſorti, animé d'un grand mépris pour elle, à cauſe de ſon inſolente expreſſion en préſence de M. Murray, je lui dis : miſérable

& extravagante fille! tu me porteras à te mépriſer en dépit de mon cœur..... Mais je t'en prie, obſerve du moins, dans ta conduite, les décences les plus communes.

La bonne pâte, répondit-elle! *les décences les plus communes! les décences les plus communes!* Quand ma ſœur Polly ſera en état de me montrer ce que c'eſt, j'eſpere que j'en deviendrai meilleure par ſon exemple.

Non, repris-je, jamais tu ne deviendras meilleure par l'exemple de qui que ce ſoit! Ton mauvais naturel & ta méchanceté t'en empêcheront, ainſi qu'ils l'ont toujours fait juſqu'ici.

Vous m'avez ſouvent dit, repliqua-t-elle, que mon mauvais caractere m'étoit naturel, de ſorte qu'il doit m'être bienſéant; mais il conviendroit fort mal à une jeune Demoiſelle d'un caractere auſſi doux que celui de mademoiſelle Polly.

Il faut bien, repartis-je, que je ne ſois pas d'un mauvais caractere, comme chacun en convient, pour ſupporter une hargneuſe & méchante créature comme je l'ai fait toute ma vie.

Mais, ma ſœur, ne ſauriez-vous la ſupporter encore un peu de temps cette hargneuſe créature? Y a-t-il quelque choſe, continua-t-elle, en jettant ſur moi un coup d'œil malin, & en affectant une prononciation lente, qui vous pique maintenant plus qu'autrefois?

Qui me pique! répondis-je. Qu'eſt-ce qui me piqueroit? Je n'ai fait que te donner un avis ſur ta folle paſſion, qui fait que tu te conduis en compagnie de façon à devenir la riſée de quiconque te voit; & je ſerois charmée de te mettre à couvert du mépris que peut t'attirer ta nou-

velle bonne humeur, comme j'avois accoutumé d'eſſayer de le faire au ſujet de ton ancien mauvais naturel.

Eſt-ce cela, dit-elle ? Quelle obligeante ſœur !.... Mais je vois bien ce qui vous fait de la peine; & les gens d'un mauvais naturel aiment à faire enrager les autres, vous le ſavez... Mais, ma chere Polly, que la tendreſſe de M. Murray pour moi ne mette pas de mauvaiſe humeur une perſonne d'une auſſi bon caractere que vous ! Je vous en prie, qu'elle ne produiſe pas cet effet ! Qui ſait, continua cette piquante créature, qui jamais ne dit une choſe paſſable qui ne ſoit marquée au coin de ſon mauvais naturel, ſon talent conſiſtant en cela; qui ſait, dit-elle, ſi ce Monſieur ne s'eſtime pas heureux d'avoir trouvé un moyen ſi aiſé de ſe diſpenſer de l'embarras où le mettoit votre droit d'aîneſſe ? Cependant comme il vous a fait la grace de vous laiſſer l'honneur du refus, ne ſoyez pas fâchée, ma ſœur, qu'il vous ait priſe au premier mot.

En effet, en effet, repris-je avec un ris moqueur, tu as bien raiſon, Nanette, de prendre ce Monſieur à ſon premier mot. Tiens-le ferme, & étale avec lui tous tes airs de ſinge, j'y conſens de tout mon cœur. Qui ſait ſi cela ne l'engagera pas encore davantage ? S'il venoit à te quitter, je ſerois trop piquée de ton ingratitude pour remettre dans tes chaînes un autre amant. Je te dirai encore une autre raiſon, & cela ſans aucun préambule, c'eſt que ton caractere éloignera de toi quiconque te connoît.

Pauvre demoiſelle Polly, repliqua-t-elle ! ça, ça, tranquilliſez-vous autant que vous pourrez.

Qui ſait ſi nous ne trouverons pas quelque couſin où quelque parent de M. Murray, à qui nous perſuaderons de vous adreſſer ſes vœux? Ménagez-vous donc, nous eſſaierons de vous contenter, ſi la choſe eſt poſſible..... Il eſt un peu dur, je l'avoue, de ſe voir ſi cruellement prendre au mot.

Crois-tu, pauvre & ſtupide Nanette, incapable de juger des choſes ſainement, répondis-je, que j'aie le même regret de me ſéparer d'un homme qui ne ſauroit me plaire, que tu as eu de voir tes vaines eſpérances renverſées par les refus de M. B....., que tu méritois ſi bien?

Bon! M. B..... vient à votre ſecours; il y avoit long-temps que je n'en avois oui parler.

Il étoit néceſſaire, repris-je, qu'un clou chaſsât l'autre; car tu en ſerois encore affligée, ſi je ne t'avois pas remis M. Murray.

Remis, dit-elle! vous vous êtes déjà ſervi une fois de ce terme: il me ſemble que de grands génies comme vous ne devroient pas ſe ſervir ſi ſouvent du même mot.

Comment ſais-tu, repliquai-je, ce que de grands génies doivent ou ne doivent pas dire? Tu n'as que les qualités que donne un mauvais naturel; & il doit te ſuffire que d'un coup d'œil on pénetre toutes tes penſées. Continue... Mais tout ce que je voulois, étoit de t'engager à prendre des précautions pour ne pas raſſaſier dans le temps que tu voudrois engager; ou, ſi ton amant eſt ſi peu délicat que d'agréer les marques de ton exceſſive paſſion, à garder quelque choſe pour l'avenir: c'eſt là tout.

Je le rappellerai, ma ſœur, dit-elle, & vous

vous nous apprendrez à l'un & à l'autre la maniere dont il faut nous conduire. Arebella (car la ſervante entra préciſément alors), dites à M. Murray que je ſouhaite qu'il vienne ici.

Je ſuis charmée, répondis-je, de te voir une fois docile aux inſtructions. Je découvre maintenant la cauſe de ta conſtante méchanceté. Si les leçons infructueuſes que ma mere t'a conſtamment données t'avoient été adreſſées de la part d'un homme ſur qui tu euſſes formé des eſpérances, elles auroient eu plus de ſuccès.

Dans ce moment le Chevalier entra avec ſes béquilles.... Mais pardonnerez-vous ces extravagances, madame B.....? Quoi, dit-il! du refroidiſſement, & des diſputes pardeſſus, entre vous autres ſalopes! O quel feu dans les yeux d'un côté, & quels regards mépriſants de l'autre!

Oui, mon pere, dit Nanette, ma ſœur Polly m'a remis M. Murray; elle voudroit le ravoir, & il ne veut pas revenir: voilà en quatre mots tout ce dont il eſt queſtion.

Vous connoiſſez votre fille Nanette, mon pere, répondis-je; elle ne ſauroit ſouffrir la cenſure, & elle la mérite toujours..... J'ai relevé poliment, pour ſon avantage, ſes manieres paſſionnées envers M. Murray; mais elle eſt encore ce qu'elle a coutume d'être..... La pauvre fille! elle n'eſt pas accoutumée qu'on lui faſſe la cour, & elle ne ſait comment s'y prendre.

Faut-il, Polly, reprit le Chevalier, que parce que vous avez eu une longue ſuite d'hum-

bles ſerviteurs, vous en preniez occaſion d'inſulter à votre ſœur ?... Mais la choſe vous fait-elle réellement de la peine, Polly ? Ay !

Cela, Monſieur, lui dis-je, ou toute autre choſe, eſt fort bien de votre part..... Mais ces ſortes d'accuſations de jalouſie en préſence de M. Murray, doivent le rendre vain. La pauvre Nanette ne remarque pas cela.... Mais comment le remarqueroit-elle ? Comment ſeroit-elle capable de réfléchir, elle qui ne connoît d'autres réflexions que celles qui ſont le fruit du dépit ? Quoi qu'il en ſoit, une bagatelle comme celle-là ſeroit capable d'augmenter ſa vanité, qui n'a pas beſoin d'accroiſſement aux dépens de celle de Nanette.

Je m'apperçus qu'elle étoit ſenſible à cela, & je réſolus de profiter de mon avantage.

Je t'en prie, Nanette, continuai-je, ne ſaurois-tu avoir un peu de patience, mon enfant ? Mon pere fixera le jour auſſi-tôt qu'il le jugera convenable. Ne laiſſe donc pas prendre tant de peine à ton amant pour modérer l'excès de ta paſſion. J'ai ſouvent eu pitié de lui, en le voyant ſur les épines, à cauſe du mauvais ſuccès de ſes ſoins.

Ce trait fit répandre des larmes, & chagrina beaucoup ce mauvais naturel. Elle reprit ſon ancien caractere, ce que je m'étois propoſé, dans l'intention de me venger de ce qu'elle m'avoit donné plus de peine qu'à l'ordinaire; après cela je la laiſſai en proie à ſon chagrin. Mais comme je n'étois pas d'humeur de recommencer la diſpute, j'obtins de ma mere le carroſſe & la permiſſion d'aller chez Myladi Jones, à qui je demandai à dîner. Je revins

au logis auſſi tranquille & auſſi contente qu'à l'ordinaire, & je trouvai Nanette auſſi hargneuſe & auſſi ſilencieuſe qu'elle avoit coutume de l'être avant que M. Murray s'offrît à ſes vœux. Je m'amuſai à jouer du claveſſin, & la laiſſai bouder.

Nous ne nous ſommes dit que oui & non depuis. Je ſouhaiterois d'être dans un mois auprès de vous, débarraſſée de toutes leurs pauvretés. Je ſuis, ma chere obligeante & excellente madame B...,

Votre fidelle & affectionnée

POLLY DARNFORD.

Quoique les deux lettres ſuivantes ne ſoient pas dans leur ordre chronologique, nous ne laiſſons pas de les inſérer ici, par la raiſon que nous en avons déjà alléguée ci-deſſus.

LETTRE XXXV.

De Mademoiſelle DARNFORD

à Madame B....

Ma chere Dame,

JE vous prie de faire mes compliments à M. B...., & de lui dire qu'il eſt très-impoli dans les réflexions qu'il fait, quand il ſuppoſe que je regrette la perte de M. Murray. Vous êtes bien plus favorable, & vous rendez mieux juſtice, je le dirai auſſi à votre Polly Darnford. Que ces Meſſieurs, même les meilleurs, ont

peu de délicateſſe ! Ils ont une ſi haute opinion de leur arrogante perſonne, & en général de leur effronté ſexe, qu'ils s'imaginent qu'une Dame ne ſauroit les mépriſer de tout ſon cœur. Mais, ſi elle les renvoie, ainſi qu'ils le méritent, & qu'il lui arrive de perſiſter dans ſon dégoût pour eux, ce qu'on devroit interpréter en ſa faveur, & regarder comme une conduite juſte & réguliere, ils le tournent encore contr'elle, & doit être, ſelon eux, le fruit du dépit.

Il eſt permis à M. B..... de s'imaginer qu'il connoît notre ſexe en bonne partie. Mais, ſi j'étois auſſi malicieuſe qu'il eſt piquant dans ſes réflexions (ſi cependant il y a quelque malice dans ce que je dis, c'eſt lui qui l'a excitée), je pourrois dire qu'il n'a pas puiſé ſes connoiſſances chez les plus irréprochables de notre ſexe, avant le temps où il a eu le bonheur de vous connoître ; & je trouve qu'il n'a pas été heureux aſſez long-temps en vous pour rendre juſtice à celles qui font gloire de s'étudier à imiter vos vertus.

Je ne ſaurois ſouffrir, lui ſemble-t-il, de voir ma ſœur galantiſée & préférée à moi par une perſonne que je m'imaginois tenir dans mes filets. Mais il peut ſe tromper, & avec toute ſa pénétration il l'a été ſouvent. Ce n'eſt pas pour moi une choſe auſſi mortifiante qu'il ſe l'imagine, de voir deux groteſques figures s'amuſer à ſe faire de petites careſſes, & à badiner enſemble.

Il eſt difficile que vous ayiez jamais vu, dans le commencement qu'on ſe fait la cour, des careſſes & des badinages pareils à ceux qu'ils

ſe font. Imaginez-vous la fille entre les bras du galant, qui repoſe ſa tête, vuide de cervelle, ſur l'épaule de ſa Maîtreſſe; ſe donnant, en préſence du monde, des libertés qu'on blâmeroit dans de nouveaux mariés. Cette fille, qui avoit accoutumé d'être roide, hargneuſe, fiere, mépriſante, prend maintenant des airs qui ne quadrent ni avec ſes traits, ni avec ſon caractere. Jugez combien cela doit dégoûter; ſurtout quand on voit l'amant ſi fier & ſi bouffi, que, telle qu'un véritable homme, il la traite ſans la moindre cérémonie, ni la moindre politeſſe pour ſa condeſcendance; prenant des airs importants, lorſqu'il s'apperçoit que les manieres aiſées de ſa Maîtreſſe, & ſa réception obligeante, quelque hardieſſe ou quelque négligence qu'il y ait dans ſa conduite, lui ſont un garant qu'il eſt le bien-venu.

Je crois, madame B....., que l'on ne ſauroit vivre avec des hommes ſur le pied de ces commencements. Ils doivent connoître leur devoir, ou ſouffrir qu'on les inſtruiſe. Il ne faut pas qu'ils s'imaginent qu'il ſoit en leur pouvoir de conférer comme une faveur ce qu'ils devroient prendre pour un honneur de recevoir.

Je ne ſaurois ſoutenir, lui ſemble-t-il, la vue des préparatifs du mariage, des beaux habits, des compliments, des empreſſements qu'excite la nouveauté, des équipages neufs, &c. Dites-lui qu'il ſe trompe encore; car une perſonne qui porte ſes vues plus loin que le préſent, peut aiſément mépriſer un éclat ſi ſoudain & ſi paſſager. Si j'étois paſſionnée pour les compliments, ce ne ſeroit peut-être pas le moyen de me ſatisfaire que de me marier.

Les compliments ſont une choſe due à une Demoiſelle à marier, ſoit qu'on lui faſſe la cour, ſoit qu'on ne la lui faſſe pas; & elle les reçoit, ou du moins doit toujours les recevoir ſur le pied de compliments. Mais tandis qu'on lui fait la cour, ils ſont verſés ſur elle comme une ondée de pluie qui ceſſe bientôt; & elle n'ignore pas qu'elle paſſera d'abord. C'eſt là une puiſſante conſidération pour une Demoiſelle qui aime à recevoir des compliments. Au lieu de ces ondées rafraîchiſſantes du mois d'Avril qui augmentent l'éclat du Soleil, elle eſſuiera un déluge de complaiſances qui la mouillera juſqu'à la chemiſe; & alors.... Quoi alors!.... Elle ſera après cela pour toujours dans les déſerts de la Lybie, elle éprouvera conſtamment une ſoif ardente, & toutes ſes belles qualités ſeront englouties dans les ſables mouvants du mariage.

Il en peut & il en doit être autrement de vous, à cauſe de la variété infinie de vos perfections. Chaque fois que le Soleil ſe leve, il vous embellit de quelques nouveaux rayons; & jamais il ne ſe couche que vous ne brilliez plus que lui-même... Mais M. B..... croit-il qu'il en ſoit ainſi de tous les mariages?

Il eſt vrai, ainſi que je le vois dans vos obligeantes lettres, qu'il rafine à toute heure ſur les beaux diſcours qu'il tient de vous. Mais il ne ſeroit pas M. B..... s'il ne le faiſoit pas. Votre mérite le lui extorque. Quelle ingratitude & quelle ruſticité ne ſeroit-ce pas en lui, s'il cherchoit à obſcurcir cette brillante clarté du midi, qui éblouit les yeux de quiconque la regarde?

Permettez-moi d'obſerver de plus, qu'avant votre mariage, il vous a tenu ſi peu de ces diſcours galants, que vous avez toutes les raiſons du monde de vous y attendre à préſent. D'ailleurs, ce qui diminue encore beaucoup ſon mérite, c'eſt que tout ce qu'il peut dire n'eſt qu'une juſtice qu'il vous rend ſur des preuves complettes. Peut-on en effet lui attribuer une généroſité pareille à celle d'un Monſieur qui loue une perſonne ſur ſon crédit?

Vous me promettez, ſi je vais vous voir, de vous joindre à moi contre M. B.....

Cette offre eſt fort obligeante. Mais quand il s'agit de M. B..... j'attends fort peu de ſecours de votre part, quelle que ſoit la choſe dont il eſt queſtion.

Ce ne ſera pas ma faute, ſi je ne profite pas de votre invitation. Je ſuis tout-à-fait ennuyée de la méchante folie de notre Nanette. Sa conduite envers M. Murray devient chaque jour plus ſemblable à celle d'une folle; & celle qu'elle tient envers moi s'éloigne à chaque inſtant davantage de la conduite d'une ſœur. Elle prend plaiſir à me tourmenter & à me faire enrager, par tous les petits moyens qu'elle a en ſa puiſſance. L'arrogance & la mauvaiſe humeur lui ſont ſi naturelles, que moi, qui ne puis faire que lancer un trait de dépit par maniere de bravade, & puis cela eſt fini, étant même fâchée auſſi-tôt qu'il eſt lâché, ne ſuis pas en état de lui tenir tête. Sa perſévérance dans les attaques qu'elle renouvelle plus ſouvent qu'on ne la repouſſe, eſt ſi inſupportable qu'il eſt preſque impoſſible d'y tenir. Semblable à Antée, elle reprend de nouvelles

forces chaque fois qu'on la terraſſe ; ou bien, comme l'hydre de Lerne, on ne lui a pas plutôt coupé une de ſes ſept têtes qu'il en renaît une nouvelle. Le mariage ſera ſon Hercule, & me procurera ſans doute une vengeance que je ne ſouhaite point.

Mais ſouffrez que je vous remercie de vos divertiſſantes relations, & que je vous prie de les continuer. Nous avons tous été charmés de votre converſation du Samedi avec Myladi Davers, & de vos occupations du Dimanche. S'acquitter de tout cela réguliérement, & avec tant d'aiſance ; s'en acquitter de façon qu'il n'y ait perſonne qui ne puiſſe l'imiter, & cependant pratiquer tous ces devoirs d'une maniere ſi belle, ſi louable, ſi peu commune dans la pratique, ſur-tout parmi les gens du grand monde, c'eſt ce qui eſt charmant.

Votre converſation au ſujet des deux Curés, & votre jugement, nous ont ravis en admiration. M. B..... fit fort bien, & joua un charmant rôle de remettre une affaire auſſi délicate entre vos mains. Vous répondites ſi parfaitement à ſon intention, qu'aſſurément jamais couple n'a été auſſi heureux.

Quoique M. B..... ne juge pas de moi auſſi avantageuſement que je le ſouhaiterois, je puis bien lui dire qu'il s'eſt acquis un grand mérite auprès de moi. Voir, louer & récompenſer la vertu, c'eſt à-peu-près être vertueux ſoi-même : ces belles apparences encouragent à eſpérer qu'avec le temps il ſera auſſi homme de bien, qu'il eſt bon mari.

Vos idées ſur les Diſpenſes & la pluralité

des bénéfices ſont parfaitement juſtes. M. Williams eſt plus mon favori que jamais.... Combien n'avons-nous pas été touchés de la ſcene que vous donnerent les ſentiments de la reconnoiſſance de M. Adams ſi amplement récompenſé !

Je dis encore (car que pourrois-je dire de plus, puiſque je ne ſaurois trouver de termes pour exprimer tout ce que je penſe) ; je dis encore que vous êtes une charmante Dame..... Il me ſemble cependant que le pauvre M. H..... fait une aſſez ſotte figure parmi vous.

Nous avons fort goûté Myladi Davers; mais encore davantage, s'il eſt poſſible, la Comteſſe. Selon le portrait que vous nous en avez fait, ce doit être une aimable Dame. Mais vos caracteres, quoique vrais & naturels, ſont les plus choquants ou les plus aimables que j'aie jamais lus.

Nous ſommes impatients d'apprendre l'arrivée du Chevalier Jacob Swyndford. Nous connoiſſons fort bien ſon caractere ; mais quand il aura été tiré par votre pinceau, ce ſera pour nous un véritable original.

Je livrerai un autre aſſaut à mon pere, pour le déterminer à me permettre de vous accompagner à Londres. Je rallie mes forces pour cela. J'ai déjà mis ma mere dans mon parti. Elle eſt fâchée de voir ſa fille tourmentée & inſultée par ſa ſœur cadette, qui cependant ne tient pas plus de compte de ce qu'elle lui dit, que de mes diſcours ; & le Chevalier, au lieu d'interpoſer ſon autorité, aime à ſemer la diſcorde entre nous. Je crains en vé-

rité que le plaiſir qu'il y prend ne l'engage à refuſer à ſa Polly ce qu'elle ſouhaite ſi ardemment.

J'avois bonne envie de faire la malade, afin d'obtenir la permiſſion d'aller chez vous. J'aurois pu jeûner deux ou trois jours pour donner de la couleur à mon prétexte. Mais ma mere, qui n'aime point la tromperie, m'auroit blâmée, ſi elle avoit découvert mon ſtratagême, & elle auroit été en peine, ſi elle avoit cru qu'il y eût eu de la réalité. Je ſais que quand on a l'eſtomac bon, le jeûne donne un air triſte & mortifié.

Mais, en un mot, que ne feroit-on pas pour ſe procurer le plaiſir ineſtimable qu'on goûte dans votre compagnie & dans votre converſation ? Continuez cependant à m'écrire juſqu'à ce temps-là, & ce ſera mon pis aller. Je ſuis

Votre très-obligée & obéiſſante

POLLY DARNFORD.

LETTRE XXXVI.

De la même.

Ma très chere Madame B.....,

MA joie eſt à ſon comble, & approche du raviſſement. Mon cher pere m'a permis de vous dire que, quand vous iriez à Londres, il mettroit ſa Polly ſous votre protection. Je ſuis perſuadée que, ſi vous avez la dixieme partie du plaiſir que je goûte à cette

occaſion, je ſerai auſſi-bien reçue que je le ſouhaite. Mais il veut inſiſter, dit-il, pour que M. B..... ſigne un certain papier que je porterai avec moi, par lequel il reconnoîtra que j'ai été confiée à ſon honneur & au vôtre, & par où il s'engage à me renvoyer à mon pere le cœur en bon état, obéiſſante, & la réputation auſſi pure que quand il m'a reçue.

Mais, ma très-chere madame B....., continuez votre journal juſqu'à ce temps-là. Alors j'ai promis à nos amis de ces quartiers de le continuer pour leur amuſement. Il y a de la préſomption de ma part; mais je n'écrirai rien ſans vous le montrer, & ſans avoir votre conſentement pour l'envoyer. J'ai appris de bonne heure à ne pas conter ce qui ſe paſſe à l'école; & la meilleure école où j'aie jamais été ſera votre charmante converſation.

Le tour que vous avez joué à ce ſauvage Chevalier Swyndford nous a extrêmement divertis. L'heureux moyen que l'aimable Comteſſe imagina pour le gagner, le fit paſſer d'une maniere irréſiſtible de l'obſtination à la repentance & à la réparation de ſa faute, que je ne crois pas qu'il y ait jamais eu de complot qui ait ſi bien réuſſi. Ce fut comme une mine qui joue heureuſement dans un ſiége, dont l'effet eſt vingt fois plus grand qu'on ne s'y étoit attendu, & répond à toutes les vues des aſſiégeants.

L'apologie que M. B.... a faite de ſa conduite envers vous eſt tout-à-fait noble; & il juge avec ſon bon ſens & ſa généroſité ordinaire, qu'en faiſant briller votre honneur, cela rehauſſoit le ſien. Le beau diamant de M. Pitta

eu un monde d'admirateurs, qui tous faiſoient cette réflexion : quel heureux perſonnage que ce M. Pitt, de pouvoir ſe dire le propriétaire d'un pareil bijou ! Mais combien ne l'emportez-vous pas ſur ce diamant ! de combien par conſéquent la félicité de M. B..... ne ſurpaſſe-t-elle pas celle de M. Pitt ; de M. B...., qui a contribué à donner un éclat ſi admirable à ce riche bijou, & qui l'a placé dans un ſi beau jour, que ſon brillant ſe fait remarquer d'un chacun.

Vous m'ordonnez de paſſer légérement ſur vos écrits, de ne faire que les effleurer ; mais cela eſt impoſſible. Je ne veux pas vous flatter, ma chere madame B....., ni ne veux que vous me ſoupçonniez de le faire : cependant je vous dirai que je ne ſaurois trouver de termes aſſez forts pour vous louer autant que je crois que vous le méritez. Je me bornerai à vous déclarer que vos chers parents, pour le plaiſir deſquels vous écrivez auſſi-bien que pour le mien, ne ſauroient recevoir ni lire vos lettres avec plus de ſatisfaction que moi. Ma ſœur Nanette même (jugez de leur effet par ce trait) laiſſe quelquefois Murray, oublie de grogner & d'être de mauvaiſe humeur, à l'ouie de quelques morceaux de vos lettres. Quoiqu'elle me mette ſouvent en colere contr'elle, je ne ſaurois cependant lui refuſer ce plaiſir, parce que peut-être, parmi le grand nombre d'excellentes réflexions qui abondent dans vos écrits, il y en aura quelqu'une qui fera impreſſion ſur elle, & l'éclairera, comme votre converſation & vos manieres ont éclairé l'eſprit du Chevalier Swyndford.

Votre *Poſtſcript* adreſſé à mon pere, lui a fait un grand plaiſir, & l'a confirmé dans la réſolu-

tion de me laiſſer aller chez vous. Il m'arracha la feuille qui le contenoit. Cela eſt à moi, dit-il, il faut que je le liſe moi-même. Il le fit, après quoi il s'écria : ma foi, elle eſt bien aimable !... *Permettez, mon cher Chevalier* Darnford, répéta-t-il à haute voix, *que mademoiſelle* Polly *augmente par ſa charmante compagnie, les plaiſirs que nous goûtons.* Auſſi fera-t-elle, ſi ſa compagnie peut le faire... Cependant cette même madame B... a déjà tant de plaiſir, qu'il me ſemble qu'elle devroit s'en contenter... Mais, madame Darnford, je crois que je la laiſſerai aller. Vous verrez comment ces ſœurs, qui ne ceſſent de ſe quereller quand elles ſont enſemble, s'aimeront quand elles ſeront éloignées. Il continua à lire : M. Murray *& tout cela vous divertiront pendant ſon abſence. Puiſque Myladi* Darnford *y a conſenti... Que mademoiſelle* Polly *le veut bien... Et que ſa ſœur peut ſe paſſer d'elle...* Très joliment dit, par ma foi !.... *Ne ſoyez pes ſi méchant...* Charmant !... *que de me la refuſer.*

Non, madame B..., ajouta-t-il, je ne veux pas être ſi méchant ; non, je ne veux pas !..... Ecrivez-lui donc de ma part, Polly, que je conſens de tout mon cœur que, quand ils partiront pour Londres, vous les y alliez joindre. Mais il faut que vous m'écriviez tous les ordinaires : ſouvenez-vous de cela, ma fille.

Je vous écrirai tout ; oui, mon cher pere, je vous écrirai tout.... Je puis donc aller ?... Il me demanda un baiſer pour ſa complaiſance. Je le lui donnai bien volontiers, comme vous pouvez le croire.

Quoique M. Murray entrât dans ce moment, Nanette avoit l'air jaloux. Elle reſſembloit preſ-

que à un fameux glouton dont je me reſſouviens; c'étoit le Chevalier Jonathan Smith, qui ſe creva à force de manger. Dans le temps qu'il chargeoit ſon aſſiette de ce qui étoit dans un plat, il avoit l'œil ſur les autres, & ſuivoit des yeux chaque morceau qu'on portoit à la bouche, regardant cela d'un œil d'envie, comme s'il eût accuſé de vol quiconque prétendoit manger autant que lui. La comparaiſon eſt un peu baſſe; mais tous les envieux & les jaloux ont le même air dans les yeux; &, conſidérant Nanette dans cette occaſion, qui m'envioit un bonheur qu'elle n'ignoroit pas que je préférois à tout ce qu'elle avoit en vue, je ne pus m'empêcher de me rappeller dans ce moment l'idée de ce Chevalier.

Apprenez-moi donc quand vous partirez pour Londres; & vous n'y aurez pas été une ſemaine, ſi la choſe dépend de moi, que je vous dirai de bouche, comme je l'écris maintenant, combien je ſuis

Votre obligée admiratrice & amie

POLLY DARNFORD.

P. S. Reſſouvenez-vous des vers dont je vous ai parlé ci-devant, ſi vous jugez à propos de me les envoyer. Vous avez auſſi inſinué quelque choſe ſur d'autres vers. N'oubliez rien.

LETTRE XXXVII.

Ma chere Demoiſelle,

Je continue maintenant mon journal, que j'ai conduit juſqu'à Jeudi au ſoir.

VENDREDI.

Les deux Dames avoient réſolu, ainſi qu'elles le diſoient, d'examiner de près toute ma conduite. J'ai accoutumé de faire ordinairement toutes les ſemaines une viſite aux pauvres & aux malades de mon voiſinage. Elles voulurent m'accompagner dans cette bienfaiſante tournée : c'eſt le nom qu'elles lui donnerent à leur retour. Voyant qu'il n'y avoit pas moyen de m'en défendre, je me mis en chemin avec elles & mademoiſelle Worden, que la Comteſſe propoſa pour remplir la quatrieme place dans le carroſſe.

Pendant tout le chemin nous nous entretînmes de la charité & de l'excellence de cette vertu ; & Myladi Davers obſerva le paſſage qui dit qu'elle *couvrira une multitude de péchés*. Elle eut la bonté d'ajouter, en me regardant obligeamment : s'il y avoit quelque fondement dans la doctrine des œuvres de ſurérogation de l'Egliſe Romaine, quelle abondance de mérites ne fourniroient pas la vie & les actions de notre chere amie !

Je remarquai que quand on réfléchiſſoit que nous ſervions un Maître qui n'exige rien de nous de rude, & qui, preſque dans tous les cas imaginables, ne demande de notre part que de ren-

dre juſtice, & d'être miſéricordieux les uns envers les autres, & qui nous donne lieu de penſer qu'il nous jugera par la même regle; quand on réfléchiſſoit, dis-je, là-deſſus, ce devoit être pour nous un puiſſant motif à la charité & à la bénéficence. Mais en vérité, ajoutai-je, quand on n'auroit pas ce motif, le plaiſir qui accompagne ces ſortes d'actions ſeroit une grande récompenſe; & je ſuis perſuadée que les Dames à qui j'ai l'honneur de parler l'ont éprouvé en cent occaſions.

La Comteſſe dit que le petit nombre de jours qu'elle avoit paſſés avec moi lui avoit donné meilleure opinion d'elle-même qu'elle ne ſe croyoit fondée à en avoir auparavant. En effet, madame B...., ajouta-t-elle, à votre exemple je rendrai à mon retour pluſieurs honnêtes gens plus heureux qu'ils ne ſont. Myladi Davers en dit autant; ce qui me cauſa une ſatisfaction intérieure qui n'étoit pas petite; & je reconnus, en termes convenables, l'honneur que l'une & l'autre me faiſoient.

Le carroſſe s'arrêta à côté d'une vaſte *commune*, environ à cinq milles de notre maiſon. Nous deſcendîmes & fîmes un petit bout de chemin à pied, ne ſouhaitant pas que le carroſſe approchât de plus près, afin d'être auſſi peu remarquées qu'il ſeroit poſſible. Ces Dames entrerent avec moi dans deux chétives cabanes avec une grande complaiſance & beaucoup de bonté. L'une appartenoit à une pauvre veuve, qui a cinq enfants qui ont eu la fievre; l'autre à un homme dont la femme eſt au lit, accablée de vieilleſſe & d'infirmités, & qui a deux honnêtes filles, l'une deſquelles eſt demeurée veuve

avec deux enfants, & l'autre eſt mariée à un homme qui a auſſi été malade, mais qui, à l'aide des remedes & d'un Médecin, eſt maintenant en aſſez bon état en comparaiſon de ce qu'il a été.

Ces deux Dames prirent plaiſir à contempler ma conduite envers ces bonnes gens. Je leur dis que, comme je devois bientôt aller à Londres, je n'avois pas voulu partir ſans les voir, pour leur ſouhaiter un bon rétabliſſement, & pour leur dire que je laiſſerois à madame Jervis des ordres à leur ſujet. Qu'ils pourroient lui communiquer leurs beſoins; & que M. Barrow en auroit aſſurément ſoin, & feroit, pour le rétabliſſement de leur ſanté, tout ce qu'il eſt au pouvoir de la médecine de faire.

Je vous dirai, Mademoiſelle, que je ne ſuis pas encore auſſi bonne que les Dames du vieux temps, qui avoient accoutumé de diſtiller des cordiaux, de préparer des médecines, & de les ordonner elles-mêmes. Je n'ignore pas que, ſi j'avois du penchant à cela, mon cher M. B.... le déſapprouveroit; car dans l'obligeante approbation dont il a honoré ma méthode, il m'a louée deux ou trois fois de ce que je ne pouſſois pas la charité à l'extrême, & que je ne faiſois pas de ſa maiſon une apothicairerie. Je ne voudrois donc pas, en demandant trop, perdre les moyens qu'il m'accorde de faire quelque bien, & d'ailleurs, comme on dit communément, il faut ramper avant de ſavoir marcher.

Voici donc ma méthode. Je ſuis convenue avec M. Barrow, qui paſſe pour un Apothicaire fort habile, & pour un très-honnête homme, & avec M. Simmonds, Chirurgien du même

caractere, qu'ils auroient ſoin des malades que je leur recommanderois. M. Barrow leur donne les remedes qu'il juge convenables à leurs maux, & il appelle un Médecin dans des cas de néceſſité. Je le fais venir de temps en temps lui-même, ou bien j'envoie un domeſtique pour ſavoir ſi tout va bien.

Cette méthode a pluſieurs avantages. D'abord elle évite l'oſtentation, ainſi que quelques perſonnes pourroient l'appeller, qui accompagne l'autre. Enſuite elle empêche que la porte de mon cher ami ne ſoit toujours aſſiégée par une multitude d'objets de compaſſion, dont pluſieurs ne mériteroient pas qu'on les ſecourût, quoiqu'ils fuſſent peut-être les plus importuns. D'ailleurs, elle n'expoſe pas les pauvres à l'inſolence des domeſtiques, qui, en l'abſence du Maître, montreroient quelquefois, s'il y en a de tels, qu'ils ſont bien éloignés d'être animés des mêmes motifs que la perſonne qui les a chargés de ſes ordres. Enfin, les malades retirent un grand avantage de l'habileté & de l'expérience que l'étude & la pratique donnent à ces Meſſieurs que j'emploie, & avec leſquels je ſuis convenue par quartier ſeulement, afin que, ſi l'on étoit fondé à ſe plaindre de leur négligence & de leur dureté, je ne fuſſe pas liée à les garder ; car, dans des cas fâcheux, les pauvres gens qui dépendent du ſecours de ces Meſſieurs, pourroient bien ne la faire pas longue ; de ſorte que mes bonnes intentions, non-ſeulement ſeroient fruſtrées, mais feroient encore du mal.

Myladi Davers remarqua dans chaque ca-

bane une *Bible*, les *Prieres Communes*, & les *Devoirs de l'Homme*, dans des étuis de peau pour les tenir plus propres, & un ou deux *Catéchiſmes de l'Egliſe* pour les enfants. Cela lui plut, & elle l'approuva. Elle en demanda un à une jolie petite fille qui apprenoit ſon Catéchiſme. Cette enfant le lui donna, en faiſant la révérence & jettant les yeux ſur moi; parce que, quand je vais voir ces bonnes gens, je fais quelques queſtions aux enfants pour ſavoir les progrès qu'ils font. C'eſt que, comme je me l'étois imaginée, dit Myladi, ma ſœur a ſoin de l'ame auſſi-bien que du corps. Dieu vous béniſſe, ma chere, ajouta-t-elle en me donnant un petit coup ſur l'épaule.

Ces Dames laiſſerent des marques de leur bénéficence dans ces deux familles; & ces bonnes gens nous accompagnerent, en partant, de leurs bénédictions & de leurs prieres. Myladi Davers me dit d'un air ſérieux, en nous en allant: Ayez ſoin de votre ſanté, ma chere ſœur; &, quand votre terme ſera venu, Dieu veuille vous donner une heure heureuſe! Car combien de larmes ne coûteriez-vous pas, ſi vous étiez appellée trop tôt à cueillir les fruits de votre piété.

La volonté de Dieu ſoit faite, Myladi, répondis-je. La même Providence qui m'a ſi miraculeuſement miſe en état de faire un peu de bien, ſuſcitera de nouveaux amis aux gens de probité qui ſe confient en elle.

Je dis cela, parce que quelques-uns de ces bonnes gens entendirent Myladi, & en paroiſſoient troublés; ce qui leur fit redoubler leurs

prieres pour ma ſanté & ma conſervation.

Nous marchâmes delà juſqu'à notre carroſſe, & nous avançâmes un peu plus loin, pour viſiter les familles de deux Fermiers, diſtantes l'une de l'autre d'environ un mille. Dans l'une, la mere & deux enfants ne faiſoient que commencer à ſe rétablir, la premiere d'une fievre chaude, & les derniers d'une fievre tierce. Je leur demandai quand ils avoient vu M. Barrow. Ils me répondirent, en lui donnant de grands éloges, qu'il ne faiſoit que de les quitter. Après les avoir félicités de l'état plein d'eſpérance où je les voyois, & leur avoir témoigné que je ſouhaitois qu'ils ſe ménageaſſent & ne repriſſent pas trop tôt leurs occupations ordinaires, je leur dis que je ferois connoître à M. Barrow le deſir que j'avois qu'il eût l'œil ſur eux, crainte de rechûte, & que je ne les reverrois pas de quelque-temps: ainſi, ſous prétexte de prendre congé d'eux, je gliſſai une couple de guinées dans la main de la bonne femme; car j'avois appris de Madame Jervis que leurs maladies les avoient mis fort à l'étroit.

Delà nous allâmes à l'autre ferme: il s'agiſſoit d'une fille du Fermier, qui avoit eu de fort mauvaiſes couches, & un méchant mari, qui, après l'avoir trompée, l'avoit enfin abandonnée. Elle s'étoit rétablie aſſez promptement, à l'aide des ſoulagements que je lui avois procurés de temps en temps. Son pere en avoit uſé un peu rudement envers elle avant que j'en priſſe ſoin, parce qu'elle s'étoit mariée contre ſon conſentement. Le pauvre homme ſe trouvoit en effet alors aſſez mal

dans ſes affaires, étant pourſuivi avec dureté, & il ne pouvoit guere faire davantage pour elle, ayant de plus une fille cadette qui avoit perdu l'uſage de tous ſes membres, & qu'on étoit obligé de lier ſur une chaiſe d'oſier pour la ſoutenir, après avoir fait inutilement beaucoup de dépenſe pour ſa guériſon; ce qui, comme la bonne vieille femme diſoit, les avoit mis fort à l'étroit. Outre cela cet homme avoit un Seigneur à qui il devoit les arrérages d'une année, & qui, trouvant une bonne récolte ſur ſon fonds, avoit la cruauté de vouloir s'en ſaiſir, ce qui auroit totalement ruiné cette pauvre famille. Je lui avançai l'argent ſur l'hypotheque de ſa récolte, & le bon homme m'en a déjà payé la moitié (car il faut, Mademoiſelle, que je me tienne auſſi dans les bornes de mon revenu, qui eſt cinquante livres ſterling;) & il eſt en beau chemin de me payer le reſte, & d'en recueillir une fois autant pour lui.

J'y trouvai M. Barlow, qui me rendit compte du ſuccès de ſes ſoins envers deux perſonnes que je lui avois recommandées. Il m'apprit auſſi que Jean Smith étoit en bon train de ſe rétablir: c'étoit un pauvre homme qui, en couvrant de chaume une grange, étoit tombé & s'étoit caſſé la jambe, & meurtri tout le corps. Il ſeroit vraiſemblablement péri par la cruauté des Officiers de la Paroiſſe, qui vouloient le renvoyer dans le Comté d'Eſſex, d'où il étoit, dans un temps où il avoit une fievre ardente occaſionnée par la chûte. Mais en ayant oui parler, j'engageai M. Simmonds à en prendre ſoin, & je pourvus à ſes beſoins à mes dépens; promet-

tant d'ailleurs que, s'il venoit à mourir, je ferois les frais des funérailles.

Je fus charmée d'apprendre que les choſes allaſſent ſi bien ; & je dis à M. Barrow que j'eſpérois le voir avec M. Simmonds à la maiſon de M. B.... avant de partir pour Londres, afin de raiſonner un peu enſemble ſur les circonſtances où ſe trouvoient les perſonnes qui étoient entre leurs mains, & m'acquitter de quelques-unes de mes obligations envers elles.

Vous êtes un honnête homme, M. Barrow, ajoutai-je. Dieu vous bénira de votre tendreſſe & du ſoin que vous avez des pauvres créatures deſtituées de ſecours. Ils vous louent tous, & ne parlent que de votre humanité.

O ! ma bonne Dame, répondit-il, qui pourroit s'empêcher de ſuivre l'exemple que vous donnez ? M. Simmonds, qui eſt obligé de ſe trouver de temps en temps avec moi auprès des malades, peut témoigner, auſſi-bien que moi, qu'à peine entendons-nous plaindre nos pauvres patients, quelques douleurs qu'ils ſouffrent, parce qu'ils ne font que vous bénir & s'étendre ſur vos louanges.

C'eſt le bon M. B....., répondis-je, qui me met en état & qui m'encourage à faire ce que je fais. Dites leur donc qu'ils doivent bénir Dieu & M. B....., & prier pour moi, & vous remercier, de même que M. Simmonds. Nous nous réuniſſons tous, comme vous ſavez, pour leur bien.

La Comteſſe & Myladi Davers firent pluſieurs queſtions à cette pauvre femme en couche, & lui donnerent, comme à ſa ſœur, objet digne de compaſſion (Dieu ſoit loué de ce

que je ne ſuis pas dans un pareil état !) des marques de leur bénéficence. Je vis que c'étoit de l'or, mais j'en ignore la valeur. Ces deux Dames ſe regardoient l'une l'autre, enſuite elles jettoient les yeux ſur moi, élevant leurs mains, ſans pouvoir dire un ſeul mot, juſqu'à ce que nous fuſſions dans le carroſſe. Nous revînmes au logis, après avoir paſſé dans une école, où je paie pour l'inſtruction de huit enfants.

Voilà, Mademoiſelle, une relation faite à la hâte de ma *tournée hebdomadaire bienfaiſante*, comme ces Dames l'ont appellée. Quoique j'en parle avec plaiſir, j'eſpere que je n'en entretiens pas les autres par orgueil.

Je ſais que ce récit ne vous fera pas de peine ; mais il fera un plaiſir infini à mes chers parents, qui, à leur maniere, font beaucoup de bien dans leur voiſinage. Une bagatelle, Mademoiſelle, adminiſtrée à propos & à de véritables objets de compaſſion, eſt ſouvent très-ſalutaire. Les maux des gens qui travaillent deviennent quelquefois dangereux, ſi l'on n'y apporte pas d'abord du remede : au lieu que, ſi on leur fait du bien à temps, & qu'on le leur diſpenſe ſelon que l'exige le cas où ils ſe trouvent, il prévient ſouvent leur perte entiere. Ces pauvres gens qui ſe nourriſſent mal pour l'ordinaire, n'ont preſque beſoin que de cordiaux pour les ranimer promptement, & enſuite d'une bonne & ſaine nourriture : après quoi la roue de la nature étant débarraſſée, nouvellement engraiſſée & bien remiſe, ils continuent leur ouvrage avec plaiſir & avec ſatisfaction, & l'exercice qu'ils prennent par

le travail qu'ils ſont obligés de faire, les garantit pendant aſſez long-temps de nouvelles rechûtes : au lieu que les riches & les voluptueux ont beaucoup de peine à tenir la leur nette & en bon état.

Cette réflexion me paroît très-bien développée dans un Poëme manuſcrit qui eſt entre les mains de M. B..... C'eſt la réponſe à un ami qui avoit recommandé à l'auteur un homme d'eſprit, mais pauvre. Il lui avoit demandé de l'élever à une fortune plus grande que celle pour laquelle il étoit né. Voici quelques-unes des penſées de ce Poëte.

„ Voudriez-vous que, par ce changement
„ de condition, je fiſſe venir la goutte, la
„ fievre, les indigeſtions, & toutes les autres
„ eſpeces de maux qui infectent le ſang de
„ nous autres riches, ſur ce pauvre payſan ?
„ Voudriez-vous que je changeaſſe ſes mal-
„ heurs *imaginaires* en douleurs *réelles* ? S'il a
„ beſoin de ce qui lui eſt néceſſaire pour la
„ nourriture & pour le vêtement, je lui four-
„ nirai avec plaiſir ce qui lui manque de ce
„ côté-là, mais conformément à ſa condition.
„ Eſt-ce que ſa vie dépendante eſt plus inſup-
„ portable que nos mauvais quarts d'heure,
„ nos fatigantes chaſſes, nos infames intri-
„ gues ? Les exercices, quelquefois néceſſaires
„ aux riches pour la conſervation de leur ſan-
„ té, ne ſont-ils pas bien plus rudes pour des
„ corps qui n'y ſont pas faits, pour des nerfs
„ moins forts, que pour ceux qui ſont accou-
„ tumés au travail ? «

J'ai déjà dit quelque part que ce Poëme m'avoit donné certaines ouvertures ſur la manier e

niere dont il faut diſpenſer le bien que l'on fait. On doit conſulter le genre de vie auquel la perſonne à qui l'on en veut faire eſt accoutumée, & ne pas prodiguer ſes bienfaits à une ou deux perſonnes, de ſorte qu'on ſe mette hors d'état de ſecourir les autres, & en même-temps élever de pauvres gens à une condition qui ne leur étant pas familiere, les rendra plus malheureux qu'ils n'étoient avant. Pour votre ſatisfaction je vous ferai part de quelques-unes des penſées de ce Poëte ſur ce ſujet.

» Je ne ſaurois, mon ami, être de votre » opinion, que la pauvreté où l'on eſt né ſoit » une choſe ſi rude. Ce n'eſt pas les aiſes de la » vie, ni la délicateſſe & la ſuperfluité dans » le manger & dans le boire, ni la molleſſe » des lits, qui rendent heureux. Rien ne peut » produire cet effet que le contentement; &, » quand on le poſſede, il rend heureux dans » quelque état que l'on ſoit. Si cet homme, » quel que ſoit d'ailleurs ſon état, en jouit, » je le juge beaucoup plus heureux que vous » & moi. Mais, s'il n'en jouit pas, ce que je » crains beaucoup, mon ami, il ne trouvera » aucun état qui puiſſe le rendre heureux: car » l'eſprit de l'homme, aſpirant toujours à » quelque choſe de plus grand, ſi l'on ne ré- » prime pas de bonne heure ces deſirs, il lui » arrive rarement d'être content.... Un hom- » me qui pendant trente-ſix ans a toujours » mené le même genre de vie eſt ou devroit » être content de ſon ſort, & ne pas ambi- » tionner de le changer totalement. Nourriſ- » ſant dans ſon cœur des mécontentements de » ſon état, l'amour du changement ne l'aban-

» donnera jamais. Sans ſavoir à quoi ſe fixer,
» ſans jouir des douceurs de ſon état, il ſait
» quel eſt ſon premier ſouhait, mais il ne ſaura
» jamais quel ſera le dernier «.

Je continuerai encore. Il paroît que l'ami qui avoit loué ce pauvre homme, l'avoit recommandé par ſon génie, qui paſſoit la ſphere où il étoit placé. Ce judicieux bienfaiteur rapporte d'abord le motif tiré de cette conſidération, & il répond ainſi :

» *Vous dites qu'il a des talents & un eſprit*
» *fort au-deſſus de ſa ſphere.* Fort bien : ſes voi-
» ſins reſpecteront donc ſon eſprit, s'il eſt ſou-
» tenu d'un jugement ſain. De quelle utilité
» ne peut-il pas être pour terminer de petits
» différents que font naître dans les villages
» des eſprits farouches, maîtriſés par leurs paſ-
» ſions ? Ne croîtra-t-il que des chardons dans
» un climat ? N'y verra-t-on pas fleurir auſſi
» quelque belles roſes ? Eloigné des villes,
» & parmi des payſans, il ſera le Prêtre &
» le Juge de la campagne. Il n'y a certaine-
» ment rien ſur la terre qui procure plus de
» plaiſir, que de réconcilier des eſprits divi-
» ſés, & rendre amis des perſonnes qui ſe
» haïſſoient «.

Je me flatte que vous m'excuſerez, ſi je continue à ſuivre les idées du Poëte.

» Nous connoiſſons les déſagréments de notre
» état, mais nous réfléchiſſons peu ſur ceux d'un
» rang ſupérieur. Avec combien peu de dé-
» cence jouerions-nous notre rôle ſur un autre
» théatre ? Oh ! quelle peine pour une ame
» généreuſe de ſe ſentir chargée d'obligations
» ou dans la dépendance ! Suppoſez que je ne

» lui fiſſe pas ſentir ce que j'aurois fait en ſa
» faveur, comme en effet je ne le ferois pas,
» n'eſt-ce pas toujours obligation & dépen-
» dance pour gens qui ſavent penſer ?. . . . Je
» vous accorde qu'il ſeroit heureux pendant
» ma vie ; mais comment vivra-t-il avec ceux
» qui me ſurvivront? Mes biens paſſeront peut-
» être à des perſonnes qui n'ont point connu
» *Joſeph*, & qui n'aiment point les parents de
» *Joſeph* ; qui, ſemblables à trop d'héritiers,
» caſſeront les engagements de leurs prédéceſ-
» ſeurs. Dans ce cas, forcé de retourner avec
» mépris au genre de vie qu'il mene mainte-
» nant ſans peine, & de reprendre un travail
» qui, pour n'y être plus accoutumé depuis
» long-temps, lui paroîtra beaucoup plus ru-
» de, combien de larmes ce changement de
» fortune ne lui cauſeroit-il pas? Le lent cheval
» de charrette ira-t-il de pair avec le ſuperbe
» courſier ? Chaque Etoile brillante voudra-
» t-elle être un Soleil ? Chacune dans ſa claſſe
» ne contribue-t-elle pas à embellir le firma-
» ment, & à l'harmonie générale formée par
» les parties de ce grand tout ? »

J'ai ſouvent réfléchi avec plaiſir ſur les pen-ſées qui ſuivent, & ma bonne Dame défunte les goûtoit auſſi beaucoup. Elle me les avoit fait écrire dans mon recueil. Vous les avez lues, mon très-honoré pere & ma très-hono-rée mere ; mais comme il n'en eſt pas de même de vous, ma chere Demoiſelle, je vous en ferai part ici.

» Vous n'ignorez pas que la ſage Providence
» a aſſigné à chacun le rôle qu'il doit jouer
» dans ce monde, & qu'elle varie ſuivant la

» diverſité des perſonnes. La ſueur des plus
» vils eſclaves, de ceux qui s'occupent à en-
» vironner des poſſeſſions d'une haie ou d'un
» foſſé, eſt utile aux riches & les nourrit. Le
» riche en échange, leur fait part de ſon abon-
» dance, & entretient honnêtement le pauvre
» qui travaille. Que le riche néanmoins ne
» mépriſe pas l'eſclave du plus bas ordre : il
» eſt, comme lui, une boucle dans la chaîne
» de la Nature : ils tendent tous deux à la mê-
» me fin, ont les mêmes vues, & rempliſſent
» également le plan de la volonté Divine : le
» Monarque & le ſujet ſeront enfin mis de ni-
» veau ; &, couchés dans le tombeau, la cor-
» ruption s'emparera de leurs cadavres ſans
» diſtinction de rang «.

Puiſque ce Monſieur refuſoit d'élever ce pauvre homme au rang que ſon ami ſouhaitoit, vous ſerez ſans doute curieuſe, Mademoiſelle, de ſavoir quel bien il lui fit. Le voici.

» *Mais il a des enfants*, dites-vous. Fort
» bien : cette conſidération eſt de poids, & eſt
» une puiſſante recommandation en ſa faveur.
» Je prendrai un ou deux de ſes garçons ; &,
» ſi je m'apperçois que ces jeunes gens ſoient
» honnêtes, fideles, & qu'ils aient de bonnes
» inclinations ; ſi je les juge capables de ſe ſou-
» tenir dans une condition que nous avons la va-
» nité de nommer meilleure que celle où ils ſe
» trouvent, j'aurai ſoin d'eux, & les protégerai.
» D'abord je les accoutumerai au ſervice do-
» meſtique ; &, quand ils le mériteront, je leur
» en procurerai un meilleur que le mien. En
» un mot, je contribuerai à augmenter la ſa-
» tisfaction de ce payſan en tant que payſan,

» & je l'eſtimerai conformément au rang qu'il
» tient. Dites-lui de ma part que, s'il connoît
» un véritable bonheur ſans mélange de maux,
» qu'il borne-là ſes eſpérances, & qu'il ne
» porte pas ſes vœux plus loin «.

Je ne me ſouviens pas d'avoir jamais rien lu ſur ce ſujet qui fût plus naturel, & d'un tour plus aiſé. Il me ſemble que tout y eſt placé dans un jour peu commun, & je crois que vous conviendrez que ce jour eſt le véritable point de vue où il faut le regarder; qu'il n'y a rien dans le monde qui exige plus de jugement & de diſcernement que l'exercice de la charité. Ces miſérables qui font métier de mendier, n'excitent point ma compaſſion, & je ne les regarde pas ſeulement, à moins qu'ils ne ſe trouvent dans des cas fâcheux. Je ne fais ſur-tout aucune attention à ceux que je vois toujours dans la même place, & qui y paroiſſent auſſi attachés qu'un propriétaire peut l'être à ſon fonds. Ces gens-là ne ſauroient être d'un caractere plus rampant; & ils ne ſouhaitent pas même d'être dans un rang plus élevé, ni de changer leur mauvais genre de vie contre un qui demanderoit du travail. Mais voici les malheureux objets qui méritent du ſecours & qu'on ſe donne même la peine de les déterrer. Ce ſont ces pauvres gens laborieux, que les maladies, les malheurs, les fautes mêmes involontaires & où ils n'ont pas perſiſté, font gémir en ſecret, ſans oſer faire connoître leurs ſouffrances.

SAMEDI *matin.*

IL n'y a preſque pas d'équité, mes honorés correſpondants, à vous embarraſſer l'eſprit d'une affaire qui m'a fort inquiétée, & qui a dû me toucher plus que toute autre maîtreſſe, par les raiſons qui ſe préſenteront naturellement à votre eſprit lorſque je vous aurai dit ce dont il s'agit. La choſe eſt ſi préſente à mon eſprit, que je ne ſaurois m'empêcher de vous la raconter.

Polly Barlow, ma femme de chambre, jeune fille jolie & bien faite, en eſt le ſujet. Elle m'avoit été recommandée de bon lieu, & s'étoit toujours conduite avec une grande prudence juſqu'à ce temps-ci.

Nous étions convenus, M. B....., la Comteſſe, Myladi Davers & moi, d'aller prendre l'air en carroſſe, & de tomber chez M. Martin, qui avoit envoyé à mon cher ami des animaux rares des Indes Orientales, pour placer dans ſa ménagerie, à laquelle il prend un grand plaiſir. Mais, dans le temps que le Chevalier Swyndford étoit déjà à cheval pour nous accompagner, & que les Dames alloient ſortir, je fus ſaiſie d'une foibleſſe ſubite. Myladi Davers, qui a beaucoup de tendreſſe pour moi, & qui a ſans ceſſe l'œil ſur ce qui me regarde, ne voulut pas permettre que je les accompagnaſſe, quoique mon accident fût paſſé; mon cher M. B..... eut auſſi la bonté de m'en excuſer. Comme ils alloient monter en carroſſe, M. Williams ſe rencontra-là, qui

occupa la place que je laiſſois vacante. Quand ils furent partis, j'entrai dans mon cabinet, & m'y renfermai.

Ils avoient demandé M. H..... pour aller avec eux, & tenir compagnie au Chevalier Swyndford; mais lorſqu'il fallut partir on ne le trouva point. Ils ſuppoſerent qu'il avoit entrepris quelque courſe avec M. Colbrand, ſon favori; ce qui ſuit fait voir qu'il s'étoit caché pour un autre deſſein.

J'étois fort bien rétablie, & je vous écrivois, Mademoiſelle, lorſque j'entendis Polly, comme je le ſuppoſois & que la ſuite le vérifia, entrer dans mon appartement. Elle s'aſſit, chanta un petit air, & cria deux fois: hem, hem. Incontinent après j'entendis deux voix. Je n'avois cependant aucun ſoupçon, & je continuois à écrire, juſqu'à ce que j'entendis une eſpece de cliquetis, ou de bruit comme celui de hardes qu'on chiffonne, & un débattement accompagné de la part de Polly d'un fi!.... Comment pouvez-vous faire cela?.... Je vous en prie, Monſieur!

Cela m'alarma beaucoup, parce que nous n'avions que d'honnêtes gens parmi nos domeſtiques. Je regardai donc par le trou de la ſerrure; &, à mon grand étonnement, comme à mon grand embarras, je vis M. H...., ce ſimple, prendre avec Polly des libertés qu'il ne lui convenoit point de prendre, ni à elle, fille encore plus ſimple, de ſouffrir.

Je ne ſavois que faire. N'ayant cependant que trop de raiſon de penſer que ce n'étoit pas la premiere fois qu'ils s'étoient trouvés enſemble, & donné ces libertés; & remarquant d'ail-

leurs que cette fille rioit quelquefois de maniere à l'encourager, tandis que d'autres fois, peu d'accord avec elle-même, elle ſe débattoit & ſe plaignoit d'un accent de voix trop tendre pour une pareille occaſion, je m'efforçai de touſſer. Ce bruit les effraya tous deux. M. H... dit en jurant, qui peut-ce être? Votre maîtreſſe eſt ſortie avec eux, ce ne peut être elle.

Je le crois ainſi, & je l'eſpere, dit cette ſotte fille: c'étoit cependant ſon ton de voix..... Madame, êtes-vous dans votre cabinet? Madame, dit-elle, en s'avançant vers la porte, & M. H... ſe tenant, comme un pauvre voleur, à moitié caché derriere le rideau de la fenêtre, juſqu'à ce qu'il ſût ce que c'étoit.

J'ouvris la porte; M. H... ſe retira tout confus; & Polly fit un ſaut de ſurpriſe, n'ayant pas compté me trouver-là, quoiqu'elle m'eût appellée.

Je penſois, dit-elle en vérité..... Madame..... je penſois que vous étiez ſortie.

Il eſt clair, répondis-je, que vous le penſiez, Polly.....! Allez fermer la porte de la chambre & revenez.

Elle le fit; mais elle étoit ſi tremblante & ſi couverte de confuſion, que j'avois pitié de cette pauvre créature, & que je ne ſavois preſque comment lui parler, ni que lui dire. Ma compaſſion l'emportoit ſur mon reſſentiment. Elle ſe tenoit debout, tremblante comme une feuille, les yeux baiſſés, & avec un air que je ne ſaurois décrire. Pour moi je la regardois de temps en temps, mais chaque fois que je le faiſois j'étois obligée de porter mon mouchoir à mes yeux.

Enfin, je lui demandai combien il y avoit de temps qu'elle laiſſoit prendre ces libertés à M. H....?

Elle ne répondit rien à ma queſtion. Je ſuis fâchée, continuai-je, de me voir obligée à vous cenſurer : mais il eſt évident que M. H... ne vous auroit pas ſuivie dans ma chambre, s'il ne s'étoit pas rencontré avec vous en d'autres endroits.

Elle continuoit à garder le ſilence. Je ne m'attendois pas, Polly, lui dis-je, que vous euſſiez fait paroître tant d'imprudence. Vous avez eu des preuves des criminels artifices que les hommes emploient pour perdre une fille. Etes-vous dans l'idée que M. H..... ait envie d'en agir honorablement avec vous.

Madame..... répondit-elle; Madame.....je crois... j'eſpere.... j'oſe dire que M. H....ne voudroit pas en agir autrement.

Tant pis, repliquai-je, que vous le croyiez ainſi, ſi vous n'avez pas de bonnes raiſons de le croire. Prétend-il vous épouſer, Polly?

Elle ne répondit rien. Dites-moi, Polly, le prétend-il?

Il dit qu'il en agira honorablement avec moi, me déclara-t-elle enfin.

Mais, vous ſavez, repris-je, que dans ce cas il n'y a qu'un mot néceſſaire pour expliquer celui d'honorablement. Ce mot eſt celui de mariage. Il eſt auſſi vîte prononcé qu'aucun autre; &, ſi c'eſt ce qu'il entend, il ne doit pas ſe faire tirer l'oreille pour le dire.

Ici elle garda encore le ſilence, ce qui fit que je la preſſai davantage. Dites-moi, Polly (car je ſuis réellement fort en peine à votre ſujet),

ce que vous en penſez vous-même : eſpérez-vous qu'il vous épouſera.

Je n'eus point de réponſe encore. Répondez-moi, ma bonne Polly, inſiſtai-je ; car j'eſpere pouvoir encore vous appeller bonne.

Je vous en prie, Madame, dit-elle alors en pleurant, & en ſe tournant d'un autre côté.... je vous en prie, Madame, excuſez-moi.

Mais, en vérité, Polly, repris-je, je ne ſaurois vous excuſer. Vous êtes ſous ma protection. J'ai été une fois dans une ſituation auſſi dangereuſe que celle où vous pouvez être. Je n'en aurois pas échappé, mon enfant, en tenant la même conduite & le même langage que vous.

Langage & conduite, Madame, reprit-elle !

Oui, Polly, langage & conduite. Car il ne faut pas douter que vous ne ſachiez mon hiſtoire, tout le monde la ſait. Vous imaginez-vous que, ſi je m'étois retirée dans la chambre à coucher de ma maîtreſſe ; que j'euſſe chanté un petit air, que j'euſſe pouſſé deux hem, qu'à ce ſignal (car il ne faut pas douter que ce n'en fût un) M. B.... fût venu, que je me fuſſe aſſiſe, que j'euſſe ſouffert qu'il m'eût chiffonnée, & que je me fuſſe contentée de dire d'une voix baſſe, avec un ris encourageant, *comment pouvez-vous faire cela ?* vous imaginez-vous, dis-je, que, ſi j'avois tenu cette conduite, je fuſſe ce que je ſuis ?

Madame, répondit-elle, j'oſe bien dire que Mylord (c'eſt ainſi que tous les domeſtiques l'appelle, & ſa tante auſſi, quand elle y joint l'épithete de Jeannot) n'avoit pas l'intention de me faire aucun tort.

Aucun tort, Polly, repris-je ! Qui eſt-ce qui

vous faiſoit donc crier fi? Aviez-vous intention de remettre votre honneur à ſa merci, plutôt qu'à votre propre diſcrétion?

J'eſpere que non, Madame, dit-elle.

J'eſpere auſſi que non, Polly, répondis-je. Mais il falloit qu'il ſe donnât aſſez de libertés avec vous pour vous faire crier fi! Qui ſait juſqu'où les choſes auroient été portées, ſi je n'avois pas touſſé à deſſein d'en arrêter le progrès! Pour l'amour de vous, Polly, je ne voulois pas qu'elles allaſſent auſſi loin que je le craignois, ni que vous fuſſiez expoſée à faire des choſes qui vous perdroient de réputation.

Perdroient de réputation, Madame, répéta-t-elle!

Oui, Polly, perdroient de réputation, repris-je. Je ſuis fâchée que vous m'obligiez à parler ſi clairement; mais votre avantage l'exige. Au lieu de vous enfuir, non-ſeulement vous vous mettiez à rire dans le temps que vous diſiez fi! & *comment pouvez-vous faire cela?* mais encore vous n'aviez d'autre inquiétude que de ſavoir ſi perſonne ne vous écoutoit. N'avez-vous pas remarqué comment, dans le ſentiment de ſa faute, ce Monſieur s'eſt évadé, dès que j'ai ouvert la porte? Sont-ce là de belles apparences, Polly? Le penſez-vous? Si vous eſpérez de parvenir à ma bonne fortune, croyez-vous que cette conduite en ſoit le chemin?

Je ſouhaiterois, Madame, dit-elle alors, n'avoir jamais vu M. H..... Car, ſi je perds votre faveur, perſonne ne daignera me regarder.

Il eſt encore en votre pouvoir de la conſerver, Polly, répondis-je en lui prenant la main & jettant ſur elle un regard obligeant. Je ne me

reſſouviendrai point de cette affaire, ſi vous regagnez mon amitié, en me racontant tout ce qui s'eſt paſſé.

Elle ſe mit de nouveau à pleurer ſans me rien répondre.

Ceci m'inquiéta encore davantage. Croyez-vous, Polly, pourſuivis-je, qu'ayant été ſi fort exaltée, j'envie le bonheur des autres? Si M. H..... vous a parlé de mariage, dites-le moi.

Non, Madame, répondit-elle; je ne puis pas dire qu'il m'en ait parlé, & cependant il m'en a inſinué quelque choſe.

Cependant, Polly! donc il ne vous épouſera jamais. Car, quand les hommes en parlent, ils n'ont pas toujours intention d'en parler: mais quand ils ont intention d'en parler, comment peuvent-ils raſſurer une fille qui eſt dans le doute, ſans en faire mention? Hélas! hélas! pauvre Polly! les libertés que vous lui avez permis de prendre, ſans doute, avant celles dont j'ai eu quelque ſorte été témoin, & celles-ci, qui auroient peut-être été plus grandes ſi je ne vous avois ſurpris en touſſant, ne montre que trop qu'il n'a pas eu beſoin de vous faire aucune promeſſe.

Il eſt vrai, Madame, il eſt vrai, dit-elle en ſanglottant, que j'étois trop peu ſur mes gardes; mais pour tout au monde je n'aurois fait aucun mal.

J'eſpere que non, Polly, repris-je; mais, ſi vous ſouffriez ces libertés, il vous eſt impoſſible de dire juſqu'où vous auriez permis qu'il les eût portées.... Dites-moi, aimez-vous M. H....?

C'eſt un Monſieur d'un très-bon caractere,

Madame, répondit-elle ; il n'eſt point du tout fier.

Non, repliquai-je, il ne lui conviendroit pas d'être fier dans le temps qu'il eſpere de vous humilier... Oui réellement humilier ! & cela au-deſſous de la perſonne de notre ſexe du plus bas rang qui ſeroit vertueuſe.

J'eſpere... Vous eſpérez, l'interrompis-je... vous eſpérez trop ; & je crains beaucoup pour vous, parce que vous craignez ſi peu pour vous-même. Mais, dites-moi, combien de fois avez-vous été en particulier enſemble ?

En particulier, Madame, répéta-t-elle ! je ne ſais ce que Madame entend par particulier.

On eſt en particulier, Polly, lui dis-je, lorſque, comme vous étiez maintenant, on eſpere n'être vu de perſonne, & qu'on ne ſouhaiteroit pas d'en être vu.

Elle ſe tut. Je vois, Mademoiſelle, par cette pauvre fille, que les amants ſont fideles à garder le ſecret, quoique peut-être leur perte en dépende. Il me convenoit, par pluſieurs raiſons, plus qu'à toute autre perſonne, comme je l'ai inſinué ci-deſſus, d'examiner à fond cette affaire. Si M. H.... l'épouſoit, on auroit attribué cela à l'exemple de M. B... ; &, ſi ma Polly avoit été ſéduite, c'auroit été auſſi un fâcheux accident. On auroit dit : oui, elle a aſſez ſoin d'elle-même, mais elle n'en prend aucun de ſes ſervantes : ſa femme de chambre a une maîtreſſe bien plus relâchée que n'a été celle de Paméla ; autrement les choſes n'auroient pas tourné comme elles ont fait.

Je vois bien, Polly, pourſuivis-je, que vous ne voulez pas me dire ce qui en eſt.

Vous avez peut-être plusieurs raisons pour cela, quoiqu'il n'y en ait aucune de bonne. Mais aussi-tôt que Myladi Davers sera de retour, qui a un grand intérêt dans cette affaire, de même que Mylord Davers, & qui sont responsables à Mylord H.... de la conduite de son fils dans une chose aussi importante que celle-ci, je la lui communiquerai, & je ne m'embarrasserai plus de vous questionner sur ce sujet. Je suivrai après cela les directions de Myladi, & vous renverrai sûrement.

Cette pauvre fille, effrayée de cette menace (car chacun craint Myladi Davers), me pria à mains jointes de ne rien communiquer de tout cela à cette Dame.

Mais comment puis-je m'en empêcher, dis-je? Ne seroit-ce pas conniver à votre conduite, si je gardois le silence? Vous ne manquez pas de bon sens dans d'autres occasions. Apprenez-moi donc, Polly, comment il est possible, dans la situation où je suis, que j'évite d'en parler?

Je dirai à Madame toute la vérité, dit-elle; oui je la dirai, si vous ne racontez pas la chose à Myladi Davers. Je succombe à la pensée seule qu'elle en ait la moindre connoissance.

Cela paroissoit bien fâcheux, j'avois pitié d'elle; mais cependant j'étois irritée; car je ne voyois que trop clairement que sa conduite ne pouvoit pas soutenir l'examen, même dans son idée. La pauvre créature!

Je lui dis donc, apprenez-moi toute la vérité.

Madame me promettra-t-elle... Je ne promettrai rien, Polly, interrompis-je. Lorsque

je ſaurai tout ce que vous jugerez à propos de me dire: je ferai ce qu'il me conviendra de faire ; mais avec autant de ménagement pour vous qu'il me ſera poſſible. Voilà tout ce que je vous promets.

Eh bien donc, Madame.... Mais comment pourrai-je le dire ? J'aurai beaucoup moins d'embarras à entretenir toute autre perſonne que Myladi Davers & vous, Madame... car l'emportement de Myladi, & votre vertu, Madame.... Comment le dirai-je? Alors elle ſe jetta à mes pieds, & couvrit ſon viſage avec ſon tablier.

J'étois dans une émotion extraordinaire, & je ne pouvois m'empêcher de répandre des larmes ſur elle. Je la relevai, cependant, & lui dis, racontez-moi tout. Vous ne ſauriez m'apprendre quelque choſe de pire que ce que je crains, & je n'eſpere pas que les choſes ſoient dans un état auſſi déſeſpéré. Oh, Polly ! hâtez-vous de me le dire, car vous me mettez dans de grandes inquiétudes.

Le chagrin & la compaſſion que me donnoit cette pauvre fille cauſoient chez moi une révolution ſurprenante. Dans mes premiers malheurs j'avois été aſſaillie de défaillance qui approchoient fort de la mort, & qui m'avoient privée de ſentiment pour quelque-temps. Mais je ne me ſerois pas imaginée que, dans toutes autres circonſtances, je duſſe éprouver des mouvements pareils à ceux que le cas de cette malheureuſe fille excitoit chez moi.

Elle me dit donc : j'avoue, Madame, que je n'ai que trop manqué à mon devoir.

A quels égards ? Quoi ? De quelle maniere? Comment avez-vous manqué à votre devoir, lui demandai-je avec une promptitude égale à ma penſée? vous n'êtes pas perdue ; ou bien me trompai-je, dites-moi, Polly.

Non, Madame, répondit-elle ; mais...Mais quoi, interrompis-je ? Dites ſeulement, quoi?

J'ai conſenti, Madame, continua-t-elle...A quoi? repris-je. A ſes propoſitions, Madame, pourſuivit-elle. Quelles propoſitions, demandai-je encore? Je m'étois engagée, Madame, répondit-elle, à vivre avec M. H.....

Je vous comprends fort bien, lui dis-je. Mais eſt-il trop tard pour rompre ce méchant contrat ? Lui avez-vous déjà fait un ſacrifice de votre honneur.

Non, Madame, répondit-elle ; mais je lui en ai fait une promeſſe par écrit.

Une promeſſe par écrit, repris-je ? Ah ! Polly, ſi votre cœur ne lui en a pas fait une auſſi, cela eſt bien. Mais quelle extravagance eſt-ce-là ! Quelle reconnoiſſance vous a-t-il donnée en échange ?

Il m'a donné, repartit-elle, un billet de ſa main, par lequel il s'engage à m'aimer toujours, & à me reconnoître quand ſon pere ſera mort.

Quelle extravagance de part & d'autre, repris-je ! Mais voudriez-vous vous relever de cet indigne marché?

Aſſurément, Madame, repliqua-t-elle ; & c'eſt ainſi que je lui en ai parlé hier. Mais il m'a déclaré qu'il me feroit un procès, & qu'il me ruineroit, ſi je ne le tenois pas.

Vous êtes ruinée, ſi vous le tenez, lui dis-

je ; je ſouhaite.... Mais, dites-moi, Polly, n'êtes-vous pas déjà ruinée ?

Non en vérité, Madame, répondit-elle, je ne ſuis pas ruinée.

Je ne doute donc pas, pourſuivis-je, que vous ne fuſſiez ſur le bord du précipice, ſi, par un coup de la Providence, cette indiſpoſition ne m'avoit pas retenue au logis. Vous vous rencontriez dans ma chambre, je ſuppoſe, pour conclure votre infame marché. O pauvre & malheureuſe fille !..... Mais voyons l'écrit qu'il vous a donné ?

Il les a l'un & l'autre, Madame, repliqua-t-elle, afin d'en faire une copie mieux écrite & plus forte, qui ſera auſſi authentique qu'un acte public.

Auriez-vous cru, Mademoiſelle, qu'une fille de dix-neuf ans fût ſi ignorante & ſi bête ſur un point de cette importance, dans le temps que, pour toute autre choſe, elle n'a donné aucun exemple d'une ſemblable imprudence ?

Vous a-t-il donné de l'argent, repris-je ?

Oui, Madame, répondit-elle ; il m'a donné.... il m'a donné.... un billet, le voici. Il dit que chacun me donnera de l'argent pour cela.

C'étoit un billet de banque de cinquante livres ſterling qu'elle me montra.

Dans ce moment-là je penſai à des vers de Cowley, que ma chere Dame défunte m'avoit ordonné de lui lire pluſieurs fois. Le cas que le Poëte ſuppoſe eſt néanmoins infiniment plus excuſable que celui-ci, puiſqu'il s'agit

d'un mariage fait pour de l'argent. Voici ce qu'il dit.

» Prends garde, prends garde, aimable fille! » ne te laiſſes pas trahir par des faux brillants! » Te donner pour de l'argent ! O qu'aucun » homme ne ſache que le prix de la beauté ſoit » ſi fort ravalé ! Quels dangers n'as-tu pas à » craindre, quand l'amour, qui eſt aveugle, » ſe laiſſe conduire par l'aveugle fortune ! «

Le réſultat de tout cela eſt qu'il lui aſſignoit cent livres ſterling par an pour elle & les ſiens (pauvre fille !), & qu'il devoit la reconnoître, comme elle dit (ſans ſtipuler ſi ce ſeroit en qualité de femme ou de maîtreſſe), après la mort de ſon pere, lorſqu'il ſeroit en poſſeſſion du titre & de ſon bien.

Je lui dis qu'il m'étoit impoſſible de cacher la choſe à Myladi Davers, ſi elle ne vouloit pas, ſelon la promeſſe qu'elle m'en avoit faite, ſe laiſſer entiérement gouverner par moi, & abandonner toute penſée de M. H..., & me donner lieu de conclure que ce mauvais marché ſe réduiroit à rien.

Pour ne pas abatre tout-à-fait le courage de cette pauvre créature, pour la mettre en état de lever les yeux, & pour l'engager plus facilement à s'en remettre à moi, je blâmai M. H..... plus qu'elle, quoiqu'en réfléchiſſant ſur ce que la vertu exige d'une femme, & ſur ce que la coutume a mis les hommes à couvert de l'ignominie pour ces ſortes d'attentats, je regardaſſe cette pauvre fille comme inexcuſable, & qu'il me fût impoſſible de la voir avec plaiſir à mon ſervice; car elle eſt d'au-

tant plus blâmable, qu'elle a plus d'eſprit que M. H....

Mais que ferois-je, Mademoiſelle, en la renvoyant? ce ſeroit la jetter entre ſes bras. Elle ne tardera pas à s'appercevoir de ſa folie, ſes yeux s'ouvriront, & elle connoîtra à quoi elle doit s'attendre. D'ailleurs ces mauvais commencements, & les encouragements à refuſer ſes offres, me faiſoient douter qu'elle pût être entiérement perdue ſi-tôt.

Je n'ignorois pas la rage de Myladi Davers contre l'un & l'autre quand elle le ſauroit. C'étoit un autre embarras. Cependant mes bonnes intentions ſeroient fuſtrées; ils concluroient leur infame marché, & il paroîtroit que j'en étois informée, mais que je n'avois pas voulu en parler à Myladi: ce qui, dans les circonſtances où j'étois, m'auroit fait blâmer plus qu'on n'auroit fait tout autre maîtreſſe.

Après toutes ces réflexions, voici le parti que je pris. Je me déterminai à conſoler cette fille autant que je le pourrois, juſqu'à ce que j'euſſe gagné ſa confiance, afin que mes avis fiſſent plus d'impreſſion ſur elle, & que je puſſe la ramener plus aiſément peu-à-peu: car, dès le moment que cette affaire ſeroit divulguée, la pauvre fille perdroit ſa réputation, la choſe du monde la plus précieuſe; ce qui ſeroit bien fâcheux.

Quant à M. H....., je crus que le meilleur étoit de prendre courage (vous qui me connoiſſez, ne manquerez pas de dire qu'il falloit que j'en euſſe beaucoup plus qu'à l'ordinaire), & de lui parler ſur ce ſujet.

Cette pauvre créature conſentant que je fiſſe cette démarche, & me faiſant connoître, par ſes proteſtations, ſon regret & ſa repentance, me pria de tirer ſon billet des mains de M. H....., ſur lequel elle avoit la bêtiſe de croire qu'on pourroit l'inquiéter. Elle me donna auſſi le billet de cinquante livres ſterling, afin que je le lui rendiſſe. Après cela j'allai le chercher.

Il m'évitoit avec le même ſoin qu'un voleur évite un Commiſſaire du quartier qui crie haro ſur lui. Quand j'allois dans une chambre, il paſſoit dans une autre, paroiſſant ſentir ſa faute, mais fredonnant néanmoins un petit air avec aſſez d'aſſurance. Enfin je le vis qui parloit à Rachel, la priant de dire à Polly qu'il avoit un meſſage à faire à ſa maîtreſſe par ſon canal. Je ne doutai pas un moment qu'il n'eût envie de ſavoir ce qu'elle m'avoit avoué, afin de ſe conduire conſéquemment.

Il avoit le dos tourné vers moi, je lui criai donc : je ſuis ici, M. H...., pour recevoir vos ordres.

Ces mots lui firent faire un ſaut de la hauteur d'une demi-verge. Madame, dit-il, je ſouhaitois..... je ſouhaitois de parler à..... je voulois dire.

Vous ſouhaitiez apparemment, Monſieur, interrompis-je, d'envoyer Polly me demander ſi je voulois faire un petit tour de promenade dans le jardin avec vous?

C'eſt la vérité, Madame, reprit-il ; cela eſt en effet vrai.... vous avez deviné. Il me ſembloit que c'étoit dommage, dans un beau

jour comme celui-ci, où tout le monde prend l'air....

Eh bien donc, Monſieur, l'interrompis-je encore, vous plaît-il de paſſer le premier, je vous ſuivrai.

Je m'imagine cependant, dit-il, que le vent eſt un peu trop fort pour vous, Madame. Ne vous enrhumerez-vous point ?

Non, Monſieur, repris-je, ne l'appréhendez pas ; je ne crains pas un peu d'air.

Je vous ſuivrai dans l'inſtant, Madame, dit-il alors ; vous ſerez dans la grande allée de gravier, ou ſur la terraſſe ; d'abord je ſerai à vous.

J'eus la fermeté de le ſaiſir par le bras, comme ſi j'avois été ſur le point de gliſſer : car, penſai-je, tu ne verras la fille, mon digne ami, qu'après que je me ſerai entretenue un peu avec toi, ſi tant eſt même que tu la voie alors.... Excuſez-moi, M. H....., lui dis-je en le ſaiſiſſant... J'eſpere ne m'être point fait mal au pied... Il faut que je m'appuie ſur vous.

Souhaiteriez-vous une chaiſe, Madame, me dit-il encore ? je crains que vous n'ayiez le pied foulé..... Irai-je dire qu'on vous apporte une chaiſe ?

Non, non, Monſieur, répondis-je ; je ferai bien cette promenade, ſi je me ſoutiens ſur vous.

Je lui ôtai ainſi toute excuſe de me quitter, & nous entrâmes dans le jardin. Jamais perſonne n'eut l'air ſi ſot. C'eſt alors qu'il reſſembloit à un nigaud, ainſi que ſa tante le nomme. Il regardoit, ſi la choſe eſt poſſible, en demi-

douzaine d'endroits à la fois ; il touſſoit ; il crachoit ; il marchoit de côté ; il tournoit la tête à chaque moment derriere lui, & il entamoit pluſieurs ſots diſcours, dans l'eſpérance de m'empêcher de parler.

Je paroiſſois, à ce que je crois, un peu embarraſſée ſur la maniere dont je commencerois; car il prétendoit que je n'étois pas bien, & il vouloit courir chercher madame Jervis pour prendre ſoin de moi.

Voyant que mon anguille étoit ſi gliſſante, je me déterminai à entrer en matiere, crainte d'en perdre l'occaſion. Je m'aſſis donc ſur le banc qui eſt au haut bout de l'allée de gravier, & je le priai de s'aſſeoir auſſi. Il le refuſa, diſant qu'il ſeroit dans un moment à moi, & parut vouloir s'en aller. Je me hâtai donc de commencer. Il m'eſt aiſé, lui dis-je de pénétrer la raiſon pourquoi vous êtes ſi empreſſé de me quitter. Mais c'eſt pour votre propre bien, Monſieur, que je ſouhaite que vous m'écoutiez, afin qu'il n'arrive aucun malheur entre des amis & des parents, au ſujet d'une affaire qui ne vous eſt pas inconnue.

Seigneur ! que voulez-vous dire, Madame ?.... Vous ne prenez aſſurément pas, Madame, en mauvaiſe part de petites & innocentes libertés, ou quelque choſe comme cela !

Monſieur H....., repliquai-je, j'ai toutes les preuves néceſſaires de vos deſſeins peu hoſpitaliers ſur une pauvre créature, jeune & ſans précaution, ſur qui votre naiſſance & votre qualité ont trop aiſément fait impreſſion.

Deſſeins peu hoſpitaliers, Madame, reprit-il. Par Jupiter, voilà un mot bien dur ! Vous

autres Dames délicates ne ſauriez permettre la moindre petite liberté dans le monde! Ce n'eſt pas la premiere fois que j'ai baiſé en toute honnêteté la femme de chambre d'une Dame, ſans que jamais l'on m'ait accuſé pour cela de violer l'hoſpitalité.

Ce n'eſt pas mon affaire, M. H....., répondis-je, d'entrer dans des particularités trop délicates ſur ce que vous pouvez avoir fait avant aujourd'hui, avec un Monſieur qui peut en agir comme vous avez fait avec une pauvre fille qui n'auroit pas même eu la hardieſſe de regarder un homme de votre qualité, ſi vous n'aviez pas ôté toute diſtinction entre vous, dans la vue de mettre une foible créature de niveau avec celles qui rampent dans la boue. Je dois vous dire que cette pauvre fille ſe repent ſincérement de ſa folie; &, pour vous montrer qu'il ne vous ſert de rien de nier, elle demande que vous lui rendiez le billet que vous avez extorqué de ſa bêtiſe. J'eſpere que vous ſerez aſſez homme d'honneur pour ne pas garder pardevers vous un pareil témoignage de la foibleſſe d'une perſonne de mon ſexe.

Vous a-t-elle dit cela, Madame, repliqua-t-il? En effet.... je ne puis que dire.

Il eſt vrai, Madame, que cela peut vous paroître n'être pas bien dans l'ordre. Mais les jeunes gens aiment la gaieté... Ce n'étoit qu'un badinage. Que je ſois pendu, ſi c'étoit autre choſe!

Ayez donc la bonté, Monſieur, de me remettre ſon billet, pour que je le lui rende. Il ne faut pas badiner avec la réputation,

Monſieur, principalement celle d'une pauvre fille qui n'a point d'autre reſſource.

Je lui rendrai moi-même, s'il vous plaît, Madame, pour me moquer un peu de ſon marché. Il faut que j'en aie au moins un ou deux éclats de rire, quand je lui rendrai.

Puiſque ce n'eſt qu'un badinage, Monſieur H....., répondis-je, vous ne trouverez pas mauvais qu'à ſouper je faſſe venir Polly, & lui demande de montrer ſon billet; ce qui nous divertira tous, auſſi-bien que vous.

Oh! Madame, cela ne peut pas aller auſſi-bien. Car peut-être penſeroient-ils que cela eſt ſérieux, quoiqu'auſſi vrai que j'eſpere de vivre, ce ne ſoit qu'un jeu: rien au monde que cela, ſur mon honneur!

Je pris alors un air beaucoup plus ſérieux. Comme vous *eſpérez de vivre*, dites-vous, M. H....., & *ſur votre honneur!* Ne craignez-vous pas de vous attirer un châtiment ſubit pour ce ſerment? Et quel eſt cet *honneur* par lequel vous jurez? répondez-moi, Monſieur. Les Meſſieurs donnent-ils des billets de banque par *badinage* & par *pure raillerie*, & pour *rien au monde* que cela? Je ſuis fâchée de me voir obligée à en agir ainſi avec vous: mais je m'imaginois avoir affaire avec un Gentilhomme qui ne voudroit pas mentir & cela dans une occaſion auſſi grave que celle-ci.

Il avoit l'air d'un homme frappé de la foudre. Il n'y a ſorte de grimaces qu'il ne fit, & ſa tête tournoit ſur ſon cou comme une girouette tourne quand il fait de l'orage. Il fermoit ſes mains, comme dans l'emportement: & cependant la honte & la confuſion s'étoient

emparées

emparées de chacun de ſes membres & de ſes traits.

Il dit enfin : je ſuis trahi d'une maniere terrible. Si à cauſe de cette miſérable, & par elle-même, je dois encore être expoſé aux yeux de mon oncle & de ma tante, je ſuis perdu, & jamais je n'aurai la force de les regarder en face. Il eſt vrai que j'avois des deſſeins ſur elle ; &, puiſqu'elle m'a trahi, je crois pouvoir dire qu'elle avoit preſque autant d'inclination à les favoriſer que moi à les pouſſer.

Vil & lâche perſonnage, penſai-je !... Mais les perſonnes de notre ſexe qui ſacrifient ainſi leur vertu ne doivent pas s'attendre à un ſort plus heureux. Car un homme qui ne ſe fait pas un cas de conſcience de faire une mauvaiſe action, ne ſe fera pas ſcrupule de ſe venger par une autre. Semblable au démon, il devient ainſi tentateur & accuſateur tout enſemble.

Si vous voulez avoir la bonté, pourſuivit-il, de n'en dire rien à mon oncle ; mais ſur-tout de n'en parler ni à ma tante ni à M. B....., je vous jure que je ne penſerai point à elle tant que je vivrai. Aparemment, Monſieur, répondis-je, que vous vous lierez à cela par ſerment ? Vous jurez ſur votre honneur, & comme vous eſpérez de vivre.

Ma chere, Madame, reprit-il, pardonnez-moi, je vous en conjure ; ne ſoyez pas ſi ſévere. Par tout ce que....

Ne jurez pas, M. H....., l'interrompis-je. Mais, pour me prouver que vous parlez ſérieuſement, rendez-moi le ſot billet de cette fille, afin que, quoiqu'il ne ſignifie rien, on n'ait pas

contr'elle ce témoignage de ſa bêtiſe.

Il ſortit ſes tablettes. Le voilà, Madame, dit-il. Je vous ſupplie de me pardonner cet attentat. Je vois bien que je n'aurois pas dû former un pareil deſſein. C'étoit ſans doute violer les *loix de l'hoſpitalité*, comme vous le dites. Mais en le divulguant, ce ſera ſeulement m'expoſer ſans faire aucun bien. M. B.... pourroit en avoir du reſſentiment, & ma tante me le reprochera ſans ceſſe, de même que mon oncle..... On me fera voyager de nouveau..... Si j'eſſuyois une tempête en repaſſant la mer, ajouta ce pauvre Monſieur, ce ſeroit ma mort.

Quel miſérable es-tu, penſai-je! Qu'eſt-ce qu'un perſonnage comme toi pouvoit dire à une pauvre créature? Si l'on te mettoit en balance contre la vertu & l'honneur, de combien celui-ci ne l'emporteroit-il pas? Pauvre, pauvre Polly Barlow, tu t'es bien ravalée trop bas pour être excuſée, & preſque au-deſſous de ce qui mérite de la compaſſion.

Je lui dis que, ſi je remarquois qu'il ne ſe paſſât rien entr'eux qui me mît dans la néceſſité de révéler la choſe, je n'aurois aucun empreſſement à l'expoſer, non plus que la fille. Mais que, ſi je m'appercevois qu'il y eût de la correſpondance entr'eux, qu'ils cherchaſſent à renouveller connoiſſance, ou à terminer leur marché, ſa propre conſcience m'excuſeroit ſi je faiſois connoître ſa conduite à tout le monde: car en ce cas, ajoutai-je, je devrois cela à moi-même, à M. B...., à Mylord & à Myladi Davers, à vous-même, & à cette malheureuſe créature.

Il vouloit abſolument mettre un genou en

terre pour faire cette promeſſe, &, après mille remerciements, il me quitta pour aller chercher M. Colbrand, avec qui il vouloit monter à cheval pour aller au-devant du carroſſe.

Je rentrai, & donnai l'impertinent billet à cette ſotte fille, qui le reçut avec joie, & le brûla incontinent. Je lui dis que tandis que M. H.... ſeroit ici je ne ſouffrirois que le moins qu'il ſeroit poſſible qu'elle vînt auprès de moi quand je ſerois en compagnie; mais que je la remettrois ſous la direction de madame Jervis, qui eſt la ſeule perſonne, ajoutai-je, à qui j'en parlerai, encore auſſi délicatement que je le pourrai. J'ai plus d'une raiſon pour lui dire cela. D'abord, afin qu'elle profite des avis de cette bonne Dame, à qui moi-même j'ai beaucoup d'obligation, & à qui je ne cache rien; enſuite pour l'ôter de devant M. H....; & enfin pour pouvoir juger, par la relation de madame Jervis, de la ſincérité de ſa repentance. Polly, continuai-je, vous devez bien vous imaginer que, réguliere & conſtante dans ſon devoir comme eſt notre famille, & tous les domeſtiques étant honnêtes gens, je n'aurois pas pu ſoupçonner que la perſonne dont la fonction l'approche le plus près de moi fût la plus éloignée de ce que je ſouhaiterois qu'elle fût.

Je lui ai repréſenté ſa faute d'une maniere ſi forte, & madame Jervis m'a ſi bien ſecondée, que j'en eſpere beaucoup. On ne ſauroit décrire la douleur que cette pauvre créature éprouve; on la lit ſur ſon viſage & dans ſes expreſſions. Elle ſe condamne fréquemment les larmes aux yeux, diſant ſouvent à madame Jervis qu'elle n'eſt pas digne de ſe préſenter devant une maî-

treſſe dont elle a ſi mal ſuivi l'exemple, & des leçons de qui elle a ſi mal profité.

Je ne laiſſe cependant pas d'en être encore fort inquiete. Il y a une choſe qui contribue néanmoins à me tranquilliſer; c'eſt que ma ſubite indiſpoſition paroît être un effet de la Providence, qui vouloit ſauver une ame par ce moyen, & lui donner à temps un avertiſſement dont elle ſe ſouviendra toute ſa vie.

Hier au ſoir, à ſouper, M. H..... avoit l'air abattu, triſte, & ſemblable à celui d'un pauvre voleur qui a été ſurpris: c'eſt à cela que je le comparai dans ma penſée. Quoique je jettaſſe rarement les yeux ſur lui, il paroiſſoit ſe ſentir coupable de ſa folle entrepriſe échouée, & parloit moins qu'à l'ordinaire.

Myladi Davers dit une fois en riant: il me ſemble que mon neveu me paroît, chaque fois que je le regarde, plus nigaud que la derniere fois.

Il jetta ſur moi un regard à la dérobée, & rougit. Ce qui fit dire à Mylord: Jeannot a encore quelques graces; il rougit,.. Leve la tête, mon neveu, n'as-tu rien à dire?

Le Chevalier Swyndford remarqua qu'il étoit bienſéant à un jeune Monſieur de rougir, & qu'il ne s'étoit pas apperçu que M. H.... l'eût fait avant. Pourquoi rougiſſez-vous, Monſieur?

Ce n'eſt, dit Myladi Davers, que ſa peau, ou ſa conſcience qui s'amende: voilà tout ce que c'eſt.

Il ne répondit qu'un, je vous remercie, Madame, en ſe baiſſant vers ſa tante, & affectant un air ſans ſouci, quoique confus, comme celui d'une perſonne qui rapproche ſes levres pour ſiffler doucement.

Oh ! malheureux, penſai-je, vois ce que c'eſt qu'une conſcience qui ſe condamne! Remarque comme ceux qui ſont innocents portent leurs regards de tous côtés, ne ſe reprochent rien, rient & levent la tête!.... Mais il ne faut pas s'imaginer que ce fût la honte d'une mauvaiſe action qui le rendît ainſi confus ; ce n'étoit que le chagrin de ſe voir découvert, & d'avoir ainſi échoué dans ſon projet.

Qu'il eſt fâcheux d'être coupable d'actions qui fourniſſent à un autre les moyens de nous mortifier, même par un ſimple regard ! Et ſi de pauvres créatures peuvent être ſi fort frappées de la découverte qu'en fait leur prochain, comment paroîtront-elles en préſence d'un Juge qui n'ignore rien, & qui ne ſauroit ſe tromper ! Comment ſe préſenteront-elles devant lui avec une conſcience qui tiendra lieu de mille témoins? Les termes de *pleurs*, de *lamentations* & de *grincements de dents* expriment parfaitement bien ce que l'Ecriture, ce livre divin, peut ſeul exprimer ainſi. Dans un autre endroit, elle les repréſente diſant aux montagnes : *tombez ſur nous*, & aux côteaux, *couvrez-nous*. Combien ce ſujet ne rend-il pas ſérieux !

SAMEDI *au ſoir.*

JE ne fais que de me retirer d'une eſpece de ſervice qui a été bien fatigant pour moi pendant tout le dîner, vu la compagnie que nous avions. Vous devinerez peut-être quelle étoit cette compagnie ; car qui auroit pu venir dîner ici que ce fâcheux libertin, le Chevalier

Charles Hargrave, & Meſſieurs Walgrave, Sedley & Floyd, trois perſonnages auſſi incommodes que le premier ? Ils ſont inſéparables & n'ont d'autre plaiſir, de leur aveu même, que celui de boire, de chaſſer & de mener une vie licencieuſe. Du reſte ces Meſſieurs ont de l'eſprit & de grands biens. Trois d'entr'eux étoient venus nous troubler, à notre grand regret, dans le comté de Bedford, le jour qui a été pour moi le plus heureux de ma vie. M. B... me dit qu'ils le menaçoient depuis long-temps de lui faire cette viſite, dans le deſſein de me voir.

Ils vuiderent d'abord deux bouteilles de Champagne, pour prendre haleine, diſoient-ils ; après cela ils allerent voir le haras & le chenil, ſe promenerent dans le jardin juſqu'à dîner. Mylord Davers, M. H....., le Chevalier Swyndford (qui les connoiſſoit) & M. B... les accompagnoient.

Le Chevalier Hargrave, ainſi que Mylord Davers me l'a dit enſuite, paroiſſoit s'impatienter de me voir. Il dit que par-tout où il alloit on parloit de madme B....., & qu'il s'en étoit fait, par avance, une grande idée.

Je vous défie, Meſſieurs, leur dit Mylord, d'avoir conçu de ſon eſprit & de ſon corps une opinion auſſi avantageuſe qu'elle le mérite.

M. Floyd répondit qu'il n'avoit jamais vu de femme à qui la renommée eût prodigué ſes louanges, qui eût répondu à l'idée qu'il s'en étoit formée.

Mais comment, camarade, dit le Chevalier Hargrave au Chevalier Swyndford, êtes-vous venu ici pour vous réconcilier avec elle ? J'avois oui dire que jamais vous ne la reconnoîtriez pour votre niece.

Oh ! oh ! mon ami, répondit-il, j'ai été pris... Oui, par ma foi, j'ai été pris ! Ils ont imaginé de la faire paſſer dans mon eſprit pour Myladi Jeanne C...., & m'ont fait accroire qu'ils écartoient l'autre afin que je ne la viſſe pas..... J'ai été diablement dupé par ce ſtratagême, & j'ai été forcé à me tirer d'affaire comme j'ai pu.

C'étoit en effet une jolie ruſe, dit M. Walgrave. Je gage que par vos louanges vous éleviez Myladi Jeanne juſqu'au ciel.

Oui, par ma foi, reprit-il en traînant ſur cette affirmation ! j'ai été bien mal mené ; oui, en bonne foi, je l'ai été : auſſi la leur gardai-je encore pour ce tour, je puis bien le leur dire. Depuis ce temps-là il ne m'a pas été poſſible de tenir la contenance d'un homme. J'ai été forcé de baiſſer la tête, d'aller, de venir, & de faire ce qu'ils m'ordonnoient : par ma foi, je n'ai été de ma vie ſi traitable !

Tous vos amis d'Héréfordshire, M. le Chevalier, dit M. Sedley en accompagnant cela d'un jurement, s'en réjouiront ; car ils ne ſavoient plus comment s'y prendre pour vous ménager.

Je ſuis, par ma foi, tout-à-fait intimidé, reprit-il, comme vous le verrez bientôt. J'ajoute même que, ſi vous pouvez engager madame B..... dans quelque converſation ſuivie, il n'y a pas un fat d'entre vous tous qui oſe ouvrir la bouche, ſi ce n'eſt pour l'approuver.

Ne craignez pas, mon vieux camarade, dit le Chevalier Hargrave ; nous tiendrons bien notre partie dans la converſation. Je n'ai jamais vu de femme qui ait pu me donner de la crainte ou de l'amour plus de ſix minutes de ſuite.

Qu'en penſez-vous, M. B... ? Croyez-vous que Madame ait tant de pouvoir ſur nous ?

Je penſe, Chevalier, répondit-il, que j'ai une des plus belles femmes d'Angleterre : mais je ne m'attends pas, ni ne ſouhaite que vous autres débauchés la voyiez des mêmes yeux que moi.

Vous n'ignorez pas, M. B..., reprit-il, que ſi je me mettois dans l'eſprit de l'aimer & de lui faire la cour, je l'exécuterois : quoique je ne l'aie pas encore vue, j'en ſuis déjà à demi amoureux.

Ils rentrerent ſur l'heure du dîner, & ces quatre Meſſieurs burent encore chacun un grand verre de vieux vin du Rhin, pour continuer à ſe tenir en haleine.

La Comteſſe, Myladi Davers & moi entrâmes enſemble. Ces Meſſieurs connoiſſoient nos deux Dames, à qui ils n'étoient pas inconnus non plus, ni pour la perſonne, ni pour le caractere. M. B...., ſelon ſa coutume, me prit obligeamment par la main pour m'encourager, & me préſenta à ces quatre Meſſieurs, en me les nommant chacun par leur nom. Le Chevalier Hargrave me dit d'une maniere tout-à-fait bruſque, qu'il eſpéroit être mieux reçu de moi aujourd'hui qu'il ne l'avoit été la derniere fois, lorſqu'il ſe trouva ſous le même toît que moi ; car il avoit appris depuis que c'étoit le jour même de notre bonheur.

Je lui répondis que je recevois toujours bien les amis de M. B....

Il eſt vrai, Madame, dit M. Sedley, que nous ne ſavions pas ce qui en étoit. Si nous en avions été informés, nous aurions établi notre

quartier chez M. B.... pour une ſemaine, & nous ne l'aurions abandonné ni jour ni nuit.

Je crus que ce diſcours ne méritoit point de réponſe, ſur-tout ces Meſſieurs étant gens qui n'avoient pas beſoin de beaucoup de ménagements. Je m'adreſſai donc à Mylord Davers, qui fait toujours une grande attention à moi: j'eſpere, Mylord, lui dis-je, que votre douleur de tête vous a tout-à-fait quitté; car il s'en étoit plaint à déjeûné.

Je me trouve fort bien, ma chere ſœur, répondit-il; je vous remercie de votre attention.

Ma niece, me dit le Chevalier Swyndford, j'ai raconté au Chevalier Hargrave, & à ces autres Meſſieurs, comment j'ai été trompé à mon arrivée ici, en vous prenant pour Myladi Jeanne C.....

C'a été une tromperie fort heureuſe pour moi, Monſieur le Chevalier, répondis-je; car, ſous un nom ſi avantageux, vous avez été prévenu en ma faveur, à quoi je n'aurois jamais dû m'attendre ſans cela.

Je ſouhaiterois, dit la Comteſſe, que ma fille, pour qui le Chevalier vous a priſe, pût ſe glorifier de poſſéder les qualités de madame B.....

Que je vous ai d'obligations, Madame, repliquai-je, de me traiter avec plus d'indulgence que vous n'avez accoutumé de faire une fille ſi chérie!

Puiſque vous parlez de traiter, dit le Chevalier Hargrave, je voudrois bien, Meſdames, que vous m'appriſſiez quand vous traiterez notre ſexe avec cette politeſſe dont vous uſez entre vous.

Quand votre ſexe le méritera, Monſieur le Chevalier, repartit Myladi Davers.

Qui en jugera, dit M. Walgrave? Ce ne ſera pas les Meſſieurs, j'eſpere, reprit Myladi.

Et bien donc, madame B....., dit le Chevalier Hargrave, nous retenons par avance votre bonne opinion en notre faveur, puiſque vous avez gagné la nôtre.

Je vous ſuis obligée, Meſſieurs, repartis-je; mais cela même doit m'engager à uſer de plus de précautions en déclarant la mienne, de peur qu'il ne paroiſſe que je me ſois laiſſée prévenir par l'opinion obligeante, & peut-être trop précipitée, que vous avez conçue de moi.

Le Chevalier jura qu'ils en avoient aſſez vu depuis que j'étois entrée dans la chambre, & aſſez ouï depuis le moment que j'avois ouvert la bouche, pour répondre de leur bonne opinion en ma faveur.

Je répondis que, puiſqu'ils avoient un ſi beau ſujet de donner carriere à leur eſprit, dans le plaiſir que j'aurois de voir tant de bons amis de M. B..., je ne doutois nullement qu'ils ne conſervaſſent le droit qu'ils avoient de prétendre que tout le monde eût bonne opinion d'eux.

C'eſt-là, Meſſieurs, dit le Chevalier Swyndford, vous engager à tenir une bonne conduite. Il faut que vous ſachiez que ma niece ne tire jamais en fuyant, comme vous faites.

Ils ſe mirent à rire. Eſt-ce tirer en fuyant, lui repartit le Chevalier Hargrave, que de louer cette Dame?

Parbleu je ne penſois pas cela, reprit-il.

Oh! Monſieur le Chevalier, lui dit la Com-

teſſe, vous n'êtes pas en faute à cet égard ? un bon chaſſeur viſe toujours au but, ſoit qu'il coure, ou qu'il ſoit en repos. Et ces Meſſieurs y ſont ſi habiles qu'ils ne ſauroient guere manquer.

On vient à votre ſecours, M. le Chevalier, dit M. Floyd, d'une maniere tout-à-fait charmante.

J'en avois bien beſoin, répondit-il, quoique, comme un ſot, j'aie boité avant que d'être eſtropié. On ne ſauroit penſer à tout, comme on le faiſoit à votre âge, Meſſieurs.

Ces traits pleins de feu ſont les ſeules choſes de ce qui s'eſt paſſé que je puiſſe vous raconter; car ce qui ſe dit à table, & après le repas, étoit la moitié trop poli pour moi. On parla de la quantité de vin qu'un homme pouvoit porter (c'étoit leur phraſe), de chiens, de chevaux, de chaſſe, de courſes, de combats de coqs, & tout cela accompagné de jurements & d'imprécations prononcés de bonne grace & ſans ordures (ce qui eſt l'eſpece de jurements & d'imprécations la moins excuſable & la plus ſcélérate). On fit de grands éclats de rire, & l'on entra un peu de temps en temps dans le pays du Chevalier Simon Darnford, pour eſſayer ſi les Dames feroient voir, en rougiſſant, qu'elles l'entendiſſent; ce qui eſt un indice certain que ceux qui cherchent à faire rougir les autres, ſont incapables de rougir eux-mêmes. Ils montrent d'ailleurs, par les railleries qu'ils font de leurs amis qui en ſont ſuſceptibles, que, pour tout au monde, ils ne voudroient pas qu'on les en crût capables. Ils

parloient trois ou quatre à la fois, & crioient auſſi fort que s'ils avoient été à la chaſſe, & à un quart de mille l'un de l'autre.

Ce ſont les ſujets qu'on traita, & ce fût-là l'amuſement que ces Dames & moi eûmes pendant une heure après un ennuyeux dîner. Nous fûmes charmées de pouvoir nous retirer. Ces Meſſieurs trouverent autant de plaiſir à avaler du vin, que nous en goûtâmes à boire du thé & du café en particulier. Nous les avions cependant invités : mais il n'y eut que M. B..... qui ſortit un moment pour nous dire que ces Meſſieurs s'en tiendroient à leur boiſſon, & qui prit en même-temps une taſſe de café avec nous.

Je ne dois pas omettre que, quand ils furent partis, le Chevalier Swyndford dit qu'ils étoient de bonne compagnie, & M. H....., que de ſes jours il ne s'étoit autant diverti. D'un autre côté, les deux Dames ſouhaitoient n'avoir jamais un pareil amuſement. Encouragée par ce qu'elles venoient de dire, je pris la liberté de faire le même ſouhait.

Ce ſont cependant, ſemble-t-il, des gens d'eſprit. Je crois qu'ils doivent l'être, parce qu'ils ne m'agréent pas, & que je ne comprends rien à leurs diſcours. Il me vient néanmoins en penſée que, s'il y avoit tant d'eſprit dans leur converſation, ces Dames l'auroient remarqué.

Quoi qu'il en ſoit, elles avoient trouvé & convenoient que ces Meſſieurs étoient de la véritable claſſe des libertins & des chaſſeurs de renards d'aujourd'hui; & qu'on ne trouveroit pas aiſément en Angleterre une per-

ſonne de la même trempe qui les ſurpaſſât.

Dieu préſerve ma chere Demoiſelle Darnford, & toute Demoiſelle de mérite qui eſt à marier, d'un mari tel que ſeroit un Monſieur de ce caractere!

Je m'étonne comment M. B...., qui n'aime pas ce genre de converſation, & qui, quelque faute qu'il ait commiſe d'ailleurs, a toujours été ſobre, peut reſter pluſieurs heures ſi tranquillement & avec tant de joie dans une telle compagnie. Quand ils ſont le plus en train il ne parle cependant jamais beaucoup.

Les perſonnes d'un rang diſtingué, Mademoiſelle, ſont obligées de ſouffrir, auſſi-bien que celles d'un rang inférieur. Si l'on balançoit les maux des uns & des autres, & que l'on peſât leur degré de bonheur, on ne trouveroit peut-être pas une ſi grande différence que les derniers ſe l'imaginent, ſi tant eſt que leur félicité ne l'emportât pas ſur celle des premiers. Le Poëte dont je vous ai parlé ci-deſſus dit fort bien : *nous connoiſſons les déſagréments de notre état, mais nous ne réfléchiſſons que peu ſur ceux d'un rang ſupérieur.*

Ces Meſſieurs, permettez-moi d'ajouter encore ceci, partirent charmés de pouvoir faire dix milles à l'entrée de la nuit; car ils ne voulurent pas accepter des lits ici. Ils avoient avec eux deux Français pour ſonner du cor, qui en partant firent retentir à nos oreilles un ou deux préludes. Chacun avoit outre cela un domeſtique. L'état où ils étoient m'auroit cependant plus miſe en peine, s'ils avoient été parents de M. B...., ou qu'il les eût moins bien connus. C'eſt en vérité un bonheur que ces Meſſieurs

ne prennent pas plus de ſoin qu'ils ne ſont généralement d'intéreſſer de près une perſonne à leur ſanté & à leur conſervation ; car ceux-ci ſont tous à marier. Le public n'a pas plus de raiſon de s'inquiéter de ce qui les concerne, que les particuliers. Tandis que ces perſonnes continuent à vivre garçons, qu'ils faſſent ce qu'ils voudront, leurs héritiers ne ſauroient être de plus mauvais membres de l'Etat, & il peut arriver qu'ils ſeront meilleurs.

Vous ſavez que je finis le Samedi d'une maniere ſérieuſe. C'eſt ce qui me fait ajouter à ce que j'ai dit, que je ne ſaurois exprimer combien je ſuis, ma chere Demoiſelle,

Votre fidelle & affectionnée

P. B....

LETTRE XXXVIII.

De Madame B....à Mademoiſelle DARNFORD, *en réponſe aux* LETTRES XXXV & XXXVI.

Ma chere Demoiſelle DARNFORD,

J'OMETS les petites choſes qui ſe ſont paſſées pendant pluſieurs jours, pour vous faire connoître combien vous me réjouiſſez en m'apprenant que le Chevalier Darnford a eu la bonté de répondre à mes vœux. J'ai reçu vos deux charmantes lettres en même-temps; je vous en remercie un million de fois. J'aſſure auſſi de

toute ma reconnoiſſance votre chere mere, de même que le Chevalier, du plaiſir qu'ils me donnent en vous accordant cette obligeante permiſſion. Que nous ſerons heureuſes enſemble! Mais juſqu'à quel temps s'étend votre permiſſion? Je vous aurai tout l'hiver, j'eſpere. Quand il ſera paſſé, ſi Dieu nous conſerve la ſanté & la vie, nous partirons en droiture pour le Comté de Lincoln, où nous paſſerons encore la plus grande partie de l'été enſemble. Quelle douce penſée!..... permettez que je m'y livre un peu.

M. B..... a lu vos lettres, & dit que vous êtes une charmante Demoiſelle, & que vous vous ſurpaſſez dans chaque lettre que vous écrivez. Je lui ai dit qu'il étoit plus intéreſſé au plaiſir que me cauſoit la faveur que le Chevalier vient de me faire, qu'il ne ſe l'imaginoit. Eh! comment, ma chere, dit-il? La choſe eſt évidente, Monſieur, repartis-je: car, en tâchant de me cultiver par la converſation & les manieres de Mademoiſelle Darnford, je deviendrai de jour en jour plus digne de votre faveur. Il répondit obligeamment que perſonne, pas même Mademoiſelle Darnford, ne me ſurpaſſoit.

Il eſt juſte, comme vous ſavez, Mademoiſelle, qu'il penſe ainſi; mais il faudroit que je fuſſe bien aveugle pour ne pas appercevoir combien je ſuis inférieure à ma chere demoiſelle Darnford. Cependant, en jettant les yeux de temps en temps ſur ce qui ſe paſſe hors de chez moi, je pourrois devenir une inſolente orgueilleuſe ſi je voulois, & ne pas céder à pluſieurs perſonnes. Mais ne laiſſez voir à qui que ce ſoit combien je ſuis vaine. Je conſentirois néan-

moins que d'autres perſonnes en euſſent connoiſſance, pourvu qu'elles réfléchiſſent en même-temps que j'ai quelques raiſons de me glorifier ainſi, ayant gagné ſi heureuſement la faveur de deux Juges tels que M. B.... & Mademoiſelle Darnford, & me voyant honorée de l'approbation de Myladi Davers & de la Conteſſe de C..... Mais il faut reprendre mon journal.

DIMANCHE.

CE jour s'eſt paſſé auſſi heureuſement que celui dont j'ai déjà fait la relation. Les deux Dames, & à leur inſtante priere le Chevalier Swyndford, nous tinrent compagnie dans notre exercice du ſoir. Ma Polly aſſiſta à tous les deux, le cœur preſque briſé. La pauvre fille! je la mis dans un coin du cabinet, afin qu'on ne remarquât pas ſon embarras. Madame Jervis m'en donne de grandes eſpérances. Elle paroît avoir en horreur la penſée de M. H.... Mais puiſqu'elle montre avoir eu ſi peu d'amour réel dans le cœur (quoique, quand il y en auroit eu, elle eût été ſans excuſe), n'eſt-elle pas la plus coupable moitié, Mademoiſelle? Conſentir & s'empreſſer, pour ainſi dire, à vivre avec un homme qui ne prétendoit pas l'épouſer, combien cela n'eſt-il pas inexcuſable! Quelle foibleſſe! Etre cependant ſi modeſte en apparence; deſcendre d'honnêtes parents, & avoir devant les yeux, pardonnez-moi ſi je le dis, un exemple bien différent... Oh, ma chere! oh comment cela ſe peut-il?

Le Chevalier Swyndford goûta beaucoup nos exercices domeſtiques, & dit qu'il n'étoit pas étonnant *que je me conſervaſſe ſi pieuſe*, ce fut ſon expreſſion, & que j'inſpiraſſe les mêmes ſentiments aux autres. Il étoit dans la penſée que ces quatre libertins ſe convertiroient, s'ils voyoient la maniere dont je m'occupe, & comme chacun eſt gai & content, de même que moi, ſous ma direction. Il ajouta que, quand il ſeroit de retour chez lui il penſeroit à établir un pareil ordre dans ſa famille ; qu'il croyoit qu'un établiſſement de cette nature rendroit meilleurs, non-ſeulement les maîtres & les maîtreſſes, mais encore les enfants & domeſtiques. Mais, hélas! le pauvre Gentilhomme a bien des choſes à corriger chez lui-même avant de pouvoir faire avec ſuccès un pareil établiſſement dans ſa famille.

LUNDI.

LE Chevalier Swyndford prit congé de nous l'après-midi très-ſatisfait de nous deux, & en particulier de moi, diſoit-il. Il me promit que, ſi mes deux couſines, comme il appelloit ſes filles, & ſa ſœur, qui eſt une vieille Demoiſelle, alloient cet hiver à Londres, elles me viendroient voir *pour profiter de mes leçons* : c'eſt ainſi qu'il s'exprimoit. M. B.... l'accompagna quelques milles, ſuivi de M. Colbrand & d'Abraham. La Comteſſe, Mylord & Myladi Davers & moi prîmes l'air en carroſſe.

Quand M. B... fut de retour au logis, il fut ſi obligeant que de me dire tout bas que la

petite demoiſelle Goodwin m'aſſuroit de ſes reſpects. J'ai raſſemblé une multitude de jolies choſes pour cette petite créature; & M. B.... m'a promis de me donner à déjeûner à la laiterie lorſque nos hôtes ſeront partis.

Puiſque vous voulez nous faire l'honneur de devenir membre de notre famille, je joins ici, du conſentement de mon bien-aimé, l'hiſtoire de cette charmante petite fille. Mais, quelque uſage que vous faſſiez du reſte, gardez ceci par-devers vous. Je ſuis caution que vous le ferez; & afin que vous puiſſiez brûler ce papier dès que vous l'aurez lu, j'ai écrit cette hiſtoire à part. Ayant grande envie d'avoir cette enfant auprès de moi, j'aurai peut-être beſoin de vos conſeils là-deſſus. Myladi Davers m'a cependant donné un avis ſur ce ſujet, qui m'occupe un peu. Lorſque j'aurai le plaiſir après lequel je ſoupire, je vous expoſerai le tout, & je me déterminerai & me conduirai, autant qu'il dépendra de moi, par vos conſeils. Vous ſavez cette hiſtoire, mon cher pere & ma chere mere, par la lecture de mes précédentes lettres.

MARDI.

JE vous dirai que, ſi je paſſe avec tant de rapidité d'un jour à l'autre, ce n'eſt pas manque de matiere: mais parce que m'étant propoſé de vous donner une idée générale de notre genre de vie & de nos converſations, & l'ayant exécuté pendant une ſemaine & au-delà, vous comprendrez aiſément par ce moyen

comment je paſſe le temps entre nous, ſans que je m'y étende davantage. Nous recevons des viſites de nos voiſins, & nous les leur rendons. Nous travaillons quelquefois à l'aiguille. La muſique nous occupe de temps en temps, & les cartes d'autres fois, quoique je ne les aime pas. Je fais une tournée bienfaiſante; de plus je profite de la converſation de M. B.... & de celle de nos deux Dames. Le premier, quand nous ſommes ſeuls, me donne des leçons de françois ou de latin; & mon maitre m'enſeigne toujours ſur ſes genoux.... C'eſt-là un encouragement. Un pauvre ou deux de plus, dont j'apprends les circonſtances fâcheuſes; une viſite du bon Doyen: le départ de M. Williams pour mettre à exécution les changements projetés, c'eſt-à-dire, pour me priver de mon Chapelain. Je vous dirai en paſſant que le Doyen a été charmé du tour que cette affaire avoit pris, parce que M. Adams eſt ſon favori, & parent éloigné de ſa femme; le ſoin que M. H.... & Polly prennent de s'éviter mutuellement; les leçons que je donne à cette pauvre fille, & mes précautions, qui ne ſauroient être plus grandes quand elle ſeroit ma ſœur. Voilà, ma chere Demoiſelle, mon cher pere & ma chere mere, la maniere agréable dont nous autres femmes paſſons le temps; car les Meſſieurs chaſſent, ſe promenent à cheval, & ſe divertiſſent à leur façon. En revenant au logis ils nous diſent les nouvelles, & ce qui leur eſt arrivé; & de temps en temps ils amenent quelques-uns de nos voiſins, qu'ils rencontrent dans leurs courſes. Après l'ennuyeux échantillon que

je vous ai donné, je ne m'étendrai pas ſur ces articles. Peut-être cependant qu'une autrefois je vous ferai part des particularités d'une converſation. Il s'agit de trois jeunes Demoiſelles, parentes de Myladi Towers & de madame Arthur, qui furent engagées à me faire viſite pour profiter de mes inſtructions : ce fut le compliment obligeant que ces Dames me firent.

MERCREDI.

AURIEZ-VOUS jamais cru, Mademoiſelle, que les maris euſſent le pouvoir de diſpenſer leurs femmes de l'obſervation de devoirs qu'elles jugent être de droit divin; puiſſance que l'on n'accorde pas aux Rois ſur les loix humaines ? J'ai eu aujourd'hui une grande diſpute avec M. B....., & je crains beaucoup que ce ne ſoit pas la derniere ſur ce ſujet. Croyez-vous que, quand une femme penſe qu'il eſt de ſon devoir de faire une choſe, & que ſon mari n'approuve pas qu'elle la faſſe, il puiſſe la diſpenſer de s'en acquitter, ſans que la femme ſe rende coupable ? J'ai de grands doutes là-deſſus, celui-ci en particulier : s'il eſt de mon devoir de faire une choſe & qu'il m'en diſpenſe, eſt-ce que quand même cette diſpenſe me déchargeroit du péché qu'il y a à ne pas faire ſon devoir, il ne retomberoit pas ſur lui ? Aſſurément, Mademoiſelle, une honnête femme doit autant s'en inquiéter que ſi elle commettoit le péché elle-même. Cependant il me ſemble que la choſe en vient-là. Que fera-t-on ? Avez-vous jamais oui parler

de cela, Mademoiſelle? Connoiſſez-vous cette prérogative d'un mari? Vous ſoucieriez-vous d'y ſouſcrire? C'eſt-là un des principes ſinguliers de M. B..... Il en a pluſieurs autres qui ſont, à ce que je crois, l'effet de ſon libertinage de jadis. La polygamie, comme je vous l'ai déjà marqué, en eſt un autre. Celui-ci eſt en effet bien mauvais. Il n'eſt cependant pas auſſi déterminé ſur ce dernier, qu'il paroît l'être ſur l'autre. Le cas dont il s'agit eſt trop délicat pour moi pour vous l'expoſer à préſent; de ſorte que j'aurois auſſi-bien pu ne vous en point parler. Mais le ſujet étoit ſi préſent à mon eſprit, il venoit de ſe traiter dans le moment, & je vous écris, comme vous ſavez, le journal de ce qui m'arrive. Dans quelque - temps d'ici je le ſoumettrai du moins à votre jugement, mon cher pere & ma chere mere. Vous êtes fort verſés dans l'Ecriture; & c'eſt dans ce Livre que nous puiſons nos arguments M. B..... & moi, quoique nous ſoyons d'opinion tout-à-fait différente. Il dit que la Comteſſe & Myladi Davers ſont dans les mêmes idées que lui ſur ce ſujet. Je le crains & c'eſt pour cela que je ne veux pas le leur demander. Mais peut-être ne ſerai-je pas en vie, ou qu'il ſurviendra d'autres choſes, de ſorte que je n'en dirai pas davantage à préſent.

JEUDI.

MYLADI Davers me preſſant de lui faire voir les vers que vous ſouhaitez auſſi de voir ſur cette brouillerie de deux amants, M. B..... m'a fait aujourd'hui la faveur de me les donner. Il a été même ſi obligeant que de nous apprendre ce que je vais vous dire au ſujet des parties intéreſſées dans cette brouillerie.

Un Gentilhomme aimable, ſon ami, qui poſſédoit de grands biens & qui avoit de belles qualités, mais accompagnées de défauts auſſi grands que ſes perfections, ſur-tout dans ce qui concerne les femmes, avoit été agréé par les parents d'une Dame auſſi charmante qu'une belle matinée du mois de Mai; tendre & douce comme un agneau, prudente & ſpirituelle; mais en même-temps ſi remplie de défiance d'elle-même, qu'à peine oſoit-elle ſe déterminer de ſon propre mouvement; ce qui fut la ſource de leurs malheurs.

Le Monſieur, qui avoit une ſorte d'inclination pour la vie militaire, & qui n'en avoit point pour le mariage, fit une campagne en qualité de Volontaire. Ayant été dangereuſement bleſſé, il revint pour ſe faire penſer. Ce fut alors qu'on propoſa le mariage. Leurs biens de part & d'autre étant fort grands, le Monſieur approuvant la propoſition, & la Dame ayant conçu un grand amour pour lui, il étoit en quelque maniere conclu.

Le Chevalier G..... K....., oncle de la

Demoiſelle, homme bourru, opiniâtre & avare des grands biens duquel elle devoit hériter, s'oppoſa au mariage que l'on rompit pour lui complaire. Le Gentilhomme fit une autre campagne. Le pere de la Demoiſelle mourut, & laiſſa ſa fille ſous la tutelle du Chevalier G ....., lui témoignant, en termes exprès, qu'il ſouhaitoit qu'il la mariât à ce Monſieur, & non à un autre. Malgré le deſir de ſon frere, le Chevalier négocia pour ſa niece un autre mariage avec un homme de qualité. Mais la Demoiſelle, qui avoit de l'inclination pour celui que ſon pere lui deſtinoit, rejetta la propoſition de ſon oncle. A la fin de la campagne ſon amant revint, & elle conſentit à accomplir la volonté de ſon pere, qui étoit ſi conforme à ſon propre penchant. Cependant elle ne voulut point fixer le jour qu'il ne l'eût réglé avec ſon oncle, & obtenu ſon conſentement, que le vieux Chevalier, plein de rage, avoit réſolu de ne pas donner. Le Gentilhomme, qui mépriſoit le bon homme, & qui avoit trop de cœur pour faire le ſuppliant auprès d'une perſonne qui ne le méritoit pas, & cela encore pour un vil intérêt, perſiſta pendant long-temps dans la réſolution de ne le point demander.

Enfin elle le détermina. L'amant prit le parti, malgré lui, de faire la cour au Chevalier, qui, pour avoir un prétexte de rompre ce mariage, le traita avec indignité, le faiſant inſulter par ſes domeſtiques. Ce jeune Gentilhomme irrité, & le Chevalier le ſuivant en lui faiſant des outrages juſques ſur les montées, il le jetta preſque au bas de l'eſcalier. Le Che-

valier en fut quitte pour une entorſe au pied, & l'amant ſe retira rempli d'indignation.

Dès qu'on eut rapporté cela, avec de grandes exagérations, à la Demoiſelle, qui pour lors ne demeuroit pas avec ſon oncle, mais dans la maiſon de ſon pere, elle courut chez le Chevalier, réſolue de rompre avec ſon amant, & de demeurer pendant quelque-temps chez ſon oncle. Le bon homme l'entretint dans ſon reſſentiment, & obtint qu'elle ne recevroit plus les viſites d'une perſonne à qui elle étoit fiancée. La pauvre Demoiſelle ! elle ſe croyoit plus maîtreſſe de ſes affections qu'elle ne le trouva, à ſon grand regret, dans la ſuite. Les choſes furent pouſſées trop loin, par le ſecours de nouvelles aggravations dont on chargea l'action qu'il avoit commiſe. Quoiqu'elle lui eût laiſſé prendre auparavant de trop grandes libertés, elle renonça aux prétentions qu'elle avoit ſur lui, & l'engagea par cette conduite à ſortir encore de ſa patrie. Regardant ſa maîtreſſe comme tout-à-fait perdue pour lui, il entra dans d'autres engagements, qui les rendirent l'un & l'autre malheureux pour le reſte de leurs jours.

Telle fut l'introduction de M. B..... que je vous rapporte auſſi briévement qu'il m'eſt poſſible. Voici ce que l'amant écrivoit, des pays étrangers, à un de ſes amis, qui ſavoit ce qui s'étoit paſſé à cette occaſion.

» Tu voudrois, mon ami, que je te racon-
» taſſe en vers la courte entrevue que j'ai eue
» pour la derniere fois avec ma Marie. Hé-
» las ! il y a eu un temps où je croyois pou-
» voir l'appeller ainſi ! Mais un cœur acca-
» blé

„ blé de tant de malheurs, peut-il s'exprimer
„ avec cette aiſance & cette harmonie qu'exi-
„ gent les vers ? Pour te montrer cependant le
„ pouvoir que tu as ſur moi, & l'eſtime que
„ je fais de toi, j'eſſaierai, quelque rude que
„ ſoit la tâche, d'écrire ſur le ſujet que tu me
„ preſcris.

„ J'avois en vain mis en uſage divers moyens
„ pour voir cette Dame, & appaiſer ſon eſprit
„ irrité, que ce maudit Chevalier prenoit ſoin
„ d'entretenir dans cet état par de vains con-
„ tes, & en l'éloignant de moi. Plus je fai-
„ ſois le ſuppliant, plus j'étois humble, & plus
„ cette belle, qui ſe laiſſoit trop aller à ſon
„ reſſentiment, étoit altiere. Fiere de ſon pou-
„ voir, elle me porta à faire inutilement d'hu-
„ miliantes démarches. Ne pouvant avoir au-
„ cun accès chez elle, j'engageai un ami com-
„ mun à défendre mon innocence. Il me rap-
„ porta qu'elle avoit pris ſon parti, & que
„ ſes ſoins avoient été inutiles. Je me déter-
„ minai à lui faire connoître mes ſentiments
„ dans une lettre. Cette fille hautaine, encore
„ enflammée de colere, renvoya ma ſuppliant-
„ te lettre ſans avoir daigné l'ouvrir. Que
„ pouvois-je faire ? J'étois odieux à moi-même
„ de me ſentir capable de ces mépriſables baſ-
„ ſeſſes, auxquelles je n'étois point accoutu-
„ mé. Car tu ſais, mon ami, qu'avant que
„ mon cœur ſe fût laiſſé prendre à tant de
„ belles qualités, j'avois conſtamment mépriſé
„ la ſtupide gêne du mariage. Je n'avois ja-
„ mais ſouhaité de perpétuer mon nom,
„ avant que cette charmante fille eût enflam-
„ mé mon cœur «.

Cela n'eſt-il pas bien inſolent, Mademoiſelle? Ne mérite-t-il pas quelque punition? Cet homme paroît cependant avoir de la nobleſſe dans les ſentiments, & de grandes & excellentes qualités, quoique mêlées de mauvaiſes. Il eſt bien remarquable que ceux qui ont de grandes beautés dans l'eſprit, ont auſſi de grands défauts; & que les perſonnes qui ont de beaux talents font rarement de petites fautes. Quoi qu'il en ſoit, vous trouverez qu'une des raiſons de ſon orgueil, qu'il inſinue avec ménagement, eſt la penſée que cette Dame l'aimoit. Il ne faut pas douter que la choſe ne fût ainſi; autrement une fille auſſi vertueuſe n'auroit pas conſenti de ſon propre mouvement à prendre des engagements avec lui. Voici comment il continue, prétendant, comme on ſe l'imagineroit preſque, qu'elle eſt plus obligée à ſa généroſité qu'à ſon affection.

» Si je pourſuis mon premier plan, & que
» je m'attache au métier de la guerre, genre
» de vie terrible & ſauvage, cette charmante
» fille, reconnoiſſant trop tard mon innocen-
» ce, déplorera la haine qu'elle a conçue de-
» puis peu contre moi; & ſon tendre cœur,
» pénétré d'un amour exceſſif, incapable de
» ſoutenir l'orgueil dont il eſt maintenant aſ-
» ſailli, & s'enflammant de nouveau, s'affli-
» gera de me voir parti & perdu ſans reſſour-
» ce, & s'accuſera de tous les maux qui ac-
» compagneront la vie errante d'un amant ſi
» fidele. Pour éviter ce malheur, je lui écrivis
» encore une fois, & la ſuppliai humblement
» de me rendre ſes bonnes graces; je proteſtai

» de mon innocence ; je la conjurai de m'en-
» tendre, & de faire attention aux éclairciſ-
» ſements que j'avois à lui donner ; je fixai un
» temps pour eſſayer ſi cette belle en colere
» n'éprouveroit pas encore les heureuſes im-
» preſſions d'un amour mal éteint ; & je lui dé-
» clarai que ſi, après ce terme expiré, elle con-
» ſervoit ſa haine, j'abandonnerois mes pour-
» ſuites, & chercherois un deſtin plus doux.
» J'étois réſolu, ſi elle refuſoit de me parler,
» de me préſenter humblement le lendemain
» matin à la portiere de ſon carroſſe, ſi, com-
» me à l'ordinaire, elle alloit ſe promener aux
» Dunes pour prendre l'air. Conformément à
» cela, je montai à cheval le lendemain ma-
» tin, environ vers le temps où cette belle
» avoit accoutumé de ſortir pour orner la
» campagne. Elle arrive, je m'approche d'un
» air ſoumis. Mais, hélas ! ſon vigilant dragon
» étoit avec elle dans le carroſſe. Bon jour, Pol-
» ly !..... Jean, fouettez.... Comment pouvez-
» vous tourmenter ainſi une perſonne qui vous
» adore ? Vous connoiſſez bien votre pouvoir !
» Mais que dis-je, trop aimable fille ! vous
» n'êtes aſſurément pas inſtruite du manége
» tyrannique des perſonnes de votre ſexe. Puiſ-
» que vous me voyez proſterné à vos pieds,
» ne faites pas de moi l'objet de vos mépris.
» Vous connoiſſez mon caractere. Je ne ſau-
» rois ſouffrir long-temps les mauvais traite-
» ments, pas même de votre part. Pouſſé une
» fois au déſeſpoir, je ſuis perdu pour toujours !
» *Soyez perdu pour toujours ! Le premier qui*
» *vous trouvera, le ſera à ſon dam*, inter-
» rompit ſon oncle.

» En attendant j'épiois ſes regards, & je » crus appercevoir de la compaſſion dans ſes » yeux baiſſés; mais cette charmante fille ne me » fit aucune réponſe ; la palpitation de ſon » cœur, penſai-je, fait connoître ce qu'elle pen- » ſe. Elle me regarde, mais elle voudroit retenir » ſes regards malgré eux. Ses yeux étonnés ſe » portent tantôt d'un côté, tantôt d'un autre; » & une larme échappée s'égare le long de ſes » joues. Mais, hélas! cette aurore d'eſpérance » fut bientôt confondue : cette rayonnante » clarté de ſoleil étoit trop brillante pour être » de durée. *Où laiſſez-vous aller vos regards, ma* » *niece*, s'écria ſon avare oncle : *pouvez-vous* » *jetter les yeux avec plaiſir ſur un homme qui* » *a voulu me tuer?*

» Il me ſembla qu'à ces mots elle prit un air » ſévere, & que ſon cœur fut agité de diverſes » paſſions. Inſulté de jour en jour davantage » par le Chevalier, je craignis de me laiſſer » aller à quelque action imprudente en ſa pré- » ſence. Pour éviter donc une nouvelle offenſe, » je gliſſai ſur ſes genoux, avec un air ſoumis, » une lettre paſſionnée «.

La Dame, comme vous le verrez, rejetta cette lettre hors du carroſſe. Dans les termes où ils en étoient, étant fiancés, & ayant déclaré qu'elle l'aimoit, il y en avoit aſſez là pour irriter une perſonne d'un caractere auſſi fier. Mais voyons quelle ſurpriſe ſa conduite lui cauſa.

» Eſt-il croyable! le vois-je! ces yeux con- » templer ma belle ſe lever de ſon propre mou- » vement avec une rage qui ne lui eſt point or- » dinaire! Quoi! par un pur acte de ſa volonté! » avec un air de reproche! Avec quelle impé-

„ tuosité ne l'a-t-elle pas jettée hors du carros-
„ se ! Que de mépris dans sa contenance & dans
„ son action ! Mon laquais la ramassa. Jugez de
„ ma surprise; à peine en pouvois-je croire mes
„ yeux. Oh! charmante fille, que tu es changée!
„ Peux-tu oublier si-tôt les vœux que tu as for-
„ més il y a si peu de temps ? De vains contes
„ peuvent-ils ainsi changer mon sort ? Tant
„ d'amour peut-il se convertir si-tôt en haine ?

„ Mais elle ne sauroit en venir à cette extré-
„ mité, pensai-je ; cette fille est la douceur
„ même. Quand cette tempête sera passée, &
„ qu'elle aura reconnu son erreur, l'amour se
„ fera sentir de nouveau dans son cœur, &
„ alors elle brûlera d'une flamme beaucoup
„ plus belle. Lorsque cet obstacle sera surmon-
„ té, quel agrément de se conter les différentes
„ passions qui agitent maintenant nos cœurs !
„ Quelle joie d'entendre cette aimable fille re-
„ connoître sa coupable colere, se lamenter
„ dans mon sein pour les transes où elle m'a
„ mis ; promettre d'être en garde contre mes
„ ennemis, & me récompenser des coups ter-
„ ribles qu'elle me porte aujourd'hui !

„ Je tenterai encore une fois de lui parler.
„ Mais comment, quand & où pourrai-je avoir
„ cet entretien desiré ? Quand elle va dans la
„ maison de Dieu, son esprit est tout serein ;
„ elle espere (car qui est-ce qui n'a pas besoin
„ qu'on use de miséricorde envers soi); elle es-
„ pere d'y trouver le Dieu des compassions, de
„ paix & de charité, propice à ses vœux lors-
„ qu'elle a offert ses prieres au Ciel, & qu'elle
„ espere être pardonnée comme elle pardonne
„ aux autres. Ces moments me seront favora-

» bles, & je les ſaiſirai. Je me préſenterai alors
» à elle, & j'eſſaierai encore une fois ſi mon
» ſort eſt jetté, & ſi je ne puis pas découvrir
» quelques rayons d'eſpérance dans ſes beaux
» yeux. Mais ſi ſa piété ordinaire, la circonſ-
» tance du lieu, le Service de Dieu ne l'adou-
» ciſſent point, il en faut conclure qu'il ne me
» reſte plus d'eſpérance, & que ſon cœur m'a
» été enlevé. Alors je pourrai pourſuivre mon
» premier deſſein, & dire adieu pour toujours
» & à l'amour & à elle.

» Lorſque cet heureux jour du repos, deſtiné
» à ſanctifier l'eſprit & à purifier le cœur, ce
» jour ſi ſouvent ſouhaité depuis ma réſolution,
» fut arrivé, j'allai avec impatience & dans un
» équipage décent dans la maiſon de Dieu. En
» arrivant, l'eſprit embarraſſé, je trouvai que
» notre différent faiſoit le ſujet de l'entretien
» de la Nobleſſe. Voilà ! c'eſt ainſi qu'ils di-
» ſoient.... voilà l'honnête Ecuyer ! Voyez,
» voyez, ſon aimable maîtreſſe toute en feu !
» Voyez, diſoient-ils, tout bas, elle ne ſau-
» roit ſoutenir ſa vue ! O gens nés pour ſe tour-
» menter & faire les délices l'un de l'autre.

» Je m'aſſis, elle détourna le viſage. Je crus
» que cette douce émotion me donneroit aſſu-
» rément de la joie. Elle ne ſauroit être indif-
» férente, beaucoup moins le haïr, pour un
» homme qui peut lui cauſer une ſi douce in-
» quiétude. Je te pardonne, ma charmante
» maîtreſſe, & je connois trop bien l'amour
» pour te faire plier ſi bas. Je vois que tu m'ai-
» mes encore. Tout ce que je crains eſt que
» ce démon, ton mépriſable oncle, ne ſe
» rende maître de ton eſprit «.

Il fait enſuite une jolie deſcription de la contenance des garçons & des filles de la Paroiſſe à l'Egliſe, & il finit par une réflexion qui montre que, ſi la Demoiſelle avoit eu plus de fermeté, plus de confiance ſur le compte des perſonnes qui haïſſoient ſon amant, & plus de confiance en l'homme qu'elle aimoit, ils auroient pu être très-heureux enſemble ; car une perſonne qui peut écrire comme lui ne ſauroit avoir le cœur mauvais. Il paroît qu'il étoit le Patron de cette Egliſe. Voici donc comment il continue.

» Je regardai alors autour de moi, & pris » plaiſir à contempler les payſans, dont la ré- » putation n'eſt ternie par aucune action in- » fame «.

Je me fis lire cette piece par Polly, pour voir ſi je l'avois bien copiée. Lorſqu'elle en fut à ces derniers mots, elle devint rouge comme de l'écarlate : la pauvre fille ! Reliſez cela, Polly, lui dis-je.

Et les innocentes payſannes (liſoit-elle en rougiſſant & en pleurant) *dont la... dont la réputation.... n'eſt..... ternie par aucune.... aucune action.... aucune action infame.*

» Avec leur viſage de proſpérité, & propre- » ment habillés depuis les pieds juſqu'à la tête, » ſe gliſſer dans les bancs, & former de réjouiſ- » ſantes rangées. Quoiqu'en qualité de Patron » j'euſſe un banc plus élevé, je joignis mes » prieres aux leurs, & je priai Dieu qu'au der- » nier Jugement, dans ce grand jour, lorſque » toute diſtinction ceſſera, je puſſe être trouvé » auſſi digne de miſéricorde, & que je fuſſe » auſſi heureux qu'eux «.

Vient enſuite ce que je vous ai déjà rapporté

dans une de mes précédentes lettres, & que je répéterai.

Oh Ciel! pardonne-moi, ſi ma belle te dé-
„ robe des devoirs qui te ſont dûs; ſi elle me
„ trouble dans ſes prieres; ſi elle confond mes
„ meilleures réſolutions; & ſi elle ne me prou-
„ ve que trop qu'elle eſt la rivale de l'amour
„ que je te dois! Mais les charmantes eſpéran-
„ ces que je conçois m'inſpirent de meilleures
„ penſées. Quand une fois ces doutes orageux
„ ſeront ſortis de mon cœur; quand une fois
„ cette flamme agitée ſera changée en un feu
„ plus conſtant, & cauſera une plus grande
„ chaleur, alors ma chere Marie s'unira, je
„ penſe, à moi; & ne formant plus qu'un
„ cœur & qu'une ame, nous ſerons tous deux
„ unis à toi.

„ Le ſervice fini, je cherchai inutilement à
„ ſurprendre quelques regards détournés, ou
„ queques œillades à la dérobée. Je ſuis joyeux,
„ dis-je en moi-même, que tu n'oſes pas te fier
„ à toi, ni laiſſer le champ libre à tes regards,
„ crainte de rencontrer mes yeux. Mais cette
„ guerre ouverte, compte là-deſſus, ma belle,
„ n'ira pas bien loin.

„ Je penſois une fois que plus obſtinée qu'on
„ ne l'eſt ordinairement, & belle comme tu es,
„ je ne pourrois pas ſoutenir long-temps tes
„ dédains.

„ Je le vois bien, il faut que je faſſe les avan-
„ ces. Cette fille revêche ne bouge point les
„ pieds, ni ne tourne la tête.

„ Chevalier G..... K..... ! ame de boue! je
„ vois la ſituation de ton eſprit. Ton viſage
„ enflé de rage manifeſte le fiel, la malice & les

„ frayeurs dont ton cœur eſt rempli. Ton âge
„ ſeul te protege. Faut-il que celle qui me char-
„ me mette ma félicité en balance avec ton
„ bien? Faut-il qu'une ſi aimable fille ſoit avare
„ au point de plier devant toi, & puiſſe eſpérer
„ de ſuppléer à ma perte par des vues ſi baſſes?
„ L'Empire même n'auroit pas aſſez d'attraits
„ pour m'aſſervir ainſi; s'il falloit l'obtenir à ce
„ prix j'y renoncerois. Je ne ſaurois m'abaiſſer
„ juſques-là, pas même pour vous, ma belle.

„ Je quittai mon banc, & attentif à ce que
„ je faiſois, je fis la révérence en paſſant devant
„ celui où ma belle ennemie étoit aſſiſe, & je
„ continuai à marcher doucement. Mes fer-
„ miers, qui étoient dans un banc, me firent
„ leur ſalut, & me donnerent mille bénédic-
„ tions: car tu ſais que, ne les opprimant point,
„ ils ſe conduiſent honnêtement envers leur
„ Seigneur & leur Curé «.

„ M. B.....nous expliqua le ſens de ces der-
niers mots. Il nous dit que c'étoit la coutume de ce Monſieur, quand il donnoit ou renouvelloit un bail, ce qu'il faiſoit toujours ſans exiger le relief de la famille du vieux fermier, il n'affermoit que neuf parties du revenu du fonds, afin que le fermier ſe crût obligé en conſcience de payer la dîme due: méthode que M. B..... obſerve toujours dans des occaſions ſemblables.

„ Pour m'amuſer j'appellois par leurs noms
„ en paſſant les garçons & les filles de mon
„ voiſinage. Je demandai à l'honnête Roger
„ ſi mon filleul grandiſſoit, s'il falloit bientôt
„ lui faire un nouvel habit. Je m'informois de
„ la ſanté des femmes que je ne voyois pas.....
„ je ſais ce qui la retient au logis..... Ha, Guil-

» laume ! n'eſt-ce pas augmentation de béné-
» dictions ? Votre Grandeur a deviné. Quand
» fut-elle ſe coucher ? A dix heures du ſoir.
» Hé bien, de quoi le bon Dieu vous a-t-il bé-
» ni ? Oh, d'un gros garçon ! Bien venu ſoit le
» petit drôle ! ſouhaitez-lui paix & joie de ma
» part. Dites à votre femme que je ne l'oublie-
» rai pas. Aimez-la de jour en jour davantage«.

Il paroît, Mademoiſelle, que, s'il ne ſe préſentoit pas lui-même, ou ne fourniſſoit pas des comperes pour le baptême des enfants de ſes plus pauvres fermiers, il leur envoyoit toujours dans ces occaſions un grand gâteau, une bonne proviſion de ſucre, du vin de Canarie, & de la biere d'Octobre. Quel dommage que de ſi excellentes qualités fuſſent mélées de quelques mauvaiſes !

» Cette fille hautaine arrive, conduite par
» le Chevalier. Son air chagrin manifeſte, je
» l'apperçois bien, qu'elle chérit ſon reſſenti-
» ment, quoiqu'il ne ſoit fondé que ſur de
» faux rapports, & qu'elle peſe mon amour
» dans les balances partiales de ſa paſſion.

» Le timide Chevalier ſe ſentant coupa-
» ble, quitte ſa belle proie, & ſe jette du
» côté du carroſſe. Je ſaiſis la main de la
» Dame, qui eut de la peine à y conſentir,
» & je la conduiſis à ſon carroſſe, lui tenant
» tout bas ce diſcours.

» Oh Polly, écoute-moi ! le Chevalier pré-
» venu, ton oncle, cet homme ſi mal par-
» tagé du côté des qualités de l'eſprit, me
» bannira-t-il de ta préſence ?

» Mon ame, pénétrée de ſentiment d'hon-
» neur dès la naiſſance, fidelle amie du vrai,

» bien placée, ne ſauroit ſupplier d'une ma-
» niere rampante. Ce n'eſt pas mon bonheur
» ſeul que je ſouhaite en te recherchant. Mais
» mon Juge & le tien eſt dans les Cieux. Nos
» fortunes, nos familles, la volonté de tes
» chers parents, tout t'a donné à moi; &,
» ſi j'ai quelque pénétration (pardonne-moi
» ceci) tes propres vœux, oui ces vœux où tu
» t'es engagée ont confirmé le choix de tes pa-
» rents; tu ne ſaurois en épouſer un autre.
» J'avoue qu'un aſſez grand nombre de vices
» ont noirci ma vie, & y ont répandu la malé-
» diction. Mais depuis long-temps, ma chere
» fille, tu connois ce qu'il y a eu de plus cri-
» minel dans ma conduite. J'ai toujours avoué
» la vérité, même contre moi-même, & tu
» m'as pardonné les fautes de ma jeuneſſe.

» Elle détourna, dans cet endroit, ſon aï-
» mable viſage d'un air mépriſant, & me
» dit: ceſſe tes vaines pourſuites, quitte la por-
» tiere de mon carroſſe. Si jamais je t'ai voulu
» du bien, apprends que ma haine ſurpaſſe main-
» tenant l'amour que j'ai eu pour toi. Je ſuis
» auſſi fixe dans ma réſolution que le deſtin.

» Accorde-moi une ſeule entrevue, repris-
» je. Si je ne te prouve pas qu'on me fait
» tort, renonce pour jamais à mon amour.
» Je te donnerai des éclairciſſements dont tu
» ſeras ſatisfaite. Je ſerois en effet fâché de
» prendre des meſures qui nous ſeroient
» nuiſibles à l'un & à l'autre. Lorſqu'en rap-
» pellant le paſſé, tu reconnoîtras mon in-
» nocence, tu ſouhaiteras alors, mais en
» vain, m'avoir écouté dans ce que j'avois
» à dire pour ma juſtification.

„ Vas où tu voudras, reprit-elle : ſi je ne
„ te vois jamais, & ſi je n'entends jamais pro-
„ noncer ton nom, je ſerai heureuſe.

„ Quelque malheureux que ſoit mon ſort,
„ repartis-je, puiſſes-tu être heureuſe ! Si après
„ douze révolutions diurnes du Soleil, je
„ n'apprends pas que tu aies changé de ſen-
„ timent, je diſparois, cela eſt ſûr ; j'errerai
„ de lieux en lieux, & tu ſouhaiteras en vain
„ le retour de ce malheureux fugitif.

„ Fixe dans ſon mépris, elle entre dans le
„ carroſſe, leve la glace, & me laiſſe avec
„ mille aiguillons dans le cœur. Adieu, ma
„ chere fille ! puiſſe un retour de tendreſſe
„ ne te faire jamais éprouver du chagrin pour
„ ton imprudente action ! Quand tu ſeras
„ malheureuſe, & que tu ne pourras pas por-
„ ter ton infortune en vraie héroïne, ne m'en
„ blâme point. Je demeurerai encore ici le
„ nombre de jours que je t'ai marqué. Un
„ amour qui ne ſe rallume pas dans l'eſpace
„ de douze jours, doit être bien languiſſant.

„ Pardonne, cher ami, cet ennuyeux grif-
„ fonnage. Il eſt difficile de quitter les ſujets
„ qui nous occupent le plus. Un cœur, dont
„ l'amour s'eſt emparé, n'a point d'autre
„ objet de ſes penſées ; car l'amour engloutit
„ tout autre ſoin.

„ Je retournai du côté de l'Egliſe, &, ;
„ pour cacher les inquiétudes dont j'étois
„ dévoré, prenant un air animé, je ſaluai
„ la Nobleſſe d'alentour. Après cela je me
„ hâtai d'entrer dans mon carroſſe, prenant
„ avec moi notre vénérable Paſteur. La
„ gaieté paroiſſoit ſur mon viſage, mais mon
„ cœur étoit dans la détreſſe.

» La Nobleſſe blâmoit en paſſant une ſcene » à laquelle elle n'étoit point accoutumée, » & la foule des payſans n'en faiſoit pas » moins. Il faut, crioient-ils, que l'offenſe » ſoit bien grande, pour inſpirer tant d'ai- » greur à une perſonne ſi douce. Les uns » diſoient, c'eſt ceci; & les autres, c'eſt » cela. Quelques-uns l'attribuoient à la ja- » louſie, mais le plus grand nombre s'accor- » doit à en jetter le blâme ſur l'animoſité du » Chevalier. Mais toutes les jeunes Demoi- » ſelles montroient leur triomphe de ce que » Myladi L..... avoit ſi fort rabaiſſé mon or- » gueil. Notre ſexe eſt bien vengé, diſoit l'une. » Conſidérez cet homme qui vous offenſoit, » crioit l'autre. Leurs amants auprès d'elles, » l'éventail menaçant à la main, elles plai- » ſantoient avec raiſon de ma ſoumiſſion ſi » extraordinaire, en me regardant d'un œil » malin.

» Maintenant que je ſuis dans des contrées » étrangeres, je te prie, mon très-cher ami, » de ne point m'apprendre que la belle dé- » plore ſa précipitation paſſée, ni que l'a- » mour ſoit rentré dans ſon ſein; mais plutôt » que ſa colere continue à s'embraſer, & » qu'elle endurcit ſon tendre cœur. Qu'elle » croie que je l'ai offenſée, & qu'elle ban- » niſſe pour toujours mon amour de ſon ame! » car, hélas! ſi elle ſe radouciſſoit, que de » tourments ne me feroit-elle pas éprouver! » Il eſt trop tard maintenant, ce changement » rempliroit mon cœur d'amertume.

„ O Ciel! ſois propice à mes vœux; con- „ ſerve cette aimable fille: garantis-la d'un

» retour de tendreſſe, & détourne ſes pen-
» ſées de deſſus moi, juſqu'à ce que tu faſſes
» paroître quelque jeune homme accompli,
» digne, ſi quelqu'un peut l'être de ſa beauté,
» de ſa vertu & de ſa piété. Puiſſe alors cette
» belle jouir pluſieurs années de cette félicité
» qu'elle ſe promettoit de goûter avec moi! «

J'eſpere, Mademoiſelle, que vous me remercierez de cette piece, qui n'eſt entre les mains d'aucune autre perſonne, & dont on n'avoit juſqu'ici voulu donner aucune copie. Mais M. B..... a été ſi obligeant que de dire qu'il ne me refuſeroit rien de ce qu'il jugeroit pouvoir me fournir l'occaſion de procurer du plaiſir à Mademoiſelle Darnford.

VENDREDI.

MYLORD & Myladi Davers, la Comteſſe de C..... & M. H..... ſont partis aujourd'hui. Cette ſéparation ne s'eſt pas faite ſans regret de ma part, ni de la leur non plus, à ce qu'il paroiſſoit. En prenant congé de moi, M. H.... me remit d'un air reſpectueux, approchant même de la vénération, la lettre ſuivante. (1)

Ma chere Madame,

» Je ne ſaurois me ſatisfaire moi-même,
» en bornant à des remerciments ordinaires

(1) Les lecteurs qui auront fait attention au caractere ſoutenu de M. H...., s'appercevront ſans peine que cette lettre ne le dément point.

» dans le tans que je vous quitte, & la mai-
» ſon de M. B..... où j'ai été ſi bien reçu,
» à cauſſe de *cette affaire-là*, qu'il n'eſt pas
» néſeſſaire de rapporter. Je ſuis en vérité
» confus de dire combien je *l'ai été* en jet-
» tant les yeux ſur vous, depuis que cela
» eſt arrivé. Je ne ſai comment la choſe *a*
» *été amenée*: mais j'ai d'abord penſé que
» ce n'étoit qu'un petit *badinage*, ou quelque
» choſe *de pareil*, & m'appercevant que
» *Polly* m'écoutoit plus favorablement que je
» ne m'y étois attendu, je fus encouragé à
» pouſſer ma pointe. C'eſt *ainſi*, maintenant
» que je me le rappell, que la choſe *a été*
» *amenée*.

» Mais elle eſt cependant innocente, & je
» ne ſai comment cela a été amené de ſon
» côté non plus. Car nous avons été anſam-
» ble nous promener dans le jardin au cler
» de la lune, & après cela nous avons pris
» un *leger ſommeil* d'une heure ou deux dans le
» ſalon du petit jardin. J'en eu même mon
» habit tout couvert de poudre, car je ne vou-
» lus pas qu'elle repoſât ſa tête ſur ſon ſein;
» &, ſans que nous y priſſions garde, nous
» nous endormîmes tous deux. Mais avant cela
» nous étions convenus de ce que vous avez
» découvert.

» C'eſt-là la vérité toute pure, & toutes les
» étroites liaiſons que nous avons eu anſemble,
» *pour ne rien vous cacher*. Mais je crois que
» nous nous ſerions mieux connu, ſi, par
» grand bonheur *pour moi*, vous ne nous aviez
» pas prévenu en vous trouvant au logis dans
» le tans que nous vous croyions dehors. Car

„ j'étois venu vers elle ſur le ſignal de *deux*
„ *ou trois em*; &, ayant fait un contrat, com-
„ me vous le ſavez, Madame, il étoit naturel
„ de ſaiſir la premiere occaſion de le mettre en
„ force.

„ Elle n'a pas pu garder ſon propre ſecret,
„ & vous a peut-être plus dit qu'il n'y a de vrai.
„ Je vous écris donc pour *me juſtifier*, & pour
„ vous faire connoître combien je ſuis fâché
„ de m'être *laiſſé entraîner* à avoir la penſée de
„ déſonorer une maiſon oſi honnête, & où il y
„ a autant de vraie piété que dans la vôtre.
„ Mais j'aurai ſoin à l'avenir de n'être pas trop
„ familié avec *des inférieurs*; car voyez com-
„ me un homme peut y *être pris*. Si, lorſque je
„ commençai à la baiſer, ou quelque choſe
„ *comme cela* (car vous ſavez que nous autres
„ jeunes gens prenons quelques fois des liber-
„ tés avec celles qui ſont au-deſſous de nous,
„ qui ne nous conviennent point, & à notre
„ propre déſonneur *cela eſt très-ſur*), elle en
„ avoit témoigné du reſſentiment, j'orois eu
„ pour elle une *crainte reſpectueuſe*: ou bien ſi
„ elle *vous l'avoit dit*, ou qu'elle m'ût ſeulement
„ déclaré qu'elle *vous le diroit*, j'orois *fui* dès
„ auſſi-tôt qu'il ſe ſeroit élevé dans mon cœur
„ quelques panſées *ſur le ſujet* que vous ſavez.
„ Mais que ferait une perſonne de notre ſexe,
„ *vous le ſavez*, Madame, lorſqu'il ne trouve
„ que *peu* de réſiſtance, que la fille *ſetient tran-*
„ *quillement*, qu'elle *ne lui chante pas pouille*,
„ qu'il ne fait pas de grands efforts, qu'elle
„ ne cherche point à ſe retirer ni d'une maniere
„ ni d'une autre, & qu'au contraire de *cajole-*
„ *ries en cajoleries*, *de badinages en badinages*,

» elle l'entraîne plus qu'il n'avoit d'abord eu
» intantion ?

» Povre Polly ! j'ai pitié d'elle. N'an ayez pas
» ſi mauvaiſe opinion, ma chere Madame, que
» vous ſoyez obligée de la ranvoyer ; car ce
» ſerait ſa ruine. Je ne ſouhaite pas de la voir,
» j'orais pu être entraîné à faire d'étranges fo-
» lies, & je me ſerais perdu à la longue ; car
» qui ſait à quoi cette affaire orait abouti? Mon
» oncle n'orait jamais voulu me voir. Mon
» pere orait oſi put caſſer la ſubſtitution : car
» vous ſavez, Madame, que c'eſt un homme
» dur, & qui ne m'a jamais bocoup aimé. Ma
» tante m'orait mépriſé & dédaigné. J'orais
» été ſérieuſement ſon nigaud, & non pas par
» raillerie, comme je le ſuis maintenant. Vous
» en oriez eu du reſſentiment. Qui ſait d'ail-
» leurs ſi M. B.... ne m'oroit pas fait rendre
» compte de ma conduite, pour avoir abuſé de
» la *liberté* que j'avois dans *ſa maiſon*, & pour
» avoir violé les loix de l'hoſpitalité, comme
» vous me le diſiez? Car il eſt *amporté*, ainſi que
» j'en ai été témoin dans ſa maiſon du comté
» de Lincoln; & j'ai appris qu'il avoit eu deux
» ou trois duels. Il eſt vraiſemblable qu'alors je
» ſerois péri miſérablement *comme un chien ſur*
» *un fumier*, & que j'orois ainſi éteint une illuſ-
» tre famille, qui de temps immémorial a four-
» ni des *Pairs* au Royaume. Quelle fâcheuſe
» affaire n'orait-ce pas été ! Une perte pour le
» *public*, oſi bien que pour le *particulier*. Car
» vous ſavez bien, Madame, ce que la Com-
» teſſe diſait (& perſonne ne dit mieux ni ne
» connaît ſi bien ces ſortes de choſes qu'elle) ;
» que chaque *Pair* du Royaume eſt un joyo à

» la couronne. O le beau mot ! Dieu veuille
» que je m'en ſouvienne lorſque mon *tans ſera*
» *venu*, & que mon pere *ſera mort.*
» Mais, ma bonne Madame, pouvez-vous
» me pardonner ? Vous voyez combien je ſuis
» heureux dans mon contretans.... Mais il faut
» que je prenne une otre feuille de papier.....
» Je ne croyois pas écrire otant, car je n'aime
» pas cela. Mes dans cette occaſion je ne ſais
» coment ceſſer.... J'eſpere que vous pourrez
» lire ma lettre. Je ſais que j'ai la main *mau-*
» *vaiſe* & que jépéle *du dernier déteſtable*, car
» jamés je n'ai eu de talant pour ces ſortes de
» choſes. J'admirais la moitié plus la taille-
» douce qui eſt à la tête de la Grammaire de
» *Lily*, qui repréſente des enfants volant le fruit
» d'un verger, que toute otre partie du livre.
» Excuſez mes extragances, Madame : mes
» je me ſuis aidé pluſieurs fois à an ramplir un
» *petit ſac* ; & j'ai toujours ſuppoſé que cette
» taille douce avait été miſe là à deſſein, pour
» apprendre aux jeunes garçons quels ſont les
» divertiſſemans qu'on leur permet, & qui leur
» ſont propres. Pluſieurs de mes camarades
» n'en doutoient pas plus que moi, & nous ne
» pouvions concevoir pourquoi l'on nous pu-
» niſſoit pour *mettre en pratique* une leçon que
» nous *donnoit* notre Grammaire.
» Mes ay ! où me laiſſé-je aller ? Je ne vous ai
» jamés écri ci-devant, ni ne vous écrirai jamés
» à l'avenir, à moins que vous ou M. B.....
» ne me commandiez, pour votre ſervice.
» Excuſez-moi donc, Madame, je vous an
» prie. Je ſais qu'il n'eſt pas néceſſaire de don-
» ner des avis à *Polly*, pour qu'elle ait ſoin d'an-

„ tretenir les *premiers* ancouragemans que vous
„ lui avez donnez. La povre fille! qu'elle en
„ orait ſouffert, oſſi-bien que moi! Car ſi mon
„ pere, mon oncle, ou ma tante avoient
„ exigé que je la renvoyaſſe, vous ſavez bien
„ que, malgré notre contrat, il n'orait pas été
„ de mon devoir de le refuſer. Refuſer de leur
„ obéir, orait été ajouter fote ſur fote. Je ne
„ ſouviens que vous remarquiez une fois,
„ qu'une fote ne vient jamés ſeule, mais qu'elle
„ an antrene toujours quatre ou cinq, pour cou-
„ vrir ou réparer la premiere, & que *chacune*
„ de celle-ci *an* produiſent tout autant.

» Je n'oublierai jamais pluſieurs de vos belles
„ ſantanſes. Que je ſois pandu ſi pluſieurs fois
„ je n'ai été faché de ne pouvoir faire des obſer-
„ vations pareilles à celles que vous faites. Ce-
„ pendant je ſuis *plus âgé* que vous, *homme*
„ d'ailleurs, *fils & neveu d'un Pair!* mes mes
„ talents me portent *d'un autre côté;* & j'eſpere
„ de me perfectionner vers le tans que mon pere
„ mourra, aſſez pour *faire* dans le monde *une*
„ *figure* qui ne déſonora ni mon *nom*, ni ma
„ *patrie:* j'orai un avantage par-deſſus plu-
„ ſieurs jeunes Seigneurs, que je me paſſionne-
„ rai plus pour faire des *obſervations*, que pour
„ *parler*; & ainſi je profiterai naturellement,
„ comme vous ſavez.

„ Mais qu'eſt-ce que tout ſeſi fait à mon but?
„ Je me tiendrai collé à mon ſujet, qui eſt de
„ vous remerſier, ma chere Madame, de tou-
„ tes les graſes que j'ai reçues dans votre mai-
„ ſon; de vous remerſier de ſe que vous avez
„ rompu mon projet, & convaincu d'une ma-
„ niere ſi *obligeante*, quoiqu'avec beaucoup *de*

» *confuſion* de ma part, combien j'avois tort
» dans l'affaire de *cette Polly ;* de vous remer-
» ſier de ce que vous n'avez expoſé ma folie
» qu'à moi-même (car, ſi vous l'aviez fait, j'o-
» rais été prêt à me pandre), de vous deman-
» der pardon de ma fote, & de vous aſſurer
» qu'oſſi long-tans que je reſpirerai, je ne
» ferai jamais de pareilles propoſitions. Je ſuis,
» Madame, avec le plus profond reſpect,

» *Votre très-obligé, très-fidelle, très-obéiſſant & très-humble ſerviteur*

J. H.....

» P. S. Je vous prie d'excuſer les taches &
» les ratures. «

Eh bien, mademoiſelle Darnford ! que dirons-nous de cette belle lettre ? Vous m'accorderez, j'eſpere, qu'elle eſt originale. Elle ne l'eſt cependant pas ; car elle eſt auſſi-bien écrite, & auſſi touchante que les gens de cet ordre écrivent en général. Mais que dirons-nous des pauvres individus de notre ſexe qui ſe laiſſent prendre, pour me ſervir de l'expreſſion de M. H... par d'auſſi aimables Cavaliers que celui-ci ? S'ils écrivent mieux que lui, ils ne penſent pas mieux, ne ſe propoſent pas d'agir mieux, ne s'en repentent pas ſi-tôt & ne promettent point d'amendement.

M. H.... ſe met bien ; il n'eſt pas d'une tournure à mépriſer ; il rit & parle quand on veut l'écouter & que ſa tante n'eſt pas préſente ; & il fait, pour me ſervir encore d'une de ſes expreſſions, une figure conſidérable en province,

Mais voyez.... Ne diſons cependant pas ce que je pourrois dire..... Il eſt neveu de Milord Davers; s'il fait ſes obſervations & qu'il s'abſtienne de parler (s'il peut garder le ſilence, j'entends), s'il rit quand il voit rire quelqu'un qui à plus de ſens que lui; & s'il n'approuve ou ne condamne que lorſqu'il ſera conduit à la liſiere, il ſe tirera peut-être d'affaire parmi les Meſſieurs... Mais la pauvre, la pauvre Polly Barlow! Que puis-je dire de la pauvre Polly Barlow?

J'ai devant les yeux un temps, où mes écrits tomberont peut-être entre les mains du cher Monſieur à qui, après Dieu, je ſuis reſponſable de toutes mes actions & de toutes mes correſpondances; de ſorte qu'ou bien j'écrirai une relation de toute cette affaire, que je cacheterai & mettrai à part; ou bien, lorſque l'occaſion me paroîtra propre, je l'informerai (ſous le ſceau du ſecret néanmoins, s'il peut s'y engager) de la conduite que j'ai tenue dans cette occaſion, de peur que dans la ſuite il n'arrive quelque choſe, lorſque je ne ſerai pas en état de répondre pour moi-même, qui la rendît condamnable. Je crois qu'il convient à toute Dame mariée de ſuivre cette méthode. Je dis cela d'autant plus hardiment, que j'ai une bonne autorité; c'eſt celle de ma bonne maîtreſſe défunte. J'ai ſouvent réfléchi ſur certains petits papiers cachetés qu'elle me fit brûler en ſa préſence environ un mois avant ſa mort. Paméla, me dit-elle, ces papiers ſont de nature à ne me cauſer aucune inquiétude, quelle que ſoit la perſonne qui les voie, pourvu qu'elle en ſache l'origine & les cauſes: mais mon fils n'étant pas au fait de ces affaires,

ne ſauroit qu'en penſer, lorſque, quand je ne ſerai plus, examinant mes papiers, il trouveroit ceux-là.

Permettez-moi d'ajouter que rien ne ſauroit être plus propre à gagner l'amitié, que la maniere dont nos illuſtres hôtes ſe ſont ſéparés de nous. Myladi me répéta l'ordre qu'elle m'avoit ſouvent engagé à lui promettre d'exécuter ; c'eſt-à-dire à renouveller la correſpondance entamée entre nous avec tant de ſatisfaction de ſa part, ajouta-t-elle.

Je n'ai pu m'empêcher de montrer à Myladi la plupart des lettres de notre correſpondance, parce qu'elle l'informe ſans ceſſe de mes occupations épiſtolaires. Elle vous admire beaucoup, & ſouhaiteroit que M. H..... *eût plus d'eſprit* ; ce fut ainſi qu'il s'exprimoit : dans ce cas, ajouta-t-elle, elle ſeroit charmée de négocier un mariage entre vous & lui.

Mais je m'imagine que ce parti ne ſauroit jamais être paſſable pour vous ; auſſi n'en fais-je mention qu'*en paſſant*. (1) Voyez-vous comme je parle français ?

La Comteſſe ſe répandit en vœux obligeants pour mon bonheur ; & Myladi Davers me dit que, ſi je lui en donnois avis à temps, elle vouloit aſſiſter à une certaine circonſtance.

Mais que vous dirai-je, ma chere Demoiſelle ? je ne ſais rien de tout cela. Tout ce que je puis dire, c'eſt que je ſuis ſans courage, & que j'ai mille inquiétudes dont je ne ſaurois m'ouvrir à qui que ce ſoit.

(1) L'expreſſion, *en paſſant*, eſt en français dans l'original. Il faut ſe rappeller que madame B... apprenoit cette langue.

Si j'ai de pareilles appréhenſions dans l'état honorable du mariage, quelles ne doivent pas être celles de ces pauvres créatures qui, ayant été ſéduites, ont toutes les raiſons de craindre qu'une punition ſi naturelle ne ſuive leur crime; une punition que je puis appeller *en nature*, & qui, ſi elle ſe borne à la perte de leur vie, après celle de leur réputation, doit être regardée comme une grace & un bonheur au-delà de tout ce à quoi elles pouvoient s'attendre? Car de quel droit prétendroient-elles aux eſpérances données aux perſonnes qui ſe trouvent dans leurs circonſtances, *qu'elles ſeront ſauvées en mettant des enfants au monde?* Puiſque cette promeſſe n'eſt faite qu'à condition *qu'elles perſeverent dans la foi, dans la charité, dans la ſainteté, & dans la modeſtie.*

Puiſque j'en ſuis ſur un ſujet auſſi touchant que ce paſſage, ma très-honorée mere, & ma chere Demoiſelle, ne donne-t-il pas de conſolantes eſpérances à une femme vertueuſe qui meurt dans cette circonſtance, qu'elle éprouvera les heureux effets de la miſéricorde divine? L'Apôtre dit dans ce qui précede, qu'*il ne permet point à la femme d'enſeigner, ni de prendre autorité ſur le mari; mais qu'elle doit ſe tenir dans le ſilence.* Or quelle raiſon en rend-il? Elle eſt tirée de la conſéquence naturelle de la malédiction prononcée contre la premiere déſobéiſſance; ſavoir, qu'*elle ſeroit ſujette à ſon mari.* Car, dit-il, *ce n'eſt pas Adam qui fut ſéduit, mais la femme, qui, ayant été ſéduite, fut cauſe de ſa tranſgreſſion.* Comme s'il diſoit: » Sans la femme, Adam auroit conſervé ſon » intégrité; c'eſt pourquoi elle ſera punie,

» comme Dieu lui dit, en ce que *j'augmen-*
» *terai beaucoup le travail de ta groſſeſſe ; tu*
» *mettras des enfants au monde avec travail ; &*
» *ton mari dominera ſur toi.* Cependant, ſi tu
» ſuccombes à la douleur de ton travail, ta
» mort te ſera imputée pour un ſi grand adou-
» ciſſement de ta portion de la peine que mé-
» rite cette tranſgreſſion originelle, que tu ſe-
» ras ſauvée, ſi tu as perſévéré dans la foi,
» dans la charité, dans la ſainteté, & dans
» la modeſtie. «

Telle eſt, mes très-honorés parents & ma chere amie, la paraphraſe que je donne de ce verſet : ce qui n'eſt pas un petit ſoulagement pour moi, lorſque j'y réfléchis.

Mais je vous rendrai auſſi ſérieux que moi, & peut-être, ma chere Demoiſelle, vous empêcherai-je d'entrer dans un état où notre pauvre ſexe ſouffre tant, à compter depuis le matin des noces, quelque gai qu'il ſoit, juſqu'à cette circonſtance touchante, & pendant tout le temps qu'elle dure. Il n'y a rien qui puiſſe le corriger, & le rendre ſupportable, qu'un mari tendre, généreux, & homme de bien : & encore alors, quand on a le bonheur d'en avoir un pareil, il ſe joint tant de craintes à celles que cauſe naturellement la groſſeſſe, tant d'appréhenſions d'être ſéparée par quelque accident humain d'un tel mari, qu'on a beſoin de toute ſa fermeté pour ſe ſoutenir. Mais peut-être ſuis-je la perſonne la plus foible & la plus craintive de mon ſexe.... peut-être le ſuis-je ? Quand on réfléchit combien ce cas eſt commun, & cependant combien peu de femmes en meurent ; combien de Dames s'affligent

de

de ne pas ſe trouver dans cette circonſtance (telle eſt aujourd'hui Myladi Davers en particulier, & Rachel & Anne dans l'Ecriture Sainte), & combien la ſtérilité diminue l'eſtime d'un mari, on devroit mettre toutes ces conſidérations en balance, & bannir ces craintes inutiles. C'eſt ce que je ferai, ſi je puis.

Encore un mot ou deux ſur le départ de nos très-honorés hôtes. J'étois un peu indiſpoſée, & ces Dames me diſpenſerent, malgré moi, de les accompagner quelques milles en carroſſe; ce que fit mon cher Monſieur B... Elles m'embraſſerent tendrement deux ou trois fois l'une & l'autre, me ſouhaitant la conſervation & la ſanté, & m'exhortant à penſer peu & à eſpérer beaucoup: car elles avoient remarqué, quelque ſoin que je priſſe de m'en cacher, que j'étois penſive.

Mylord Davers me dit, avec ce caractere de bonté qui lui eſt particulier: ma chere, ma très-chere ſœur, Dieu vous conſerve; Dieu multiplie vos conſolations. Je prierai pour vous plus que je n'ai jamais fait pour moi-même, quoique j'en aie tant de beſoin. Il faut que je vous quitte; mais je quitte une Dame qui eſt celle que j'aime & que j'honore le plus après Myladi Davers, & pour qui je conſerverai toujours ces ſentiments.

M. H... avoit l'air triſte. Je ne puis rien dire, Madame, dit-il en me ſaluant, ſinon que je n'oublierai jamais votre bonté pour moi. Après quoi il ajouta dans ſon ſtyle ordinaire: je puis dire que, s'il y a jamais eu un Ange ſur la terre, je viens de le ſaluer.

Avant cela j'étois allée dans la chambre de

madame Jervis pour prendre congé des demoiſelles Worden & Leſſey, femmes de chambre des deux Dames. Elles me ſaiſirent en même-temps chacune une main, qu'elles baiſerent, me demandant pardon de cette liberté. Mais je leur répondis, en les embraſſant : je penſerai toujours avec plaiſir à vous, mes bonnes amies, parce que vous m'avez conſtamment ſoutenues par votre préſence dans mes exercices particuliers de dévotion. Dieu vous béniſſe, & les honnêtes familles que vous ſervez avec tant d'approbation, autant pour votre bien que pour le leur.

Elles ſe tournerent d'un autre côté les larmes aux yeux, & mademoiſelle Worden auroit voulu me dire quelque choſe, mais il ne lui fut pas poſſible. Elles ſe contenterent de prendre madame Jervis par la main, diſant preſque en même-temps, heureuſe! heureuſe madame Jervis! .... Heureuſe! heureuſe madame B... répétai-je, en ſa bonne dame Jervis, & en des perſonnes auſſi obligeantes, & qui lui ſouhaitent autant de bien que les demoiſelles Worden & Leſſey ! Portez ceci, mademoiſelle Worden, portez ceci, mademoiſelle Leſſey, pour l'amour de moi. En diſant cela, je leur donnai à chacune une bague, montée d'un criſtal, autour duquel on avoit enchaſſé pluſieurs brillants, que mon très-cher Monſieur B.... avoit achetées pour cela même la ſemaine précédente; car il a bonne opinion de ces deux Demoiſelles ; & il a ſouvent loué leur prudence & leurs manieres poſées & reſpectueuſes envers tout le monde, ſi différentes de l'*impertinence*, c'eſt ſon expreſſion, des femmes de chambre

de la plupart des Dames, dont elles ſont les favorites.

J'ai paſſé pluſieurs heures bien agréablement dans votre converſation, meſdemoiſelles Worden & Leſſey, dit madame Jervis; je vous regretterai beaucoup.

Je tâcherai, ma bonne amie, dis-je en lui prenant la main, de vous rendre cette perte auſſi ſupportable qu'il me ſera poſſible. Nous n'avons pas eu occaſion en dernier lieu de nous trouver enſemble auſſi ſouvent que je l'aurois ſouhaité, ſi je n'avois pas été engagée auſſi agréablement que vous le ſavez. Nous devons eſſayer de nous conſoler réciproquement de la perte que nous faiſons, moi de mes illuſtres hôtes, & vous de votre honnête compagnie.

Le cœur de madame Jervis, déjà touché du départ de ſes hôtes, ſe déchargea par ſes larmes. Il n'eſt pas étonnant, mes bonnes amies, dis-je à ces deux Demoiſelles, en eſſuyant ſes joues avec mon mouchoir.....; il n'eſt pas étonnant que j'aie toujours tâché de ſécher les pleurs de ma bonne madame Jervis. En même-temps je la baiſai, penſant à vous, ma chere mere. Je fus forcée de ſortir un peu bruſquement, de peur d'être trop émue, parce que j'allois joindre nos illuſtres hôtes, qui, en ayant demandé la raiſon, auroient peut-être trouvé que c'étoit déroger (quoique je n'en jugeaſſe pas de même) à ma condition préſente, & me rapprocher trop de la premiere.

Dans une converſation que j'eus avec M. B...., où je m'étendis avec plaiſir ſur l'aimable

caractere de nos illuſtres hôtes, & ſur leurs manieres obligeantes envers moi, je ne pus m'empêcher de remarquer que je ne m'étois pas attendue à trouver Mylord Davers ſi poli & de ſi bon ſens, à en juger ſelon ce qu'il m'en avoit inſinué auparavant.

C'eſt un homme d'un fort bon naturel, repliqua M. B.....Je crois bien que j'ai pu employer une ou deux fois des termes peu reſpectueux en parlant de lui; mais c'étoit alors l'effet de la paſſion, & eu égard à deux ou trois articles de ſa conduite dans la vie publique; car ayant pris la liberté de lui faire remarquer ſa faute, j'en reçus des réponſes peu ſatisfaiſantes. Je me rappelle un de ces articles en particulier. C'étoit dans une conférence entre un Comité de chacune des deux *Chambres du Parlement*, dans laquelle il ſe conduiſit d'une maniere différente de ce que j'aurois ſouhaité d'un Gentilhomme qui me touchoit de ſi près par ſa femme; car tout ce qu'il pouvoit alléguer contre la force des raiſons de l'autre parti, étoit la dignité de la Chambre dont il étoit membre. Il m'échut de répondre à ce qu'il diſoit; ce que je fis avec une certaine vigueur, qui occaſionna du refroidiſſement entre nous pendant quelque-temps.

Mais perſonne ne ſe conduit mieux dans la vie privée que Mylord Davers, ſur-tout à préſent que le bon ſens de ma ſœur a ſu domter ſes paſſions, & qu'elle peut ſe conduire paſſablement bien avec lui. Car dans les commencements, Paméla, il n'en étoit pas ainſi; la violence de ſon caractere lui repréſentoit ſon mari dans un jour trop peu avantageux, tant à l'égard de ſa qualité que de ſon mérite.

Vous ne ſauriez croire, ma chere, continua M. B....., quel déshonneur une femme hautaine & paſſionnée fait à ſon mari, & à elle-même, aux yeux de ſon ſexe, auſſi-bien qu'à ceux du nôtre. Les Dames mêmes, qui ſeroient auſſi charmées de dominer qu'elle, ſi on le leur permettoit, mépriſent celles qui prennent cet empire, & encore plus le mari qui le ſouffre.

Permettez-moi d'ajouter une choſe, ma Paméla, continua ce cher Monſieur, d'un air qui montroit qu'il étoit ſatisfait de ſa conduite ſur cet article. Vous ne ſauriez vous imaginer ce qu'une femme doit à ſon mari, tant pour la tranquillité de ſon ame, que pour la réputation de l'un & de l'autre, lorſqu'il a la diſcrétion de retenir, par une contradiction modeſte & raiſonnable, la paſſion qu'elle a de dominer, quoiqu'il faille ſouvent la prendre à contrepoil pour cela.

Comment trouvez-vous cette doctrine, Mademoiſelle! J'oſerois bien aſſurer que vous croyez que je ne pus faire moins à M. B..... qu'une de mes meilleures révérences, en reconnoiſſance de l'obligation que je lui avois de conſerver avec tant de prudence ma tranquillité d'ame & ma réputation, auſſi-bien que la ſienne.

Mais après tout, quand on examine mûrement la choſe, on ne ſauroit s'empêcher de reconnoître qu'au fond il peut avoir raiſon dans ce qu'il avance. Quelque prévenu que je ſois en faveur de mon ſexe, je n'ai pas été capable de le contredire lorſqu'il m'a rapporté des exemples de la conduite de certaines Dames, qui, ſemblables aux enfants, plus on a eu de la com-

plaiſantes pour leurs fantaiſies, plus elles ſont devenues fantaſques; ce qui doit leur avoir occaſionné autant de ſujets de mécontentement qu'à leur mari. Me pardonnerez-vous, Mademoiſelle? C'eſt entre nous. Je n'en avouerois pas autant à M. B...; car vous ſavez que quand on peut ſoutenir ſon ſexe, il ne faut pas l'abandonner. Je ne doute pas que les hommes ne ſoient autant diſpoſés à appeſantir le joug des femmes que celles-ci ont de penchant à le ſecouer tout-à-fait.

Mes très-honorés pere & mere, & ma chere demoiſelle Darnford, je finis ici mes lettres en forme de Journal, comme on peut les appeller. Nos illuſtres hôtes ſont partis; & notre temps ſe paſſe à-peu-près de la même maniere que ci-devant, dont je vous ai déjà donné une relation.

S'il arrive quelque choſe de nouveau, d'extraordinaire, ou qui me touche d'une façon plus particuliere, je ne manquerai pas de vous en rompre la tête, lorſque l'occaſion s'en préſentera. Mais j'ai maintenant à recommencer ma correſpondance avec Myladi Davers. Et comment ferai-je? Oh! le mal ne ſera pas bien grand. Ce ſera ſeulement abuſer un peu de votre tendre indulgence pour moi, mes chers & à jamais chers parents. Et pour vous, ma chere Demoiſelle, bien loin que ce ſoit une occaſion de regret, ce ſera un ſoulagement, & vous ſerez débarraſſée d'un grand nombre d'impertinences que je vous écrivois avec hardieſſe, & avec la familiarité qu'inſpire l'amitié. J'aurai d'ailleurs le bonheur de changer notre correſpondance épiſtolaire en converſation.

Quel agréable changement pour moi ! Je finirai par ces joyeuſes penſées ; & en vous aſſurant que je ſuis,

Mon très-cher pere & ma très-chere mere, & ma plus chere amie,

Votre obéiſſante & affectionnée,

P. B....

LETTRE XXXIX.

Ma chere Mademoiſelle DARNFORD,

J'APPRENDS que madame Jewkes ne ſe porte pas bien ; j'en ſuis très-fâchée. Je prie pour la conſervation de ſa vie ; afin que, s'il plaît à Dieu, elle mette en crédit ſa repentance. Car, ſi elle meurt, cela pourroit décourager certains eſprits qui ne réfléchiſſent pas, & qui ne pénetrent pas dans la conduite de la Providence avec ſes pauvres créatures ; puiſque, dès qu'elle a changé ſon genre de vie, & qu'elle eſt dans un état de réforme, elle eſt enlevée au monde. Il eſt cependant certain que perſonne n'eſt mieux diſpoſé à mourir que ceux qui méritent le mieux de vivre. Quelle faveur, ſi ſa vie devoit bientôt finir, qu'elle ait reconnu ſon égarement, & qu'elle s'en ſoit repentie avant qu'il fût trop tard !

Ma chere Demoiſelle, daignez honorer cette pauvre femme d'une viſite ; elle peut être abattue, elle peut être découragée, en rappellant ſa conduite paſſée. Soulagez ſon cœur affligé

avec cette douceur ſi naturelle à mademoiſelle Darnford. Apprenez-lui que je ſuis véritablement inquiete à ſon ſujet, & que je la charge de prendre ſoin de ſa perſonne, & de n'épargner rien de tout ce qui pourra contribuer à ſa ſanté & au calme de ſon eſprit.

Vous me pardonnerez, ma chere Demoiſelle, de vous charger d'une commiſſion qui n'eſt pas de la dignité d'une perſonne de votre rang envers une femme de celui de madame Jewkes : mais elle eſt conforme à votre piété & à votre charité, puiſqu'il s'agit d'un devoir auſſi important que celui de viſiter les malades, & de ranimer des eſprits abattus.

Je ſais que votre condeſcendance lui fera trouver de grandes conſolations ; &, ſi elle va dans peu rendre compte de ſa conduite, quel plaiſir pour une Dame comme vous d'avoir illuminé un entendement obſcurci de ténebres, dans le temps où il étoit angoiſſé !

Mais j'eſpere qu'elle ſe rétablira de ſon indiſpoſition, qu'elle vivra pluſieurs années pour ſervir de monument de reconnoiſſance envers la Bonté divine, & pour faire plus de bien, dans la derniere partie de ſa vie, par ſon bon exemple, qu'elle n'a fait de mal dans la premiere, ſi cela eſt poſſible.

Je ſais que M. Péters ne la laiſſera manquer d'aucun ſecours ſpirituel : cependant l'obligeante attention d'une jeune Demoiſelle auſſi généralement eſtimée que vous, l'encouragera plus qu'on ne ſauroit l'imaginer ; car il y a dans les perſonnes pieuſes de notre ſexe une certaine ſympathie & une certaine tendreſſe les unes pour les autres, qui ne ſe trouvent pas dans les

hommes. Quand ceux-ci cherchent à conſoler les femmes, on s'imagine qu'ils ne font que faire leur fonction; &, quelque édifiantes & convaincantes que ſoient les choſes qu'ils diſent, on les regarde plutôt comme le fruit de la force naturelle de leur eſprit, que de leur tendreſſe; au lieu que les femmes s'inſinuent plus aiſément dans l'eſprit de celles de leur ſexe; elles ſe mêlent, pour ainſi dire, enſemble; éclairciſſent la maſſe animale, pénetrent le cœur, & agiſſent comme ſi elles n'avoient qu'une même vie; donnant de la fermeté, auſſi-bien que du plaiſir; éclairciſſant nos vues obſcurcies, juſqu'à ce que nous voyions lever le ſoleil de juſtice ſur les montagnes du ſoulagement, & chaſſant les épais brouillards du doute & de la défiance. Pardonnez ce galimatias, mais je ne ſaurois trouver des expreſſions propres à manifeſter mes penſées ſur ce ſujet.

C'eſt ce qui me fait ſouhaiter & languir après la compagnie de ma chere demoiſelle Darnford. Oh! quand vous verrai-je! Quand cet heureux temps arrivera-t-il! C'eſt-là *toute mon envie*, pour parler le langage de la circonſtance où je ſuis. Pardonnez la liberté d'expreſſions & de penſées avec laquelle je vous fais connoître les fortes envies que j'éprouve dans l'état où je me rencontre.

Je ne dois cependant pas me paſſionner pour une choſe qu'il n'eſt pas en mon pouvoir de me procurer, & qui peut être ſujette à des accidents & aux oppoſitions des autres. Mais, quelque contre-temps qui arrive, je puis compter que vous avez la volonté de venir; de ſorte que, quoiqu'il ne ſoit pas en votre pouvoir de l'exé-

cuter, je dois toujours me réjouir de votre obligeante intention.

Que je vous diſe maintenant, ma très-chere & ma très-honorée mere, que ce n'eſt pas une petite conſolation pour moi d'eſpérer que, dans une certaine occaſion, vous m'accorderez votre préſence, & me fortifierez par vos avis & vos conſolations. C'eſt le plan du meilleur & du plus prudent des maris, qui chaque jour, dès qu'il remarque la moindre inquiétude ſur mon front, s'étudie à dire ou à faire quelque choſe pour la diſſiper. Auſſi crois-je que ce ſont les ſentiments de reconnoiſſance pour ſa bonté qui me rendent ſi inquiete. Car, quelque grands que ſoient les déſirs & la confiance que l'on place dans les objets qui méritent la préférence, la crainte de ſe voir ſéparée d'un ſi excellent mari, déchue de ſi charmantes eſpérances, & privée d'une perſpective auſſi agréable, doit toucher ſenſiblement. On voudroit d'ailleurs vivre pour faire un peu plus de bien, ſi on le pouvoit.

Je ſuis une créature extrêmement foible & craintive; oui aſſurément je le ſuis. Oh! que les perſonnes gaies & joyeuſes, & qui ne penſent à rien de ce qui peut leur arriver que dans le moment de ce qu'il arrive, ſont bien plus propres à goûter les agréments de cette vie incertaine que celles qui, comme moi, fouillent dans l'avenir!

Mais pourquoi vous inquiété-je, mes très-honorés parents & ma chere amie, de mes vaines frayeurs & de mes folies, comme ſi perſonne ne s'étoit jamais trouvé auparavant dans les mêmes circonſtances que moi? Cependant

il eſt du caractere des gens foibles & craintifs d'être quelquefois occupés de penſées ſombres ; & quel remede pourroit-on y apporter ? Que mes inquiétudes augmenteroient, ſi je ne faiſois pas fonds ſur la tendre indulgence de la meilleure des meres, & ſur celle de ma chere Demoiſelle Darnford, dans le ſein de laquelle on peut d'ailleurs décharger ſon cœur, quand il eſt accablé du trop grand poids de ſes penſées !

Vous viendrez, ma chere mere, lorſque mon cher ami vous enverra chercher ; & vous demeurerez quelque-temps avec moi : ne le voulez-vous pas ? Et vous, le meilleur des peres, vous voudrez bien vous paſſer quelque-temps de ma chere mere ; ne le voulez-vous pas ? Oui, oui, je ſuis sûre que vous le voulez. Je ſuis sûre auſſi que mademoiſelle Darnford ſera avec moi, ſi elle peut ; c'eſt ce qui fait ma conſolation. Mais où me laiſſé-je aller ! . . . Je ſuis ſi novice, que. . . .

Mais je n'en dirai pas davantage ; & je me bornerai à vous aſſurer que je ſuis, mon très-honoré pere & ma très-honorée mere, votre conſtamment obéiſſante fille ; &, ma chere Demoiſelle Darnford,

Votre affectionnée & obligée,

P. B.....

LETTRE XL.

De Mademoiſelle DARNFORD
à Madame B.....,

Ma très-chere Madame B.....

NOUS vous ſommes infiniment obligés de tous les articles de votre agréable Journal, que vous avez fini plutôt que nous ne l'aurions ſouhaité. Nous ne ſaurions vous exprimer combien nous admirons la maniere aiſée, judicieuſe, & en même-temps ſi peu commune, dont vous vous acquittez des devoirs de la charité, & en particulier la conduite inimitable que vous avez tenue dans l'affaire de votre Polly & de l'innocent M. H...

La relation que vous faites de la viſite de ces quatre débauchés, & du départ de vos illuſtres hôtes; vos vers, & la lettre de M. H..... (qui eſt en effet originale) nous ont autant diverti, que la ſupériorité de vos vues nous a amuſés. Mais nous renvoyons notre jugement ſur ce dernier article juſqu'à ce que vous nous l'ayiez mieux développé.

Cependant, ma chere amie, n'êtes-vous pas en danger de tomber dans la rêverie & dans la mélancolie? La derniere partie de votte lettre ſert de fondement à notre crainte. Ma mere, Myladi Jones & madame Péters me chargent de vous avertir d'être ſur vos gardes là-deſſus. Mais il ne me paroît pas qu'il ſoit fort néceſſaire de vous donner de pareils avis,

parce qu'à en juger par votre lettre même, votre prudence vous ſuggérera toujours des raiſons capables de contrebalancer vos appréhenſions. Penſer peu & eſpérer beaucoup, eſt une excellente maxime dans votre cas, & pour une Dame de votre caractere. J'eſpere que Myladi Davers ne vous l'aura pas donnée en vain. Après tout, j'oſerois bien aſſurer qu'il n'y a dans votre fait que quelques ſymptomes de mélancolie, & qu'elle ſe diſſipera avec le temps. En attendant, permettez-moi de faire choix d'un ſujet qui vous diſtraira certainement.

Vous ſavez que j'ai obſervé avec ſoin la conduite que les perſonnes mariées tiennent l'une envers l'autre, & que j'ai ſouvent décidé que dans cet état il ne ſauroit y avoir de félicité paſſable, à moins que l'un des deux ne faſſe le ſacrifice de ſes inclinations & de ſon humeur aux penchants & aux habitudes de l'autre : ſacrifice qui rend cet état fort peu déſirable aux ames libres & généreuſes. J'en ai un exemple dans notre propre famille : car, quoique mon pere & ma mere vivent fort heureuſement, cette félicité eſt l'ouvrage d'un ſeul, & il n'eſt pas néceſſaire de vous dire duquel. Je ſuis bien ſûre que c'eſt auſſi le cas entre M. B..... & vous : car vous devez ſacrifier à *Moloch*, & même au travers du feu, s'il le faut. Je ſais que votre prudence vous oblige à tenir cette conduite, & que, comme une honnête femme contente de ſon ſort, vous dites que vous voulez tout ce qui vous arrive, parce que vous n'avez d'autre volonté que la ſienne. Il y a long-temps que nous avons décidé que c'étoit ainſi que devoit ſe conduire

une femme, quelque grande que fût ſa qualité, ſi elle vouloit vivre heureuſe avec M. B..... Cependant, entre nous, ma ſœur a eſpéré pendant un certain temps d'être cette perſonne-là. Jugez des beaux effets qu'auroit produit l'union de deux eſprits de cette trempe.

Mais, pour briſer là-deſſus, permettez-moi de vous demander, Madame, ſi votre Monarque tient envers vous une conduite auſſi reſpectueuſe, je ne veux pas dire paſſionnée, quand vous êtes ſeuls, que lorſque vous êtes en compagnie? Pardonnez cette queſtion, Madame; mais c'eſt vous qui l'avez fait naître. Vous avez inſinué deux ou trois fois dans vos lettres, qu'il eſt toujours très-complaiſant pour vous en compagnie, & vous remarquez qu'il ſe conduit ſagement en cela, parce que c'eſt le moyen de faire honneur à ſon choix dans l'eſprit de tout le monde. Je ne doute pas que les charmes de votre eſprit, & l'excellence de votre conduite ne doivent, toutes les fois qu'il y fait attention, lui inſpirer de la joie & même du raviſſement, & qu'il ne vous aime plus pour la beauté de votre ame, que pour celle de votre corps; mais ces ſcenes raviſſantes ne durent preſque qu'un moment. Ce que je ſouhaiterois donc de ſavoir, eſt ſi, dans la partie la plus ſolide de la vie, dans le particulier, il vous fait volontairement quelques politeſſes; s'il ſe conduit envers vous en homme reſpectueux & poli, & s'il n'interrompt point vos retraites avec la brutale groſſiéreté de nos chaſſeurs de renards, ne mettant peut-être aucune différence entre la campagne ou ſon haras; je ne dirai pas ſon

chénil, & votre chambre ou votre cabinet ? Car, comme je l'ai déjà remarqué, ſa politique, qui exige qu'il faſſe honneur à ſon choix, me répond de ſes complaiſances pour vous en public. Mais ce qui excite le plus ma curioſité, eſt de ſavoir la conduite ordinaire qu'il tient avec vous dans le particulier, lorſque la converſation roule entre vous ſur des ſujets communs & familiers, & que vous ne l'obligez pas à vous admirer, en lui donnant des ſcenes pareilles à celle de vos deux Curés, du Chevalier Jacob Swyndford, ou d'autres ſemblables. Vous m'obligeriez donc infiniment, ma très-chere amie, ſi vous vouliez me donner quelques exemples de ſa maniere d'agir à votre égard en de pareilles circonſtances.

Apprenez-moi d'abord avec quelle indulgence il ſupporte le petit nombre de vos foibleſſes : car je ne vous en connois point d'autre que de vous livrer à une humeur ſombre, en vous abandonnant à un caractere trop penſif & trop timide. Enſuite, s'il a quelquefois la complaiſance de ſoumettre ſa volonté à la vôtre, & de déférer à vos ſentiments. Enfin, s'il ne vous interrompt pas bruſquement dont vos retraites, ſans vous en faire aucune excuſe, comme je l'ai déjà inſinué.

Vous comprenez fort bien, Madame, toute l'étendue de ces queſtions. Si vous vous rappellez donc quelque agréable converſation, dont le détail puiſſe ſatisfaire mon importune curioſité, faites-m'en part, je vous en prie. Nous ſerons alors en état de juger, non-ſeulement du naturel généreux que tous ceux qui

L'obligeante envie que vous avez de me voir, ma chere Madame, ſera bientôt & très-promptement même ſatisfaite. Votre tendre empreſſement à cette occaſion fit un ſi grand plaiſir à mon pere, que, ſe joignant à ma mere, ils dirent tous deux, avec une égale joie, que vous ne ſeriez que peu de jours avant moi à Londres. Les affaires de Murray & de ſa maîtreſſe vont fort bien. Ils n'ont point encore eu de querelle enſemble. Il eſt l'unique perſonne, de l'un ou de l'autre ſexe, qui ait ſi bien connu Nanette, & auſſi long-temps, ſans ſe brouiller.

Je n'ai plus rien à vous dire pour le preſent, ſinon que je ſuis,

Madame,

Votre obligée & affectionnée

POLLY DARNFORD.

P. S. Je dois cependant ajouter que j'attends de vous preſque autant de lettres qu'il y a de jours de poſte entre-ci & le temps que je vous verrai; car je ne ſaurois me priver pour perſonne de cette correſpondance, pas même pour Myladi Davers.

Je dois encore inſiſter pour que vous me faſſiez part de la converſation que vous avez eue avec les jeunes Demoiſelles, parentes des Dames Towers & Arthur.

J'obſerverai auſſi tout ce que vous me recommandez au ſujet de madame Jewkes, qui eſt encore dans le même état, ſa ſanté ne ſe rétabliſſant point.

LETTRE XLI.

De Madame B... à Mademoiſelle DARNFORD.

Ma très-chere Demoiſelle DARNFORD,

J'AI été effrayée de la maniere ſombre dont vous dites que j'ai fini ma derniere lettre, & je vous ſuis très-obligée des remarques pleines de bonté & d'amitié que vous avez faites à ce ſujet. C'étoit l'effet d'une ſuite de penſées auxquelles je m'étois laiſſée aller depuis peu. J'eſpere, comme vous le dites, que ce n'étoit pas quelques ſymptomes de mélancolie, & que la cauſe & les effets s'évanouiront bientôt.

Mais, ma chere Demoiſelle, comment remplirai-je la tâche que vous avez jugé à propos de m'impoſer? Je penſois avoir donné dans mon Journal & dans mes lettres tant d'exemples de la politeſſe & de la tendreſſe de M. B... pour moi, que je ne me ſerois pas attendue qu'on m'en eût demandé de nouveaux. Quand j'ai dit qu'il étoit toujours plus complaiſant pour moi, en compagnie j'étois fort éloignée de croire que cette expreſſion donnât lieu à mettre en queſtion ſi ſa conduite envers moi, lorſqu'il n'y a point de témoins, étoit conforme à celle-là. Je ſuis cependant charmée que vous me fourniſſiez l'occaſion de lever tous vos doutes ſur ce ſujet.

La premiere choſe que vous ſouhaitiez de ſavoir, eſt ſi M. B..... a de l'indulgence pour mes foibleſſes. Enſuite, ſi par complaiſance

pour mes volontés il renonce quelquefois à ce qu'il ſouhaite. Enfin s'il ne m'interrompt pas bruſquement dans ma retraite, ſans aucun égard pour moi & ſans m'en faire d'excuſes, ne mettant aucune différence entre la campagne ou ſon haras, & ma chambre ou mon cabinet.

J'ignore, ma chere Demoiſelle, le degré de déférence que les Dames polies & de qualité croient devoir exiger de leurs maris : mais je vous ferai part tout-à-l'heure d'une ſeule converſation qui, je penſe, ſuffira pour répondre à toutes vos queſtions, & qui, en même-temps, vous donnera une idée de la conduite que nous tenons l'un envers l'autre par rapport à cette déférence dont vous parlez, & à mes retraites : après quoi je vous permets de porter tel jugement qu'il vous plaira.

Sur votre premiere queſtion, qui regarde la maniere dont il ſupporte mes foibleſſes, je vous dirai que chaque jour il me donne là-deſſus des marques de ſa bonté, & que je ſuis confuſe de lui donner après cela autant d'occaſions d'exercer ſon bon cœur que je le fais. Quelque ſoin que je prenne de lui cacher mon état, il apperçoit ma crainte ; & jamais mari n'a eu plus de douceur & plus d'indulgence pour ſa femme, que M. B..... en a pour moi. Il me donne les meilleurs avis ſur ma maladie, s'il m'eſt permis de l'appeller ainſi : il a pour moi des redoublements de tendreſſe, & fait rouler la converſation ſur les ſujets qu'il ſait me faire le plus de plaiſir, comme ſur mes vertueux parents ; ſur ce qu'ils faiſoient

dans de telles ou telles circonſtances ; il parle de notre prochain voyage à Londres, du départ de la ville, de la compagnie de mademoiſelle Darnford ; &, quand il ſort, il m'envoie la bonne madame Jervis pour que je ne ſois pas ſeule. D'autres fois il me mene promener avec lui, il me procure la viſite de l'un ou de l'autre de nos voiſins, ou bien il me mene chez eux. Il parle, quand le temps que j'appréhende ſera paſſé, de faire un voyage dans les comtés de Kent & de Lincoln, chez Myladi Davers, à Bath, à Tunbridge, & je ne ſaurois vous dire où. Enfin, ma chere demoiſelle Darnford, vous ne ſauriez jamais vous imaginer la moitié de ſa tendreſſe & de ſa politeſſe pour moi. La choſe en effet ne ſauroit ſe concevoir.

Pour ce qui eſt de ce que vous appellez des *manieres reſpectueuſes*, il obſerve le moindre mouvement de mes yeux, chaque changement de ma contenance. Rarement dit-il ſon ſentiment ſur les ſujets qu'il a la bonté de croire être de ma ſphere, avant que d'avoir oui le mien ; & je ne dois pas craindre de donner dans une baſſe complaiſance, parce que ſa généroſité me ſoutient, & qu'il ne manque jamais de m'exalter plus que je ne m'abaiſſe moi-même, ou qu'il eſt poſſible de le mériter. Il ne fait preſque jamais de petits voyages ſans m'apporter quelque joli préſent qu'il croit m'être agréable. Quand il eſt au logis, il eſt rarement hors de ma compagnie ; il prend alors plaiſir à m'enſeigner le *Français* & *l'Italien*, & à me lire quelques pieces de Poéſie dans les diverſes langues

vivantes, car il les parle toutes. Il m'explique ce que je n'entends pas, & répond avec joie à toutes mes queſtions, cherchant même à exciter ma curioſité & le deſir d'apprendre. Il eſſaie de me donner une idée de la Peinture & de la Science des médailles, & me lit des livres qui s'y rapportent, dont il a une belle collection. Tantôt il en prend un, & tantôt un autre, ſelon que mes queſtions ou mes remarques lui donnent lieu de le faire.

Que dites-vous de tout cela, ma chere Demoiſelle? Sert-il de réponſe à votre premiere queſtion, ou n'y vient-il point? N'eſt-il pas plutôt, comme je vous l'ai dit, une réponſe complette, pour ne rien dire de plus, à toutes vos demandes? Penſez-vous que je puiſſe avoir des complaiſances mal placées pour un tel mari? Après avoir endormi, par les enchantements de tous les devoirs qu'exige la reconnoiſſance, la prééminence maritale, ce vigilant *dragon*, comme Myladi Davers l'appelle dans une de ſes lettres; après avoir formé la réſolution de ne le point réveiller, ſi je puis, par la moindre action déſobligeante ou volontairement mauvaiſe, qu'ai-je à craindre de lui?

O ma chere Demoiſelle! je ſuis pleinement convaincue que la moitié des refroidiſſements qui naiſſent entre les perſonnes mariées, ſont le fruit d'une niaiſerie, d'une légere différence dans les ſentiments, d'une pure diſpute de mots, d'une pointillerie, d'un entêtement ou d'une préſomption contre laquelle on n'eſt pas aſſez en garde. Mais qui voudroit renoncer aux plaiſirs les plus ſolides de la vie pour

triompher dans ces miſérables diſputes, ſi tant eſt qu'il y ait matiere à triompher ?

Des foibleſſes de cet ordre méritent-elles le nom d'inclination & d'humeur que vous leur donnez ? Le ſacrifice qu'il en faut faire, rendra-t-il la condition des perſonnes mariées fort peu deſirable aux ames libres & généreuſes ? Ne dites pas, ma chere Demoiſelle, *à des ames libres & généreuſes* ; car tout eſprit hautain ne mérite pas ces titres. Et ne vous imaginez pas que, dans ce que je vous dis, j'uſe de partialité pour juſtifier ma propre conduite, & que je veuille établir une rampante ſoumiſſion d'eſprit : car, permettez-moi de vous le dire, ma chere amie, ſi M. B.... exigeoit de moi quelque choſe que je jugeaſſe contraire à mon devoir, la tendreſſe avec laquelle je l'aime & je l'honore, me rendroit la plus malheureuſe des créatures, parce que je ſuis sûre que je réſiſterois à ſa volonté, & que j'exigerois de lui de ne pas demander cela de ma complaiſance.

Auſſi ne diſputé-je jamais avec lui pour des *bagatelles*, quoique les choſes ne ſoient pas entiérement à mon gré, réſervant mes forces pour ces occaſions importantes. Lorſqu'elles ſe préſenteront, la conduite que je tiens donnera de la force & du poids à mon oppoſition. Ne ſeroit-ce pas une méchanceté inexcuſable de conteſter à tout moment pour des niaiſeries, & ſeulement pour montrer l'opiniâtreté de ſon eſprit ? Cela ne feroit-il pas voir à un mari que ſa femme eſt toujours prête à entrer en lice avec lui ? D'ailleurs, où eſt le mérite de la complaiſance, ſi nous ne nous rendons qu'aux choſes à qui notre propre volonté nous oblige ?

La ſeconde choſe que vous me demandez, eſt, ſi, par complaiſance pour mes volontés, M. B..... renonce quelquefois à ce qu'il ſouhaite. Je ne ſais, Mademoiſelle, que répondre à cette queſtion. Puiſque, comme je vous l'ai dit, ſa conduite à mon égard eſt la tendreſſe & l'indulgence même, & qu'il n'exige rien de moi qui puiſſe fournir matiere à conteſtation, ne dois-je pas faire ce qu'il veut ? Puis-je avoir d'autre volonté que la ſienne? Serois-je excuſable ſi j'en agiſſois autrement? Je me range avec plaiſir de ſon opinion dans toutes les choſes qui ne ſont pas de conſéquence : juſqu'ici il ne s'en eſt préſenté aucune importante où nous ayions été de ſentiment différent, & j'eſpere qu'il ne s'en préſentera jamais. J'ai cependant quelque appréhenſion que cela n'arrive ſur un ſujet dont je ne dois pas vous faire un myſtére. Nous avons eu une ou deux diſputes ſur la queſtion s'il eſt du devoir d'une mere de nourrir elle-même ſes enfants? Je ſoutiens l'affirmative, & je ſuis fâchée de vous dire qu'il me paroît pencher pour le contraire, plus que je ne le ſouhaiterois.

J'eſpere que la choſe n'en viendra pas juſqu'à réveiller le *dragon* dont j'ai parlé ſurnommé *prérogative* : cependant je crains de ne pouvoir pas céder patiemment ſur cet article. Mais, quant aux queſtions de moindre importance, je penſe que, ſi j'étois née Ducheſſe, je n'aurois eu aucune diſpute avec mon mari là-deſſus.

J'ajouterai à ce que j'ai déjà dit ſur votre ſeconde queſtion, que Monſieur B.....en agit à mon égard avec tant de généroſité, de complaiſance & de bonté, que je n'ai pas même

eu la volonté de conteſter avec lui, & que j'ai jugé qu'il étoit de mon devoir de lui marquer par-là ma reconnoiſſance & ma ſoumiſſion. Je pourrois vous donner pluſieurs exemples de la maniere pleine d'égards avec laquelle il s'eſt relâché de ce qu'il ſouhaitoit, lorſque témoignant avoir envie de lire ce que j'écrivois, je lui nommai la perſonne à qui s'adreſſoit la lettre, en le priant de m'excuſer ſi je ne la lui montrois pas : mais je me bornerai à un ſeul, occaſionné par cette lettre même.

Dans le temps que je l'écrivois, M. B... entra, je la mis dans mon ſein ; ce qu'il remarqua. Quoi ! ma chere, me dit-il, écrivez-vous des choſes que je ne doive pas lire ? Monſieur, lui répondis-je, j'écris à mademoiſelle Darnford, & elle m'a priée de ne vous pas faire voir cette lettre à préſent. Paméla, répondit-il, cela augmente ma curioſité. Qu'eſt-ce que deux Dames comme vous peuvent s'écrire que je ne doive point voir ? Si cela ne vous fait pas de peine, repliquai-je, j'aimerois mieux que vous ne la viſſiez pas, parce que cette demoiſelle ſouhaite que vous ne voyiez, ni la lettre, ni la copie de ma réponſe, juſqu'à ce qu'elle l'ait reçue. Hé bien, dit-il, alors je ne veux pas la voir.

Cet exemple, ma chere demoiſelle, ſatisfera-t-il à la demande que vous m'avez faite, *ſi, par complaiſance pour mes volontés, M. B... renonce quelquefois aux ſiennes ?*

Quant à l'article de mes retraites, & de la maniere dont il en uſe envers moi à ce ſujet, la converſation que je vous ai promiſe vous en inſtruira. En voici l'occaſion.

Il y a quelques jours que M. B... ſortit de grand matin pour aller ſe promener à cheval, & il ne revint qu'après midi. Je n'étois pas accoutumée à une ſi longue abſence, & c'étoit une choſe nouvelle pour moi de déjeûner & de dîner ſans lui. J'avois une ſi grande impatience de le voir, l'ayant attendu pour dîner, que je fus obligée de me retirer dans mon cabinet pour me diſtraire en écrivant : c'eſt à cela qu'il faut attribuer ce que vous avez trouvé de ſombre dans la fin de ma derniere lettre. Il revint environ vers les quatre heures; &, ne ſe donnant pas la peine de changer ſon équipage de Cavalier, comme votre politeſſe, ma chere amie, l'auroit peut-être exigé, après avoir appris que j'étois dans mon cabinet, il y adreſſa directement ſes pas, ayant autant d'impatience de me voir que ſon abſence m'avoit cauſé d'inquiétude.

Dès qu'il fut ſur les degrés je le reconnus à ſon pas. Quand ſon abſence a été plus longue que je ne m'y attendois, ſon retour produit un ſi grand effet ſur mon tendre cœur, que chaque pas qu'il fait vers moi lui cauſe des palpitations qui redoublent à meſure qu'il avance, & qui m'obligent quelquefois à me frapper la poitrine en diſant : cœur inſenſé, tranquilliſe-toi ! ne crains-tu point que l'eſprit pénétrant de ton ſeigneur n'apperçoive tes ſottes émotions ? Il eſt vrai que moi-même j'aime à m'y livrer ; mais alors que perſonne ne s'en apperçoive ; car quelque généreux que ſoit ton maître, peut-être ne donneroit-il pas à ces mouvements des explications auſſi favorables qu'ils le méritent, puiſqu'à ſon approche tu palpites toujours, & que ton peu de tranquillité ſe change en rougeur

ſur les joues, & fait baiſſer les yeux de ta maîtreſſe, comme ſi elle ſe ſentoit coupable de quelque faute, quoique dans ce moment elle n'éprouve que de la joie, & un amour tel que le cœur le plus pur ſe feroit gloire de l'avouer.

Ces palpitations & les réprimandes que j'adreſſai à mon cœur, firent que je ne reçus M. B.... qu'à la porte de mon cabinet, au lieu de le recevoir à celle de ma chambre, comme je le fais ordinairement. Comment vous portez-vous, ma chere amour, me dit-il alors en m'embraſſant tendrement ? Le peu de temps que j'ai été éloigné de vous m'a donné tant d'impatience de voir ma bien-aimée, que je n'ai pu m'arrêter aux formalités ordinaires, en vous faiſant demander ſi vous étiez viſible, & que j'entre, comme vous le voyez, dans mon équipage de Cavalier.

Que vous êtes obligeant, mon cher Monſieur, répondis-je ! je n'ai aucune idée des formalités de cet ordre entre des perſonnes mariées, puiſqu'il eſt impoſſible qu'une femme vertueuſe puiſſe être occupée à quelque choſe que ſon mari doive ignorer, & qu'ainſi elles ſoient néceſſaires crainte de ſurpriſe. Ne trouverez-vous pas, ma chere Demoiſelle, que votre amie fait connoître dans cette réponſe qu'elle n'entend rien aux manieres du beau monde ? Quoi qu'il en ſoit, il repliqua fort obligeamment : je ſuis charmé, Paméla, de vous entendre parler ainſi. J'ai toujours regardé les civilités & les déférences de cet ordre, qui s'obſervent par la plupart des perſonnes de qualité, comme une choſe tout-à-fait bizarre. Car ſi la Dame les exigeoit, je ſoupçonnerois ſans peine qu'il y

auroit là-deſſous certaines choſes qu'elle ſait bien que je ne ſaurois approuver. Si elle ne les exige pas, & que le mari les mette en uſage par choix, c'eſt, à mon avis, un faux air de politeſſe, qui approche d'un affront à la Dame, & peu honorable pour lui-même : car n'eſt-ce pas ſe conduire comme s'il ſuppoſoit, & accordoit même que ſa femme eſt peut-être occupée de façon qu'il eſt néceſſaire de la prévenir ſur ſa viſite, crainte de faire des découvertes qui ne ſeroient à l'honneur de l'un ni de l'autre?

Trouvant cette conſéquence un peu trop ſévere, je repliquai que l'on ne feroit pas toujours des ſuppoſitions auſſi fortes que celles-là : car Monſieur, lui dis-je, il ne faut pas douter qu'une Dame modeſte ne ſoit bien-aiſe que ſon tendre mari lui accorde certains moments de retraite.

La choſe peut aller ainſi, dit-il, au commencement du mariage, lorſque la confiance dans l'honneur & la diſcrétion du mari qu'elle a choiſi ne lui a point fait perdre les réſerves d'une épouſe.

Les réſerves d'une épouſe, repris-je ! Permettez-moi, mon cher Monſieur, de dire modeſtement mon opinion là-deſſus. Il me ſemble que quelque grande que ſoit la confiance d'une femme en l'honneur & la diſcrétion de ſon mari, le degré de réſerve & de circonſpection dans ſa conduite doit être égal à celui d'une épouſe, & même d'une jeune Demoiſelle. En effet, je penſe que la groſſiéreté & la négligence dans la conduite ſied mal avec cette modeſtie qui diſtingue notre ſexe, & qui en fait la principale grandeur.

Ce que vous venez de dire, ma chere, repliqua-t-il, rend fort bien raiſon de votre conduite, que j'ai quelquefois accuſée de trop de circonſpection. Mais devons-nous établir comme un uſage ce que nous faiſons, parce que ſeulement nous le faiſons, & non pas parce que cela eſt raiſonnable?

J'eſpere, Monſieur, lui répondis-je, que ce n'eſt pas mon cas à préſent. Car, permettez-moi de le dire, la conduite trop libre ou trop négligée d'une Dame, ſeroit une marque qu'elle a peu de reſpect pour ſon mari, & elle montreroit qu'elle ſe met fort peu en peine comment elle paroît à ſes yeux. Mais cela ne lui donneroit-il pas mauvaiſe opinion & d'elle & de ſon ſexe, comme ſi, dans la ſuppoſition que le Monſieur a vécu librement, elle vouloit le convaincre qu'il n'y a d'autre différence dans le ſexe, avant & après le mariage, que celle qu'y met la licence que des Loix tolerent chez les hommes?

Je ſens, interrompit-il, la force de votre raiſonnement, Paméla: mais pourſuivez, car vous vouliez dire encore quelque choſe.

Permettez-moi ſeulement d'ajouter, repris-je, pour ce qui me regarde en particulier, que, puiſque vous exigez que je ſois toujours habillée & ajuſtée dès le matin, il ſeroit injuſte d'être moins ſoigneuſe de ma conduite & de mes actions que de mon ajuſtement.

Je crois que vous avez raiſon, ma chere, répondit-il, pourvu qu'on évite cette préciſion inutile & cette exactitude ſcrupuleuſe, & que l'on ſoit ſans affectation, aiſée & naturelle, comme ma Paméla. Car j'ai vu des Dames ma-

riées, tant en Angleterre qu'en France, qui exigeoient plus de déférence d'un mari que d'autres hommes, qui étoient plus dignes de ſa colere que de l'amitié intime de ſa femme.

Mais pour éloigner un diſcours, continua-t-il, auquel je remarque avec plaiſir que nous n'avons pas beaucoup d'intérêt, dites-moi, ma très-chere amie, à quoi vous étiez occupée avant mon arrivée. Il y a ici des plumes, de l'encre & du papier, mais je ne vois aucune écriture. A qui faiſiez-vous la grace d'écrire? Ne puis-je pas ſavoir l'objet de cette faveur?

La lettre de M. H..... étoit ſur la table; mais à ſon arrivée je l'avois miſe à côté, ne me ſouciant pas qu'il la vît. Je lui répondis donc que j'écrivois à mademoiſelle Darnford; mais j'eſpere, ajoutai-je, que vous ne me demanderez pas de voir ce que j'écris aujourd'hui. Dès que je vous ai entendu j'ai ſerré ma lettre, pour que vous ne la viſſiez pas. Le ſujet ſur quoi elle roule eſt notre ſéparation d'avec nos illuſtres hôtes; & un petit détail de mes appréhenſions ſur une choſe dont une perſonne de mon ſexe peut entretenir une amie, mais que les hommes ne doivent pas ſouhaiter de voir pour pluſieurs raiſons.

Je ne le veux donc point, ma très-chere amour, répondit-il. Voilà, Mademoiſelle, un autre exemple du ſacrifice de ſes volontés, par complaiſance pour les miennes. Je pourrois vous en rapporter cent de cette eſpece, ſi je voulois.

Permettez-moi ſeulement, continua-t-il, de vous précautionner, autant pour l'amour de vous que pour moi-même, contre vos trop

grandes appréhenſions ; car je ne ſaurois permettre qu'un eſprit comme celui de ma Paméla ſe couvre de nuages trop ſombres : & cependant je vois ſur votre front un air de triſteſſe, auquel il ne faut pas vous laiſſer aller.

Il eſt vrai, Monſieur, répondis-je, qu'avant votre arrivée je m'étois un peu trop abandonnée à mes penſées ; mais votre préſence, ſemblable au ſoleil, a diſſipé les nuages qui couvroient mon eſprit. Ne voyez-vous pas, continuai-je en lui baiſant la main & ſouriant avec un air de gaieté tout-à-fait naturel, qu'ils ſont déjà diſſipés.

Non, pas tout-à-fait, mon aimable & mon obligeante épouſe, repliqua-t-il : c'eſt pourquoi, ſi vous ne vous y oppoſez pas, je changerai d'habit, & nous irons nous promener une heure ou deux en carroſſe, juſqu'à ce qu'il ne reſte pas l'ombre de rêverie ſur ce cher viſage. Après cela il me baiſa avec beaucoup de tendreſſe.

Ce ſera comme il vous plaira, Monſieur, répondis-je ; une petite promenade avec vous me ſera infiniment agréable.

Ce cher & complaiſant ami ſortit & changea d'habit dans un inſtant. Il me conduiſit après cela en carroſſe, avec ſa politeſſe & ſa tendreſſe ordinaire, & nous fîmes enſemble une charmante promenade de pluſieurs milles. Nous revînmes au logis ſans nous être arrêtés chez aucun de nos bons voiſins, remplis de contentement de joie, & charmés de la converſation l'un de l'autre. Qu'étoit-il néceſſaire, ma chere Demoiſelle, d'aller chez nos amis, puiſque nous étions l'un à l'autre la meilleure compagnie du monde?

Je vous demande maintenant, Mademoiſelle, ſi ces exemples ſervent de réponſe à vos queſtions? En êtes-vous ſatisfaite, ou ne l'êtes-vous pas? Si vous jugez qu'ils ne ſoient pas ſuffiſants, je pourrai vous faire part de la converſation que nous eûmes en carroſſe. Elle me fit un ſi grand plaiſir, que je la mis par écrit dans mes premiers moments de loiſir. Mes très-chers parents en étoient le ſujet. Lui-même l'avoit fait naître, parce qu'il n'ignoroit pas que ce ſeroit m'obliger que de m'en entretenir. Si je n'étois pas ſi fatiguée d'écrire, je vous en enverrois copie; mais je la réſerve pour le temps où j'aurai le plaiſir de vous voir, ſi vous jugez qu'elle vaille la peine de m'être demandée. Je me hâterai donc de finir cette longue Lettre.

Ce que je viens de vous écrire, ma chere Demoiſelle, vous fera aiſément comprendre dans quel ſens on peut dire avec raiſon que M. B... eſt plus complaiſant pour moi en compagnie, par politique peut-être, comme vous dites, afin de faire honneur à ſon généreux choix. Mais après ce que je vous ai rapporté, & ce que je pourrois encore vous dire, s'il en étoit beſoin, vous ne ſauriez douter qu'il ne ſoit plus tendre, & même plus reſpectueuſement tendre (car c'eſt ainſi que vous vous exprimez) & non moins poli envers moi dans le particulier qu'en public. Il ne ſe paſſe point de jour qu'il ne m'en donne des marques pareilles à celle que vous venez de lire.

Permettez-moi de vous dire encore, ma chere amie, ce que je ne dirois pas auſſi librement à toute autre jeune Demoiſelle; c'eſt que je n'aurois jamais oſé eſpérer d'être auſſi heu-

reuſe ſur certains articles, que je le ſuis avec une perſonne qui s'étoit donné d'auſſi grandes libertés que M. B..... a fait. Jamais je ne lui ai oui prononcer, ni en compagnie, ni dans le particulier, la moindre expreſſion indécente, ni aucune de ces railleries qui peuvent faire naître des idées ſales dans l'eſprit de la perſonne la plus ſcrupuleuſe. Nous pouvons, ainſi que j'ai la vanité de le penſer, nous glorifier de vivre dans une vraie chaſteté conjugale. Son amour, auſſi-bien que le mien, eſt un amour de l'eſprit plutôt que du corps; & les moments les plus tendres & les plus affectueux pour nous, ſont ceux où nous nous élevons au-deſſus des ſens, & de tout ce qui eſt de leur reſſort. Mais ce ſujet eſt trop délicat pour m'y arrêter, même avec vous. Vous comprendrez mieux ce que je veux dire quand votre cœur pur ſera uni avec celui d'un homme de bon ſens tel que M. B...., & que, ſi vous ne le trouvez pas comme vous le ſouhaitez, vous rendrez meilleur par votre exemple.

J'ajouterai pour l'amour de vous, mes chers parents, auſſi-bien que pour celui de mes très-honorés amis qui ſe ſont réunis à vous, ma chere Demoiſelle, pour m'exhorter à être en garde contre la mélancolie & l'air ſombre, qu'il n'eſt pas à craindre que je m'y laiſſe trop aller, tandis que j'aurai un conſolateur auſſi obligeant & auſſi généreux que M. B.... A ſa préſence, toutes mes craintes s'évanouiſſent comme un ſonge du matin. Soyez perſuadée qu'auſſi certainement que le jour ſuccede à la nuit, ainſi mon ame, tandis qu'elle ſera ſuſceptible du moindre ſentiment de gratitude, ſera éclairée dès le moment

qu'il paroîtra, quelque plongée qu'elle ait été pendant ſon abſence dans des doutes imaginaires, & dans la crainte des maux qu'elle appréhende.

Je vous dirai, pour ma conſolation, que de Jeudi prochain en huit, s'il n'arrive rien qui l'empêche, nous partirons pour Londres. Pourquoi penſez-vous que je diſe *pour ma conſolation?* C'eſt uniquement parce qu'alors j'aurai bientôt occaſion de vous aſſurer de bouche, ſelon l'eſpérance que vous m'en donnez, combien je ſuis,

Ma chere Mademoiſelle DARNFORD,

Votre véritablement affectionnée P. B.

P. S. Lorſque je vous verrai je vous ferai part de la converſation avec ces jeunes Demoiſelles, que vous m'avez demandée.

LETTRE XLII.

ENCORE une lettre, & j'aurai fait pour longtemps; car j'eſpere que votre préſence mettra fin à notre commerce épiſtolaire. Je vous ferai aujourd'hui la relation de ma ſeconde viſite à la laiterie, où nous ſommes allés déjeûner, ayant pris pour cela le carroſſe coupé, avec quatre chevaux, parce qu'il y a bien dix bons milles d'ici-là.

Je vous ai envoyé la copie de la relation que je fis à mes chers parents de ma premiere viſite dans ce lieu, des gens qui y étoient, & de la perſonne que j'y vis: comme cette affaire touchoit de trop près la réputation de M. B.... je

vous priai de la tenir ſecrete, & de n'en parler à perſonne : je ſouhaitai même qu'après avoir lu cette relation vous la brûlaſſiez. Il n'eſt cependant pas néceſſaire, je penſe, de rien répéter ici de ce que j'en ai écrit, pour vous rappeller le ſouvenir de cette hiſtoire.

Le bruit du carroſſe, qu'on avoit entendu dans la maiſon, fit qu'à notre arrivée nous trouvâmes à la porte ma jolie demoiſelle Goodwin, accompagnée de deux autres Demoiſelles qui avoient mérité la permiſſion de faire cette promenade. Elles étoient conduites par la fille de leur gouvernante, qui me parut une jeune Demoiſelle de beaucoup de diſcrétion. Auſſi-tôt que je fus ſortie du carroſſe, la petite Goodwin me ſauta au cou avec un grand empreſſement. Je l'embraſſai avec tendreſſe, la conduiſis dans la chambre, lui faiſant mille queſtions ſur ſes ouvrages & ſur ſes leçons, & lui demandant en particulier ſi elle avoit mérité la diſtinction de venir en chaiſe déjeûner à la laiterie, ou ſi c'étoit ſeulement à la faveur de ſon oncle & de ſa gouvernante qu'elle en étoit redevable.

La jeune Demoiſelle qui la conduiſoit m'aſſura que l'un & l'autre y avoient part. En même-temps elle me montra des ouvrages & de l'écriture de la petite Goodwin. Cette enfant étoit charmée des éloges que je lui donnai après les avoir examinés.

Pour l'amour de leur camarade d'école je fis beaucoup d'attention aux deux autres jeunes Demoiſelles, à qui je fis préſent de quelques petites babioles. J'en donnai un beaucoup plus grand nombre & de plus jolies à ma chere demoiſelle Goodwin; ce qui lui fit un plaiſir infini.

Je lui déclarai qu'à mon retour de Londres j'irois voir ſa gouvernante, & que j'examinerois comment elle auroit conſervé tout cela ; car, ajoutai-je, j'aime par-deſſus toutes choſes les demoiſelles qui ont ſoin de ce qui leur appartient ; & ſi je trouve que vous ayiez bien conſervé ceci, je vous en donnerai alors davantage.

M. B... remarquoit avec une ſatisfaction qui n'étoit pas petite les manieres de cette fille, qui eſt tout-à-fait jolie. Il s'en montroit auſſi paſſionné que s'il avoit ſoutenu avec elle des relations plus étroites que celles d'oncle, & il paroiſſoit être dans quelque contrainte, de peur qu'on ne le prît pour ce qu'il lui étoit. Pauvre Monſieur ! qu'un crime ſecret eſt puiſſant pour affoiblir & reſtreindre un plaiſir, qu'il auroit été ſi louable de faire éclater dans des circonſtances plus heureuſes ! Mais auſſi, combien ſon amour pour cette chere enfant eſt-il eſtimable, ſi on le compare avec la conduite de pluſieurs libertins, qui n'ont de plaiſir qu'à faire perdre l'innocence, & qui ne s'embarraſſent point de ce que devient un infortuné enfant, ni une mere encore plus infortunée !

Je vais vous faire part d'une ſcene charmante, qui fut le fruit de la perplexité où ſe trouva ce cher Monſieur. Elle me cauſa & m'a cauſé depuis une joie infinie, & elle ſe renouvellera auſſi ſouvent que j'y penſerai. Mais je veux vous y amener par les mêmes degrés que la choſe arriva.

Cette petite fille paroiſſoit folle de ſon oncle. Elle lui dit qu'elle l'aimoit tendrement, &

qu'elle l'aimeroit & l'honoreroit toujours de lui avoir donné une ſi bonne tante. Vous me dites, Madame, continua-t-elle, s'adreſſant à moi, lorſque je vous vis pour la premiere fois, que j'irois demeurer avec vous. Me le permettrez-vous, Madame? Je ſerai en vérité bien ſage, je m'acquitterai de tout ce que vous m'ordonnerez, j'apprendrai bien mes leçons, & je m'appliquerai à mon ouvrage. Oui, je vous aſſure, je le ferai.

Demandez-le à votre oncle, ma très-chere Demoiſelle, lui répondis-je. Votre charmante compagnie eſt une des choſes qui me feroient le plus de plaiſir.

Elle alla alors à M. B..... & lui dit: irai-je demeurer avec ma tante, Monſieur? Accordez-moi cette grace, je vous en prie, lorſque vous reviendrez de Londres.

Vous avez une très-bonne gouvernante, Mademoiſelle, répondit-il, & elle ne ſauroit ſe ſéparer de vous.

Elle le pourra fort bien, Monſieur, repliqua-t-elle. Elle a un grand nombre d'autres Demoiſelles, & peut bien ſe paſſer de moi. D'ailleurs, ſi vous avez la bonté de me prêter quelquefois votre carroſſe, je pourrai faire viſite à ma gouvernante, & obtenir de temps en temps un jour de vacance pour les jeunes Demoiſelles, qui m'aimeront toutes à cauſe de cela.

Eſt-ce que les jeunes Demoiſelles, reprit M. B...., ne vous aiment pas à préſent? Oui, repliqua-t-elle, elles m'aiment aſſez; mais elles m'aimeront bien davantage ſi je puis leur procurer un jour de vacance. Permettez-

moi, mon cher Monſieur, d'aller auprès de ma nouvelle tante lorſque vous reviendrez à la campagne.

C'étoit une grande ſatisfaction pour moi de voir l'empreſſement de cette chere enfant; mais je fus fort touchée, & M. B.... lui-même parut un peu embarraſſé, quand elle ajouta: vous devriez, Monſieur, me permettre par compaſſion de demeurer avec vous, puiſque je n'ai ni pere ni mere. Ils ſont ſi loin d'ici: je vous aimerai tous deux comme ſi vous étiez mon propre pere & ma propre mere. Promettez-le donc, mon cher oncle, à une pauvre fille qui n'a ni pere ni mere....

Je ſortis, & regardant en l'air, je crois qu'il pleuvra, dis-je; j'avois en effet preſque une ondée d'eau dans les yeux; & ſi je ne m'étois pas retirée, je n'aurois pu m'empêcher de faire connoître combien j'étois touchée.

M. B...., comme je l'ai déjà dit, étoit un peu ému: mais crainte que la Demoiſelle qui avoit amené la jeune Goodwin ne s'en apperçût: comment, ma chere, dit-il, vous n'avez ni papa ni maman! Ne vous ont-ils pas envoyé, il y a quelque temps, un more pour vous ſervir? L'avez-vous oublié? Cela eſt vrai, repliqua-t-elle: mais qu'eſt-ce qu'un more au prix de demeurer avec ma nouvelle tante? Cela vaut infiniment mieux qu'un more; oui, ſans doute, cela vaut mieux.

Eh bien, reprit M. B...., votre tante & moi examinerons la choſe à notre retour de Londres. En attendant, ſoyez ſage & obéiſſez à votre gouvernante, alors vous verrez ce que nous ferons pour vous. Eh bien, Ma-

demoiſelle Elizabeth, dit-elle à ſa jeune gouvernante, donnez-moi deux tâches au lieu d'une, & j'apprendrai tout ce que je pourrai, afin de mériter d'aller auprès de ma tante.

C'eſt ainſi que cette petite babillarde ſe réjouiſſoit de la penſée de demeurer avec moi. Ce fut en nous en retournant que la ſcene dont je vous ai parlé s'ouvrit de la maniere ſuivante.

Quelle ſotte figure, ma chere Paméla, dit M. B....., fait l'eſprit le plus altier, qui ſe ſent coupable d'un crime qu'il peut cacher lorſqu'il ſe trouve dans la compagnie d'une perſonne innocente qui eſt inſtruite de ſa faute, & dans celle même de ceux qui l'ignorent! Un mot d'un enfant prononcé au haſard le couvre de honte, & le met hors d'état de lever les yeux ſans confuſion. Je rougiſſois pour moi-même, continua-t-il, de voir combien vous étiez touchée de la circonſtance où j'étois, & avec quelle bonté vous êtes ſortie, pour m'épargner les reproches que vos yeux auroient pu me faire. L'innocence triomphant alors de mon crime, que j'avois l'air ſot, Paméla! il eſt ſûr que je vous devois paroître bien mépriſable. Ne me regardiez-vous pas avec dédain dans ce moment?

Mon très-cher Monſieur, répondis-je, comment pouvez-vous employer un pareil terme? Un terme que je ne ſaurois répéter; car dans ce temps même, voyant votre cœur noble ſi ſenſiblement touché de ſon égarement, je vous regardois avec le plus profond reſpect. La grande émotion que vous avez apperçue chez moi provenoit en partie de la joie du chan-

gement le plus heureux que j'aurois jamais pu ſouhaiter dans un Gentilhomme de votre âge, & en partie de l'embarras cauſé par la raiſon que cette charmante petite fille alléguoit à ſon meilleur ami & à ſon plus proche parent, pour en obtenir la permiſſion de venir chez ſa nouvelle tante.

Après cette viſite, reprit-il, vous ne devez plus me parler, Paméla, de prendre cette enfant auprès de vous: car, à ce compte, comment ſoutiendrois-je, en voyant tous les jours cette petite babillarde devant mes yeux, les reproches de ma conſcience & la penſée des maux que ſa pauvre mere a ſoufferts à mon occaſion? C'eſt aſſez, ma chere, que j'aie à me reprocher en votre perſonne les entrepriſes formées contre votre vertu, & que je ne puiſſe me glorifier que d'avoir donné lieu à votre triomphe: eh quel eſt ce ſujet de gloire?

Quel eſt ce ſujet de gloire, mon très-cher Monſieur, repris-je! Vous pouvez vous glorifier de tout ce dont on eſt fondé à ſe glorifier. Elevé à une fortune brillante, ferme dans vos volontés, abandonné à vos paſſions effrénées, Dieu a ſenſiblement touché votre cœur vraiment noble, & vous a fait appercevoir votre erreur, dans un âge où les autres ſe précipitent dans les vices, au milieu deſquels ils finiſſent peut-être leur carriere.

Vous en agiſſez généreuſement & avec une louable tendreſſe envers une fille qui la mérite, que quelques perſonnes auroient abandonnée, & rendue peut-être plus miſérable, qu'elle n'auroit rendu ſon infortunée mere. Vous avez la conſolation de ſavoir que, par

un effet de la bonté de Dieu, ſa mere n'eſt pas malheureuſe, & que vous ne ſerez pas chargé de la perte de ſon bonheur éternel, non plus que celui de ce monde.

Vous avez inſpiré par votre généreux exemple, & mis en état par votre éclatante fortune, une autre perſonne, que vous avez rendue la plus heureuſe créature du monde, de faire plus de bien, ſi je puis le dire ſans vanité, que vingt libertins ne peuvent faire de mal, ſans compter que votre bonté rend heureux & contents tous ceux qui vous approchent.

Vous êtes le plus tendre des maris, le plus doux des Seigneurs fonciers, le meilleur des Maîtres, le plus fidele des amis. Avec toutes ces qualités, & une ame qui, comme je l'eſpere, ſe perfectionnera de plus en plus, & ſera de jour en jour plus touchée du ſentiment de ſes égarements paſſés, me demanderez-vous, mon cher Monſieur, de quoi vous pouvez vous glorifier?

O mon cher, ô mon très-cher M. B....., continuai-je en lui baiſant la main, quelque idée que vous ayez de vous-même, vous êtes, lorſque vous me donnez lieu de former de ſi belles eſpérances, la gloire de votre reconnoiſſante Paméla! Permettez-moi d'ajouter, pourſuivis-je les larmes aux yeux & ſerrant ſa main entre les miennes, que jamais je ne vous ai regardé dans un plus aimable point de vue que quand j'ai vu votre contenance manifeſter les combats qu'il paroît que votre cœur a eus à ſoutenir entre la grace & vos ſentiments intérieurs. O Monſieur! c'étoit-là un ſpectacle charmant! oui, vraiment charmant pour celle

qui vous aime plus à cauſe de votre chere ame, qu'à cauſe de votre corps ; pour celle qui porte les eſpérances de ſon union avec vous bien au-delà des bornes de cette vie paſſagere !

Ce cher ami tantôt baiſſoit les yeux, tantôt les jettoit ſur moi, ſans témoigner aucune envie de m'interrompre. Quand j'eus fini de parler, je craignis, à en juger par ſon ſilence, de l'avoir offenſé ; parce que dans ce même moment je me rappellai l'avis qu'il m'avoit donné précédemment de ne pas répandre, par mon trop grand ſérieux, un nuage ſombre ſur ſes innocents plaiſirs. Je lui dis donc, en l'embraſſant autant que cela pouvoit ſe faire aſſiſe à côté de lui, & mes timides yeux épiant les mouvements des ſiens, je crains, Monſieur, d'avoir été trop ſérieuſe ; j'ai peut-être manqué à quelqu'un de vos ordres : j'ai rempli votre eſprit de triſteſſe. Si cela eſt, mon cher Monſieur, pardonnez-moi.

Il m'embraſſa alors à ſon tour, diſant : O, ma bien aimée Paméla ! ô, ma chere amie, qui augmentez ma gloire ! ô, mon aimable épouſe qui m'affermiſſez dans mes bonnes réſolutions ! Comment pourrai-je reconnoître (car pour récompenſer je ne le ſaurois jamais) votre inexprimable bonté envers moi ? Chaque jour je découvre encore mieux quel fond je puis faire, ma chere amour, ſur votre généroſité & ſur votre diſcrétion. Vous n'avez pas beſoin qu'on vous pardonne ; & mon ſilence étoit dû à de meilleurs motifs que ceux que vous ſoupçonniez.

Encouragée d'une maniere ſi conforme à tous mes vœux, jugez, mes très-honorés pa-

rents, & vous, ma chere Demoiſelle, de quelle joie mon cœur devoit être rempli. O! Monſieur, Monſieur, repris-je après une courte pauſe! votre bonté m'a fermé la bouche pour un moment; mais auſſi mon ſilence ne pouvoit durer que ce moment; car euſſé-je été naturellement muette, n'euſſé-je jamais parlé auparavant, la joie que me cauſe votre tendreſſe, & les belles eſpérances qui naiſſent dans mon ame, auroient rompu les liens de ma langue; ou bien, ſi elle avoit continué à garder le ſilence, mon cœur auroit trouvé une voix pour ſe faire entendre.

Pardonnez, ma très-chere Demoiſelle, ces expreſſions relevées. Je n'ignore pas qu'elles ſont au-deſſus de ma ſphere, & peut-être hors du naturel: mais c'eſt, en quelque maniere, dans cette ſituation qu'étoit votre amie lorſqu'elle les employa. Si c'eſt votre ſort d'épouſer un mari du caractere de M. B....., ſuſceptible de ſentiments nobles & généreux, mais qui cependant n'auroit pas auſſi bien vécu que vous le ſouhaiteriez, & qu'il lui arrive de ſe laiſſer toucher le cœur par la grace de Dieu & par votre exemple, & de faire un meilleur uſage de ces excellentes facultés, alors vous éprouverez une joie pareille à celle que je viens de décrire, qui, non-ſeulement rendra votre cœur ſenſible & donnera du ſublime à votre langage, mais qui diſſipera encore par ſa clarté pluſieurs nuages ſombres qui, avec le temps, auroient répandu de l'ombrage ſur vos eſpérances les plus brillantes & les plus glorieuſes.

La voiture nous ramena au logis plutôt que

je ne ſouhaitois. Nous deſcendîmes, & M. B. . . . me donna la main pour me conduire dans la ſalle baſſe. Voici, dit-il, à madame Jervis qu'il rencontra ſur ſon paſſage, votre ange de maîtreſſe; recevez-la. Il faut que je faſſe un petit tour ſans vous, Paméla, car j'ai été beaucoup trop dans votre chere compagnie. Vous m'avez élevé ſi haut, que je ne me ſoutiens qu'avec peine dans cette hauteur, & il faut que je vous quitte pour en deſcendre, & rentrer un peu en moi-même.

Il me baiſa la main, & rentra dans ſon carroſſe. Il n'étoit alors que midi & demi, & il me dit qu'il ſeroit de retour vers les deux heures pour dîner. Il laiſſa madame Jervis étonnée de ce qu'il venoit de dire, & de l'air impoſant dont il l'avoit prononcé. Mais dès que j'en eus raconté l'occaſion à cette bonne amie, j'éprouvai une nouvelle joie & un nouveau plaiſir dans les félicitations de cette chere femme, au ſujet de ce qui s'étoit paſſé.

Si je voulois vous raconter, mes chers amis, toutes les délicieuſes converſations que nous avons enſemble, quand nous ſommes ſeuls, auſſi-bien que quand nous ſommes en compagnie, je ne pourrois rien faire qu'écrire. Jugez du reſte par ce que je vous ai rapporté, comme autant d'exemples de ma félicité; & examinez alors s'il eſt poſſible qu'il y ait ſur la terre une créature plus heureuſe que je le ſuis à préſent.

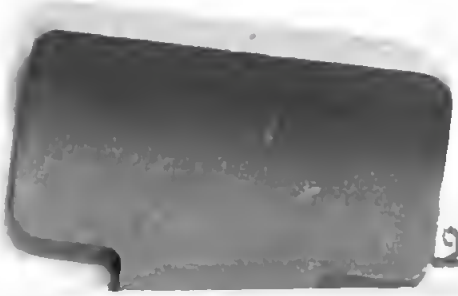
M'attendant à vous voir dans peu, ma chere Demoiſelle, je ne vous écrirai plus. Pour vous, mes très-honorés parents, ma premiere lettre ſera datée de Londres. Il faut cependant vous

dire que je vous écrirai plus rarement à l'avenir, parce que je dois renouveller ma correſpondance avec Myladi Davers, avec qui je n'oſerois prendre la même liberté que j'ai priſe avec mademoiſelle Darnford : de ſorte, mon cher pere & ma chere mere, que je doute que vous puiſſiez avoir les particularités de cette correſpondance ; car je n'aurai jamais le temps de copier ce que j'écris à Myladi pour vous en faire part. Aſſurez-vous cependant que toutes les occaſions de vous écrire qui ſe préſenteront ſeront toujours ſaiſies avec empreſſement par

Votre conſtamment obéiſſante fille

P. B.....

Excuſez, ma chere Demoiſelle, cette ſeconde ſouſcription ; car il ne ſeroit pas néceſſaire de vous dire combien je ſuis & ſerai toujours

Votre affectionnée P. B....

Fin du ſixieme Tome.